

L'Exécuteur [103]

– Fiasco pour la Mafia

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Fiasco pour la Mafia

PAR DON PENDLETON

VAUGIRARD



HUNTER

Don Pendleton

L'Exécuteur

Fiasco pour la Mafia

PROLOGUE

Dès son arrivée à Washington National Air-port, Mack Bolan avait senti le danger. Les sens en alerte, il observa à travers ses lunettes teintées les deux hommes aux visages brutaux plantés à côté de la sortie. Ils discutaient entre eux mais les brefs regards qu'ils lui avaient lancés étaient significatifs.

L'Exécuteur en avait repéré trois autres en quittant la salle de débarquement. Des types aux costumes un peu trop voyants qui l'avaient fixé un bref instant avec acuité avant d'échanger quelques mots succincts.

Il savait que ces trois amici lui avaient emboîté le pas à distance, noyés dans la foule des passagers. Il les sentait, là, quelque part dans son dos. Et il y en avait assurément d'autres qu'il n'avait pas encore localisés mais qui n'attendaient qu'un signal pour se précipiter sur lui et le cribler de balles.

Lorsqu'il eut accompli encore quelques pas, un cinquième homme, remarquable par son cou énorme, apparut dans son champ visuel, essayant maladroitement de se dissimuler derrière des voyageurs et lui jetant des regards furtifs.

Bolan le reconnut immédiatement : Johnny « Bulldog » Ragazzi, un mafioso du syndicat de Californie qui avait eu l'occasion de croiser récemment sa route à Los Angeles. Un tueur dont la réputation de cruauté n'était plus à faire.

C'était maintenant une certitude. Dans quelques secondes, le piège allait se refermer sur lui.

Bolan s'en voulait de s'être fait avoir de cette façon. Il s'y était pourtant attendu dès qu'il avait quitté les Caraïbes.

Depuis son blitz de Philadelphie, le portrait-robot de l'Exécuteur circulait partout aux États-Unis, aussi bien chez les policiers que parmi les mafiosi. Il avait été largement amélioré grâce à la découverte par le FBI d'une photo de Bolan à l'époque du Vietnam retrouvée dans son dossier militaire, lorsqu'il était encore le Sergent Miséricorde. Maintenant, il était aussi connu qu'une star du show bizz ! Encore heureux que son portrait n'ait pas été communiqué à la presse...

Revenu de son blitz aux Caraïbes en assez piteux état, il s'était refait

une santé pendant quelques jours dans une clinique discrète du New Jersey appartenant à un copain de Herman Schwarz. Là, il était sûr de n'avoir pas été repéré. Mais peut-être l'avait-il été à New York où il avait embarqué en quittant la clinique.

En tout état de cause, la chausse-trappe était de celles qu'il détestait le plus. Se battre au milieu d'une telle foule pouvait occasionner des victimes parmi les « civils ».

De plus, il n'était pas armé. Sa récupération par l'hélico de Grimaldi avait eu lieu dans des conditions dramatiques et il avait laissé aux Caraïbes tout son matériel et particulièrement la « machine à écrire » très spéciale lui permettant de franchir les contrôles aériens avec une arme de poing indétectable. C'était vraiment mal parti.

Pourtant son instinct de combattant ne l'avait pas quitté. S'il voulait se sortir du guêpier, il lui fallait brusquer les événements, déstabiliser la manœuvre des amici. Aussi se dirigea-t-il carrément vers Johnny Bulldog dont la main se glissa aussitôt dans l'échancrure de sa veste. Le tueur feignait de regarder ailleurs, mais Bolan le sentait prêt à réagir comme un fauve.

— Tu n'as aucune chance, lui dit-il sourdement lorsqu'il fut parvenu à son côté.

Un instant décontenancé, l'autre lui jeta un regard haineux, rétorqua méchamment :

— C'est toi qui n'as aucune chance, pauvre con ! T'es foutu.

— Essaye. Il y a dix calibres braqués sur toi et tes potes.

— Tu bluffes ! répliqua le tueur dont les yeux décrivirent cependant un arc de cercle incertain pour scruter la foule.

Bolan profita de cette seconde d'incertitude pour lui enfoncer sèchement la pointe de ses doigts dans la gorge, sous la pomme d'Adam. Dans l'élan, il frappa le bras glissé sous la veste, paracheva le travail d'un violent coup de coude au plexus. L'instant suivant, il tenait le Colt .45 de Johnny Bulldog dans sa main et, tandis que celui-ci se tassait sur lui-même en gémissant, l'Exécuteur se fraya rapidement un passage au milieu de la foule. Il n'était pas question de quitter directement l'aérogare. Dans ce genre d'opération, les méthodes de la mafia incluaient invariablement une couverture extérieure pour relayer les équipes qui intervenaient à l'intérieur.

Aussi, dédaignant les grandes portes vitrées ouvrant sur les parkings et le terminus du métro aérien, il sprinta vers la partie de l'aérogare réservée au personnel, crochétant à travers les voyageurs. Dès qu'il s'était mis à courir, il avait distingué du coin de l'œil plusieurs mouvements précipités. Il y avait eu des jurons, des appels gutturaux, mêlés aux protestations des passagers qu'il bousculait dans sa course.

Bolan parvint sans encombre à la hauteur d'une porte barrée d'une interdiction, l'ouvrit d'une poussée et se retrouva dans un large

couloir desservant plusieurs bureaux. Il lui fallait trouver un terrain neutre pour se défaire de la vermine lancée à sa poursuite.

S'il s'agissait d'un guet-apens improvisé à la hâte, il avait une chance de s'en tirer. En revanche, s'ils étaient venus en force...

Le Colt à la main, se lançant vers le fond du couloir, il découvrit l'amorce d'un escalier qu'il rejoignit en quelques enjambées. Alors qu'il en escaladait les première marches, un coup de feu claqua derrière lui, arrachant des morceaux de ciment dans le mur, à ras de sa tête. Une seconde détonation retentit à l'instant où un tournant de l'escalier le dissimulait à ses agresseurs.

Le palier sur lequel il déboucha était prolongé par un couloir identique à celui du rez-de-chaussée. Déjà, des portes en enfilade s'ouvraient précipitamment, des fonctionnaires inquiets s'interpellaient, et l'un d'eux pointa la main vers Bolan en poussant une exclamation.

L'Exécuteur n'avait pas d'alternative. Il continua à gravir l'escalier jusqu'à une porte métallique, déboucha sur la terrasse de l'aérogare : une étendue cimentée recouverte de bitume et de gravier et comportant des installations techniques de climatisation ainsi que le mécanisme des ascenseurs.

Au bout de la terrasse, à une soixantaine de mètres de lui, une porte se découpait dans la masse d'une guérite en béton identique à celle qu'il venait d'utiliser. Ce fut à l'instant où il se lançait dans cette direction qu'il vit s'ouvrir le battant métallique et apparaître un homme armé d'un gros calibre, suivi aussitôt d'un autre mafieux tout aussi menaçant. Deux coups de feu tonnèrent et un conduit de ventilation émit un bruit de métal déchiqueté à plus d'un mètre de Bolan.

À cette distance, c'était un tir difficile avec une arme de poing. Bolan se laissa tomber sur un genou, commença à riposter au feu ennemi et grimaça de satisfaction, voyant la première silhouette se casser en deux et lâcher son arme. Une demi-seconde plus tard, le deuxième tueur poussa un cri en se prenant la tête à deux mains et s'effondra à la renverse dans l'ouverture de la guérite.

L'Exécuteur ne savait pas combien de porte-flingues la mafia avait lancés contre lui. En tout cas, il y en avait sûrement d'autres derrière cette première ligne de feu qu'il venait de neutraliser. Poursuivre dans cette direction aurait été suicidaire. Et, maintenant, un bruit de cavalcade retentissait dans l'escalier qui l'avait amené jusque-là. La meute de chiens enragés s'annonçait à grand fracas.

Bolan fit brièvement le point sur la situation. La retraite lui était coupée des deux côtés. Il avait encore huit balles dans le chargeur du .45, mais ce serait insignifiant par rapport à la puissance de feu des mafiosi qui allaient jaillir dans un instant.

L'affaire se présentait sinistrement. Il avait voulu éviter que des vies innocentes soient sacrifiées dans une bataille rangée ; il avait cherché un terrain neutre pour engager les hostilités : il l'avait trouvé. Mais ce faisant il s'était fait bêtement coincer sur cette terrasse dont les deux seules issues étaient bloquées par une troupe de fauves ivres de son sang.

La prime à sept chiffres qui planait au-dessus de la tête de Mack Bolan les excitait au point de leur faire perdre toute prudence. Ils allaient se précipiter à la curée. Brusquement, le contrat lancé depuis longtemps contre lui prenait toute sa signification.

À moins d'un grand coup de chance, dans quelques secondes le corps de l'Exécuteur ne serait plus qu'une loque pantelante criblée de balles et dégoulinante de sang.

Mais Bolan n'avait jamais compté sur la chance pour se sortir d'une situation. Il savait qu'une fois de plus, ou bien il trouverait la faille de l'adversaire, tout de suite, ou bien il mourrait à Washington.

En quelques bonds, il rejoignit la porte qui lui avait livré passage, se plaqua contre le béton, écoutant le bruit de pas précipités dans l'escalier. Quand le silence se fit, Bolan devina que les amici s'étaient regroupés sur le dernier palier avant de donner l'assaut. Il y eut un court répit, puis une voix rauque demanda :

— Hé, Buggy ! T'es là ? C'est Sammy...

Bolan laissa passer deux secondes, répondit d'une voix étouffée :

— J'suis touché...

— Merde ! cracha le type invisible. Où est le fumier ?

— Embusqué... derrière les manches à air.

— T'es sûr ?

Le type se méfiait et devait réfléchir à toute vitesse à la situation.

— Fais gaffe, dit encore Bolan en étouffant à moitié un gémissement.

Subitement, une courte rafale crépita. De la fumée et des langues de feu giclèrent à travers l'ouverture béante tandis que des impacts se découpaient sur le muret de protection à l'opposé de la terrasse. Tout de suite après, le tireur jaillit de l'escalier, pivotant sur lui-même à la recherche d'une cible. Le .45 de Bolan était déjà en ligne. Une infime pression sur la détente déclencha un gros aboiement et la tête du mafioso parut se fendiller en plusieurs morceaux avant de se couvrir de sang.

Le tueur qui suivait reçut un gros projectile brûlant dans la tempe avant même d'avoir franchi le seuil. L'Exécuteur l'attrapa par le col de sa veste et le projeta sur le gravier de la terrasse. Puis il lâcha dans l'escalier les dernières balles de .45 qui lui restaient, perçut plusieurs cris de douleur. Il se saisit du petit pistolet-mitrailleur lâché par Sammy, à temps pour arroser les deux nouveaux tireurs qui venaient

de surgir de l'autre guérite, à l'opposé de la terrasse. Le premier parut trébucher, partit en avant sur sa trajectoire pour basculer ensuite cul par-dessus tête. Son copain s'affala les bras en croix, un geyser rouge giclant de sa gorge déchiquetée.

Une autre silhouette apparut dans l'ouverture de la porte du fond, s'effaça aussitôt sous l'effet d'une courte rafale qui dentela le chambranle.

Pour s'assurer un instant de répit, Bolan largua quelques balles crépitantes dans l'escalier le plus proche, mais cette fois aucun hurlement ne lui vint en réponse. La vermine mafieuse s'était sûrement repliée pour mettre au point une nouvelle stratégie.

L'Exécuteur ne bénéficiait que d'un délai de quelques secondes. Les mafiosi ne pouvaient se permettre de tenir un siège. Quant à lui, il était toujours pris au piège.

Il fouilla rapidement les corps des mafiosi étendus près de lui, récupéra un chargeur pour le .45 et un autre pour le P-M micro-Uzi qu'il avait déjà en main. Les nerfs et les muscles tendus mais réfléchissant avec froideur, Bolan courut jusqu'au parapet par-dessus lequel il jeta un coup d'œil incisif. Un grand parking s'étalait au-dessous de lui, rempli de véhicules. Au-delà, à plus de trois cents mètres, un long véhicule sombre arrivait en trombe, longeant le haut grillage qui entourait l'aire de stationnement. Une des équipes de couverture venait verrouiller l'arrière du périmètre.

Au-dessus de Bolan, un câble en acier plongeait obliquement vers le sol, rejoignant une petite installation technique, une cinquantaine de mètres plus loin. Sur le parking, quelques piétons s'étaient immobilisés, alertés par les coups de feu et essayant de comprendre ce qui se passait.

Les cris et les ordres se firent de nouveau entendre, venant des deux escaliers à la fois. Les chasseurs de scalps allaient surgir d'une seconde à l'autre sur la terrasse, en force et crachant la mort. Le choix de l'Exécuteur fut vite fait. Ôtant sa veste, il tendit les bras pour l'entortiller autour du câble puis se retourna pour lâcher deux brèves rafales de dissuasion sur les sorties d'escaliers. L'instant suivant, utilisant son vêtement comme protection, il se suspendit au filin le long duquel il se laissa glisser à vive allure.

Durant quelques secondes il constitua une cible parfaite pour l'équipe en approche dans la limousine. Des armes apparurent à travers les fenêtres latérales aux vitres baissées, un staccato rageur vibra dans l'atmosphère, ponctué des lourdes détonations d'un riot-gun. Plusieurs projectiles ricochèrent sur le parapet qu'il venait de quitter, miaulant à l'infini, mais la distance était trop grande pour que le tir soit réellement efficace.

À trois mètres du sol, Bolan se laissa tomber en arrachant sa veste

du câble, se reçut assez durement sur l'asphalte et dut se laisser bouler pour amortir le choc. Se relevant rapidement, il se mit à courir vers l'entrée nord du parking.

Crochetant à travers les véhicules en stationnement, il était temporairement invisible pour les occupants de la limousine. Celle-ci venait de freiner sèchement à la hauteur de la sortie Est pour en interdire le passage et larguait déjà sa cargaison de tueurs.

Bolan dépassa un piéton au regard effaré, en bouscula involontairement un autre qui laissa tomber sa valise de saisissement, s'arrêta d'un coup devant un homme au visage effrayé qui entraînait précipitamment dans son véhicule, une petite Toyota bleue. L'Exécuteur retint la portière et lui montra le .45.

— Désolé. J'ai besoin de votre caisse.

L'autre le considérait avec effarement. Manifestement, il avait entendu les coups de feu et assisté à la dégringolade de l'Exécuteur depuis la terrasse. Il jeta un coup d'œil vers l'aérogare, un autre sur la grande silhouette athlétique, et tendit les clés de contact.

— Bonne chance ! lui dit-il, faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

— Merci, répliqua simplement Bolan en lançant le moteur.

Il manœuvra pour sortir du créneau et lança le petit véhicule vers l'entrée Nord. La barrière en plastique du guichet automatique se brisa comme un fêtu de paille sur son capot et il s'engagea sur la route périphérique bordant l'aéroport.

À bonne distance, il vit des hommes en train de courir brusquement pour rejoindre la limousine. On l'avait repéré et la chasse allait reprendre. Bolan s'y préparait, lorsqu'il entendit le hurlement lugubre de sirènes de police à faible distance derrière lui. Brusquement, il y eut une stridulation de pneus malmenés et un porte-voix se mit à débiter des ordres d'une voix autoritaire. Son rétroviseur lui montra le reflet de deux véhicules aux carrosseries noires et blanches qui venaient de s'immobiliser brutalement en amont, bloquant la route au véhicule de la mafia.

Bolan cessa d'accélérer, s'obligea à une conduite régulière et il se permit un léger sourire.

Pour une fois, la chance lui avait donné un coup de pouce. Mais il ne fallait pas s'habituer à ce genre de privilège.

Il quitta sans encombre la zone de l'aéroport, roula à la vitesse légale dans Washington. Lorsqu'il eut franchi le Fleuve Potomac, il s'inséra dans Wisconsin Avenue et se mit en quête d'une cabine téléphonique. Il lui fallait contacter son ami Jack Grimaldi, le pilote, dont il attendait un nouveau service. Par la même occasion, il laisserait un message au propriétaire du véhicule dont il avait trouvé la carte grise dans le vide-poches.

Il stoppa une nouvelle fois la Toyota, plaça cinq billets de cent dollars à côté de la carte grise et s'éloigna à pied.

Il était 17 h 15. À 17 h 30, Bolan repartait au volant d'une Ford louée sous un faux nom à l'aide d'une carte de l'American Express.

Il commençait à décompresser, mais se rendait compte qu'il ne s'en était sorti que d'extrême justesse.

Le guet-apens avait été soigneusement monté, il ne s'agissait nullement d'une improvisation. Il lui apparaissait de plus en plus clairement que le coup n'était que la répétition, en plus grand, de l'accueil qu'il avait reçu à Port-au-Prince³.

Son incursion aux Caraïbes avait bien failli mal tourner et ne lui donnait que partiellement satisfaction. Bien sûr, il avait démantelé, au moins provisoirement, le trafic du sang en Haïti et à Saint-Domingue, mais il savait bien que ce n'était là que la pointe de l'iceberg et que le trafic s'étendait dans tous les pays pauvres d'Amérique centrale et d'Amérique du sud. De toute façon, étant donné le paquet de fric à ramasser dans ce genre de commerce, il y aurait rapidement un petit parrain pour réorganiser la collecte. Harold Brognola, son contact au FBI, l'avait-il mis sur cette piste pour le protéger ?

En réalité, Mack connaissait parfaitement la réponse à cette question. Après le « massacre de Noël », l'Exécuteur, malgré sa longue lutte et ses réflexes de guerrier habitué à la solitude et à la mort, avait été déstabilisé. Le plan de la mafia avait réussi, au moins à ce niveau. Depuis, il était bien obligé de l'admettre, il y avait eu un certain nombre d'avatars qui auraient pu avoir des conséquences beaucoup plus graves. À Philadelphie, en Haïti et aujourd'hui à Washington, les circonstances et quelques amitiés inattendues avaient pu le sortir de situations dans lesquelles, naguère, il ne se serait jamais laissé enfermer. Il le savait, et Brognola le savait aussi. Dans ces conditions, Haïti, et son désordre généralisé, pouvait sembler un terrain d'opérations plus facile à manipuler et un endroit où personne, la police pas plus que la mafia, n'attendrait l'Exécuteur. Eh bien, il fallait se rendre à l'évidence, il n'y avait plus de terrain neutre pour l'Exécuteur. Le fait que son visage soit plus facilement repérable était un handicap supplémentaire auquel il allait falloir trouver une solution. Mais ce n'était qu'une petite partie du problème. La réalité était à la fois plus simple et plus grave : il y avait conjonction dans la volonté de le stopper dans sa guerre entre les diverses polices et la mafia. Chacun, pour des raisons opposées, avait décidé de mettre le paquet. On l'attendrait partout et à toute heure ! À ce petit jeu, la mafia avait de bonnes chances d'arriver la première. Elle était beaucoup mieux organisée et, surtout, beaucoup plus riche. En prime, elle pouvait utiliser une partie des forces policières et Bolan ne l'ignorait pas. Il avait, au cours de sa guerre, rencontré beaucoup de

flics vendus...

Récemment, Mack Bolan avait remporté une grande victoire sur le Milieu en passant sur la Pennsylvanie, le fief d'Augie Marinello junior, avec l'aide inespérée des « Rats de Philadelphie ».

Augie avait été déboulonné de son piédestal, l'Exécuteur l'avait contraint à quitter en catastrophe sa tanière dorée et à fuir misérablement, abandonnant son royaume pourri. Tout ce que le sénateur-mafioso avait édifié durant une dizaine d'années, volant, escroquant, commanditant des assassinats multiples, magouillant dans les plus hautes sphères américaines, tout cela lui avait pété à la face en cette nuit fatidique où Bolan, blessé dans son corps et dans son âme, avait réuni ses ultimes forces pour lui porter le coup décisif. Le Roi des rois était à jamais discrédité tant sur le plan politique que sur celui du Crime Organisé.

Mais, dans ce même combat, l'Exécuteur avait été obligé de se découvrir. Chaque policier, chaque mafioso connaissait à présent son visage avec précision. C'était désormais comme si son nom était inscrit en lettres sanglantes sur son front.

L'Exécuteur prit une décision qui, en d'autres temps, l'eût étonné lui-même : il allait disparaître pour quelque temps, s'éclipser en souplesse. Disparaître et se fabriquer un nouveau masque de combat.

CHAPITRE I

Malgré l'heure tardive, un Learjet privé en provenance de Los Angeles avait été autorisé à se poser sur l'aéroport de Salt Lake City, dans l'Utah. Il était 1 h 15 du matin et la capitale des Mormons sommeillait dans une tranquille assurance.

Obéissant aux ordres de la tour de contrôle, le pilote dirigeait son appareil vers le taxiway bordant l'entrée F de l'aérogare lorsqu'il reçut la nouvelle consigne d'effectuer une halte en fin de piste.

Rien ne laissait entrevoir une quelconque anomalie dans les évolutions du petit jet, rien ne laissait non plus présager que la cité endormie se réveillerait au matin pour lire dans les journaux et voir sur toutes les chaînes de télévision la relation d'un événement dont l'impact secouerait par la suite le monde criminel aussi bien que les autorités du pays.

Occasionnellement, la direction de l'aéroport acceptait des dérogations aux règles définissant les atterrissages de nuit pour des personnalités importantes. Des VIPs étant à bord du Learjet privé, des recommandations avaient été transmises en ce sens à Salt Lake City.

Conformément à une demande émanant d'un membre influent de l'Administration américaine, un service de sécurité discret mais efficace avait été mis en place sur l'aire d'atterrissage. Tout avait été prévu pour que le débarquement des passagers s'effectue sans le moindre inconvénient.

Or, moins de trente secondes après l'immobilisation de l'avion en bout de piste, un spectacle imprévu et brutal arracha des exclamations aux techniciens de la tour de contrôle. Ces derniers attendaient un ordre de leur contrôleur en chef lorsqu'ils virent une longue flamme jaune et bleue jaillir de la queue de l'appareil à quelque quatre cents mètres d'eux. Ensuite ce fut une explosion assourdissante qui secoua l'atmosphère et fit trembler les vitres de la tour.

Noyé brutalement dans un épais nuage de poussière et de fumée, le Learjet se cabra, l'une de ses ailes s'arracha de la carlingue tandis qu'une infinité de débris de toutes sortes montaient à la verticale dans la nuit.

Quelques secondes après l'explosion, une voiture du service de

sécurité fit entendre un ululement ininterrompu et se précipita vers le sinistre, aussitôt suivie par un véhicule de pompiers hurlant à l'unisson. Des lances entrèrent en action, de la mousse carbonique commença à recouvrir l'appareil dont la carcasse éventrée et tordue laissait entrevoir une scène apocalyptique. La plupart des sièges avaient été arrachés du plancher, la cabine de pilotage n'était plus qu'un magma de tôles enchevêtrées rougies de sang, et des corps inertes gisaient çà et là dans d'invraisemblables positions. D'autres avaient été projetés à dix ou quinze mètres hors de la carlingue par la violence de la déflagration.

Aussitôt alertées, des équipes de secours avaient accouru pour prêter main forte à leurs collègues, s'efforçant d'arracher les victimes aux tôles déchirées. La fin de la nuit fut consacrée à une tentative de sauvetage qui ne se solda que par une triste constatation. Á cinq heures du matin, neuf cadavres « reconstitués » avec peine étaient allongés sous des bâches en plastique près d'un véhicule ambulancier.

Il n'y avait aucun survivant.

Selon les documents préalablement transmis aux autorités de l'aéroport, les passagers étaient tous des personnalités du monde politique. Il y avait deux députés du Missouri, le maire d'une grande ville du Nouveau-Mexique, plusieurs congressistes de Washington qui avaient participé à une conférence à Los Angeles, et un sénateur de l'État de Pennsylvanie : Neal Townsend.

Compte tenu de l'énormité de la catastrophe, une enquête fédérale fut immédiatement diligentée. Malgré l'état pitoyable du corps de Neal Townsend, ce dernier fut formellement identifié douze heures après son décès grâce à des détails précis fournis par son dentiste et son médecin traitant. Le doute était exclu. Quant aux autres, l'identification ne fut qu'un travail de routine de quelques heures.

Dans la journée qui suivit l'attentat, la nouvelle circula comme une tramée de poudre, de la côte Ouest à la côte Est, et plusieurs hypothèses furent émises quant à la cause de l'accident, dont une retint particulièrement l'attention des autorités policières.

Dans le prolongement des événements qui s'étaient déroulés deux mois plus tôt à Philadelphie, la majorité des journaux avançaient que la cible de ce qui ne pouvait être qu'un attentat était à l'évidence Neal Townsend, alias Augie Marinello. Le responsable de l'attentat n'ayant pas fait de détail, certains commentateurs – subissant peut-être des pressions politiques relayant la mafia – n'hésitèrent pas à franchir un pas supplémentaire dans l'analyse en dénonçant le coupable de cette liquidation expéditive : l'Exécuteur.

Quelques journalistes, plus circonspects ou plus sérieux, notaient toutefois que Mack Bolan n'avait donné aucun signe de sa présence sur le territoire des États-Unis depuis plusieurs semaines et que ce

criminel, recherché par toutes les polices du pays, n'était peut-être qu'un mythe, inventé par la mafia elle-même pour couvrir l'éternelle guerre des gangs.

Par la suite, les prolongements de l'enquête déclenchée à Salt Lake City déterminèrent que c'était une bombe placée dans la carlingue du Learjet qui avait détruit celui-ci, et non pas un tir de roquette comme certains l'avaient envisagé.

L'engin avait-il été mis à feu par un système à retard ou un dispositif de télécommande ? Aucune réponse ne put être fournie à ce sujet. En revanche, il s'avéra que le technicien de la tour de contrôle qui avait donné à l'appareil l'ordre d'effectuer un stand-by en bout de piste avait disparu quelques minutes après le sinistre et que le mandat de recherche lancé contre lui se perdit dans des pistes qui n'aboutirent à rien.

« En bref, résumait quelques jours plus tard un commentateur de la chaîne nationale ABC, cet assassinat multiple à l'explosif pourrait mettre un point final aux agissements de la mafia dans la moitié Est de notre pays. Rappelons que le sénateur Neal Townsend, naguère auréolé de respectabilité, était depuis quelque temps soupçonné d'être une des têtes pensantes de la pieuvre mafieuse qui corrompt nos institutions et répand le sang dans nos rues. Bien que ce dernier ait été laissé à l'époque en liberté provisoire, la commission fédérale chargée du dossier Townsend allait bientôt aboutir à ces conclusions... Malgré le caractère criminel de l'acte perpétré à Salt Lake City, nous pourrions y trouver une justification si celui qu'on appelle l'Exécuteur n'avait pas englobé dans ce massacre six personnalités politiques innocentes ainsi que le pilote et le navigateur du Learjet. Beaucoup d'Américains qui voyaient en Mack Bolan un justicier des temps modernes, une sorte de Robin des Bois défenseur des faibles et des opprimés, ne pourront que réviser leur jugement et admettre les limites qu'il ne faut jamais franchir dans la défense d'une cause, aussi juste soit-elle. Utiliser les armes du crime pour combattre le crime fait de vous un criminel. Á bon Exécuteur, salut ! »

Une polémique sur la personnalité de l'Exécuteur occupa pendant plusieurs jours les colonnes des journaux et de nombreuses chaînes de télévision. On passa aussi toute une série de reportages sur les crimes crapuleux, les exactions de la grande pègre, les escroqueries imputables à la mafia, et deux chaînes nationales redonnèrent *Le Parrain* la même semaine.

La plupart des Américains, simples citoyens, journalistes, industriels ou financiers, ne connaissaient pas grand-chose au trouble mécanisme de la Cosa Nostra dont les têtes resurgissent à mesure qu'on les coupe, semblables à celles de l'hydre de la légende. Les flics, eux, étaient bien placés pour le connaître. Á part ceux – trop nombreux, hélas – qui

émargeaient au budget noir de l'Organisation, les représentants du maintien de l'ordre envisageaient déjà de sanglants affrontements pour la période à venir. Il était en effet prévisible qu'une guerre de gangs allait éclater pour la prise du pouvoir abandonné par Townsend-Marinello.

CHAPITRE II

Rosario « Politicien » Blancanales lisait et relisait depuis près d'une heure une liste de noms inscrits sur un carnet. De l'autre côté de la salle de séjour, Herman Schwarz, dit « Gadgets », vérifiait patiemment des appareils électroniques étalés sur une table. Dans un angle de la grande pièce du rez-de-chaussée, un fusil d'assaut M-16 et un fusil anti-émeute avaient été disposés contre le mur ainsi que plusieurs chargeurs et munitions.

Le grand chalet en bois qu'ils avaient loué se situait à vingt kilomètres au nord-ouest de la capitale de l'Utah, à l'amorce d'une forêt de pins et en bordure de Great Salt Lake. Une sorte de relais de chasse confortable, équipé en tout-électrique grâce à une ligne basse-tension qui partait de Lake Point, un peu plus à l'ouest, et présentant l'avantage de l'isolement. Par contre, aucune ligne téléphonique ne les reliait à un central, mais ils possédaient un radio-téléphone puissant acheté la veille à Salt Lake City.

L'écran d'un téléviseur était allumé mais ils ne lui accordaient aucune attention.

Soudain, Blancanales tendit l'oreille et releva la tête.

— Une caisse en approche, commenta-t-il en faisant quelques pas vers une fenêtre.

Schwarz prit une paire de jumelles et vint se placer à côté de lui pour observer dans l'instrument optique la longue piste qui serpentait à travers les collines.

— C'est un 4 x 4 Cherokee.

— Tu vois qui le conduit ?

— Pas encore. Attends... Si ! Grimaldi est au volant et il y a quelqu'un à côté de lui.

— Striker ?

— J'ai pas l'impression, répondit Schwarz. Ou alors...

L'arrivée du pilote Jack Grimaldi était prévue pour la fin de la matinée. Cela concordait. Deux jours auparavant, celui-ci les avait contactés pour leur annoncer le retour de Bolan et un rendez-vous avait été fixé.

À présent, le véhicule était parvenu à moins de quatre cents mètres

du chalet, laissant derrière lui un sillage de poussière.

Schwarz avait les yeux plaqués aux jumelles.

— Bon Dieu, quelque chose ne colle pas. Pol, va avertir les autres là-haut.

— Tu vois un os ? s'enquit Blancanales qui plissait les paupières en scrutant le point mobile en approche.

— Non, mais ça ne me plaît pas. Dis-leur de se tenir prêts sans se montrer.

Sans ajouter un mot, Blancanales quitta la pièce et grimpa à l'étage. Il y eut un bruit de pas au-dessus de Schwarz et, lorsque Blancanales réintégra la salle de séjour, le 4 x 4 venait de freiner en douceur sur une étendue de terre devant le chalet.

« Gadgets » avait empoigné le fusil antiémeute qu'il tenait sous son bras replié. Ils virent Jack Grimaldi descendre du véhicule ainsi qu'un homme de haute stature, portant des lunettes, qui tenait dans sa main un attaché-case en cuir fauve. Tous deux convergèrent vers l'entrée de la bâtisse.

— Merde ! jura Schwarz. C'est pas vrai !

— Pourtant, ça ne peut être que ça, fit Blancanales.

La porte grinça un peu en s'ouvrant sous la poussée de Grimaldi. Derrière lui se découpa aussitôt la silhouette athlétique du type à l'attaché-case. Il avait un petit sourire en coin qu'ils connaissaient bien et des yeux bruns assez clairs abrités derrière des lunettes légèrement teintées.

— Le Bolan nouveau est arrivé, les gars, annonça pompeusement Grimaldi en voyant la mine ahurie de ses deux amis.

— Arrête tes conneries, Jack ! lança Blancanales d'un ton vexé. Dis-nous plutôt qui est ce mec ?

— C'est à ce point ? rigola le pilote.

— Merde ! Je veux qu'on me dise ce que je m'efforce de comprendre.

Grimaldi se tourna vers son compagnon.

— Dis-leur quelque chose, Mack, ou ces deux idiots sont capables de nous tirer dessus.

— O.K., fit Bolan en forçant ironiquement sur les intonations. As-tu vérifié tes appareils, Gadgets ? J'espère que Politicien a réuni tous les éléments de la situation locale.

Blancanales ouvrit grand les yeux :

— Doux Jésus ! Qu'est-ce qu'on t'a fait, Striker ? Rassure-nous tout de suite.

Bolan s'assit d'une fesse sur l'accoudoir d'un fauteuil.

— Une simple intervention chirurgicale de surface, expliqua-t-il.

— Simple ? Ben voyons ! Il a fallu que tu commences à parler pour que je sois sûr que c'est toi !

— Ma tête était un peu trop connue, ces derniers temps, grinça l'Exécuteur en ôtant ses lunettes.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait aux yeux ?

— De simples lentilles de contact colorées.

— Et le reste ?

— Un joli travail, non ? Les Français font des miracles en chirurgie plastique.

— Tu vas rester comme ça pour l'éternité ? questionna Schwarz avec la même expression ahurie.

— Non, rassure-toi. Juste le temps de déstabiliser nos amis de la mafia et de rendre caduc le portrait-robot du FBI.

— Tu aurais pu nous annoncer la couleur...

Le nouveau masque de combat de l'Exécuteur lui avait un peu rajeuni les traits. Quelques petites rides, aux commissures des yeux, s'étaient estompées. La peau de ses joues avait été légèrement tendue vers l'arrière et l'implantation de ses cheveux s'accrochait plus haut sur son front. Des favoris descendaient de ses tempes, une fine moustache lui barrait la lèvre supérieure. Quant aux sourcils, leur ligne avait été également légèrement modifiée et incurvée.

Après un examen approfondi, on s'apercevait que l'intervention ne jouait que sur d'infimes détails. Pourtant, l'ensemble lui donnait un visage neuf, tout au moins pour un observateur non averti. Mais c'était aussi l'attitude de Bolan qui faisait cette différence, sa façon de regarder, de se tenir, de se mouvoir et de parler. Il s'était composé une personnalité qui venait ajouter à la métamorphose physique.

— Si vous avez eu ce genre de doute, rigola Grimaldi, ça signifie que Striker peut passer n'importe où sans se faire piéger tout de suite par les flics ou les amici...

Blancanales soupira, vaguement gêné par une idée qui lui venait à l'esprit :

— Je crois qu'on va avoir du mal à se faire à ta nouvelle tête, Mack.

— Elle ne te plaît pas ? sourit franchement Bolan en éprouvant encore une petite douleur aux endroits où le bistouri lui avait incisé la peau.

— Moi, ça m'est égal. Mais il y en a d'autres qui risquent de croire que ce n'est pas le même bonhomme.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? fit l'Exécuteur dont le sourire s'était figé.

Schwarz se gratta la tête et prit un air embarrassé.

— Moi, ce que je n'aime pas, c'est la moustache. Ça fait un peu trop Errol Flynn.

— Accouche ! gronda Bolan. Qu'est-ce que tu voulais dire, Politicien ?

— Eh ben... Je... Hé, merde ! On va pas tourner autour du pot,

Mack. Nous ne sommes pas seuls ici. Quelques-uns de tes amis de Philadelphie ont tenu à venir te donner un coup de main.

Bolan les regarda tour à tour en silence.

— Qui a pris cette décision ? demanda-t-il froidement.

— Ça s'est fait... dans la foulée, commença à expliquer Blancanales d'un ton maladroit. Nous avons gardé le contact avec eux pour nous renseigner sur ce qui se passait à Philadelphie après ton départ. La routine, quoi... Il y a quelques jours, Bob Michatowicz nous a avertis qu'il avait entendu parler d'un gros coup en préparation dans le Middlewest. D'après lui, ça ne pouvait être qu'un rebondissement de ce qui s'est passé à Philly... Il tenait à t'en parler lui-même.

L'Exécuteur avait été informé par Harold Brognola de l'attentat survenu sur l'aéroport de Salt Lake City. C'était pour cette raison qu'il avait convoqué ses deux amis sur place.

Il leur lança un regard incisif, soupira :

— Où est-il ?

Schwarz désigna le plafond du doigt tandis que Blancanales s'esquivait. Vingt secondes plus tard, six hommes vêtus de treillis firent irruption dans la salle de séjour, se plantant presque au garde-à-vous devant l'Exécuteur. Après un court instant d'hésitation, ils se figèrent.

— Comment ça va, Mickey ? demanda Bolan à un grand type au sourire un peu crispé et aux mains comme des battoirs.

— En pleine forme. Politicien vient de nous dire trois mots au sujet de ton nouveau masque. Plutôt surprenant, mais ça nous fait sacrément plaisir de te... enfin, si on peut dire... revoir, Striker.

— Moi aussi. Vous avez tous fait du bon boulot en Pennsylvanie... Vous passiez dans le coin ?

— On est venus reprendre du service, si tu veux bien de nous.

— Je ne recrute pas.

— Tu vas quand même avoir besoin de nous. Je ne crois pas me tromper en disant que tu t'es amené ici pour l'affaire du Learjet.

— Je viens de dire que je ne recrute pas.

— Bien reçu, fit Michatowicz. Mais tu veux peut-être entendre ce qui s'est raconté à Philly après ton départ ?

— Si tu penses que ça présente un intérêt.

— Moi, j'ai soif, dit Schwarz. Quelqu'un veut de la bière ?

Sans attendre une réponse, il plongeait la main dans un pack de canettes qu'il disposa sur la grande table en bois au milieu de la pièce. Bolan eut l'intuition qu'il était en train de se faire piéger, mais s'efforça de montrer un visage neutre.

— Ton grand ami Augie s'est tout de suite présenté aux flics comme une victime, expliqua Michatowicz. Il a poussé des hurlements au sujet des honnêtes citoyens que les autorités ne sont pas capables de

protéger contre les bandits de grands chemins et a exigé que toutes les polices de la région se lancent après toi.

— Je suis au courant, le coupa Bolan. Il a tellement bien joué sa comédie qu'on ne l'a pas inculpé tout de suite. Après ?...

— Je vais faire un raccourci. Vingt-quatre heures seulement après ton départ, il a carrément disparu de la circulation et, quelques jours plus tard, c'est là que des bruits ont commencé à circuler dans le Milieu. Augie se serait déjà attelé à récupérer ses affaires dispersées pour les réactiver dans une autre région. Il est évident que les carottes étaient cuites pour lui sur la côte Est... On a parlé d'une nouvelle organisation quelque part dans le centre des États-Unis.

— C'était prévisible, dit Bolan. Mais à présent Augie est mort.

— Que penses-tu au sujet de cet attentat ? fit Teddy Jackson, l'un des « Rats de Philadelphie ».

— Rien encore.

— Mais tu es venu ici pour voir ce qui se planque derrière tout ça...

Bolan grogna quelque chose d'indistinct.

— Et la fille rousse, ça t'intéresse ? demanda doucement Michatowicz.

— Eva Swanson ?

— Bien sûr. Tu te souviens du moment où tu l'avais embarquée dans mon taxi, à Philly ? Tu l'avais larguée un peu plus tard, après l'avoir questionnée. Elle est aussitôt montée dans un autre cab dont j'ai noté le numéro. En utilisant notre réseau, ça n'a pas été difficile de retrouver sa piste. Ensuite, jour après jour, elle a été filée, d'abord sur la côte Est puis à Buffalo, St Louis, Minneapolis, Chicago et Denver. On a perdu sa trace ici, à Salt Lake City, où elle a été vue pour la dernière fois en compagnie d'un gros intermédiaire de la mafia new-yorkaise...

CHAPITRE III

Bolan avait marqué soudain une nouvelle attention. Depuis sa rencontre avec Eva Swanson à Philly, il la soupçonnait de travailler pour la DEA. Mais le rôle équivoque qu'elle avait tenu auprès d'Augie Jr lui laissait à penser qu'elle avait pu changer de camp, plus influencée par l'appât du gain que par la loyauté envers son administration.

Michatowicz s'était ménagé une pause. Avant de poursuivre, il fit un geste vers l'homme au visage émacié et à l'air gouailleur qui roulait doucement une canette de bière entre ses mains. Une cicatrice barrait brutalement sa joue gauche.

— Cass est originaire de l'Utah. C'est un putain de fils de Mormons...

— N'insulte pas mes vieux, grimaça John Cassiopéa. C'est pas parce qu'ils sont à moitié barjo que j'ai envie de les traîner dans la boue.

— D'après ce que tu m'as raconté, ils ne sont pas seulement barjo, grommela Michatowicz. Tu m'as bien dit qu'ils t'avaient foutu à la porte à l'âge de quinze ans à cause d'une histoire de fille ?

— Ouais. Dans le coin, ils sont tous comme ça. Mais j'ai pas envie d'en parler.

— Alors parle-nous des amici de Salt Lake City, Cass.

— Ici, la mafia – la mafia italo-américaine, je veux dire –, est presque inexistante. Les Mormons constituent une très puissante mafia à leur manière et ils ne laisseraient en aucun cas les Ritals magouiller sur leur territoire. Ils ont la mainmise sur la totalité de l'État, pour ne parler que de cette région.

Bolan l'interrompit :

— Est-ce qu'on pourrait envisager une tentative d'infiltration par la Cosa Nostra ?

— Sûrement pas. Les Mormons sont beaucoup trop fermés sur eux-mêmes. Ici, la notion de famille est essentiellement régie par la religion, ce qui ne les empêche pas d'aimer le gros pognon. D'ailleurs, ils sont connus comme de très bons hommes d'affaires. Les autorités civiles sont aussi les autorités religieuses. Imaginez le Vatican à l'échelon d'un État américain ! Ils savent parfaitement comment faire

remonter vers le sommet les fortunes privées, et comme la police et la justice sont aussi dirigées par des Mormons... Je ne les vois vraiment pas en train de se laisser infiltrer par la mafia qui, de son côté, ne prendrait pas le risque de se frotter à eux.

— Plutôt particulier comme climat ! commenta Bob « Scrapper » Tiffany, un ex-GI, autrefois considéré comme dangereux par l'Armée. Vous ne trouvez pas ça bizarre que les amici n'aient jamais essayé de s'appropriier le pognon des Mormons ?

— Ils ont essayé, enchaîna Cassiopée, mais ils s'y sont cassé les dents. C'était à l'époque du grand rassemblement appalachien. Depuis, ils ne s'y sont plus risqués.

— Pourtant, ils sont venus. Alors, qu'est-ce qui peut intéresser la mafia à Salt Lake City ? questionna Bolan.

— Apparemment, rien... La ville ne comporte pas plus de trois cent mille habitants en comptant ses faubourgs. Elle est considérée comme un petit centre commercial et industriel : métallurgie de l'aluminium, du plomb et du cuivre. On y raffine aussi un peu de pétrole. Ça, c'est ce qui est visible. Mais les grosses affaires ne s'étalent pas au grand jour, pratiquement rien ne sort de l'État, tout y entre à des prix super-intéressants. Le Trésor fédéral n'a jamais réussi à faire payer beaucoup d'impôts aux Mormons, et on peut être sûrs que les mafiosi n'ont aucune chance de mettre la main sur les affaires locales. Par contre, il se pourrait que les Mormons se servent d'eux.

— Je ne peux pas y croire, intervint Blancales. Les amici sont beaucoup trop vicieux pour se laisser manipuler.

Bolan lui sourit :

— Sauf s'ils y trouvent leur intérêt. La manipulation pourrait être contrôlée.

— Un marché de dupes ? fit Schwarz.

— Non. Plutôt une entente provisoire dans un but lucratif. Les Mormons sont sans cesse à la recherche de capitaux extérieurs, de son côté la Cosa Nostra a d'énormes sommes d'argent illégal à recycler.

— Je vois, fit Blancales. Tolérance de la présence mafieuse et blanchiment de l'argent sale avec grosse commission au passage. L'hypothèse tient la route.

Personne ne prononça un mot durant de longues secondes, chacun réfléchissant sur les hypothèses soulevées. Enfin, Michatowicz toussota et s'enquit :

— Qu'est-ce que tu décides en ce qui nous concerne, Striker ?

Bolan le regarda longuement, examina ensuite ses autres compagnons.

— Ça va sans doute dépendre de vous, laissa-t-il tomber avec un petit sourire.

À Philadelphie, ils lui avaient été d'un immense secours et – c'était

certain – ils lui avaient permis de remporter la victoire. Tous ex-GI, vétérans du Vietnam que la société américaine avait rejetés après la guerre, ils avaient survécu misérablement, couchant dans les égouts de la grande cité portuaire où ils avaient organisé un réseau discret mais efficace.

En acceptant leur coopération, l'Exécuteur leur avait donné une chance de retrouver leur dignité. Il leur avait également laissé cinquante mille dollars prélevés sur ses fonds de guerre pour qu'ils se refassent une vie normale. Au lieu de ça, ils revenaient vers lui en exigeant pratiquement de replonger dans la mélasse...

D'un autre côté, depuis plusieurs mois l'étau se resserrait autour de lui et son combat devenait de plus en plus hasardeux. Bolan pouvait une nouvelle fois avoir besoin de ces six gars. S'ils avaient envie de lui donner un coup de main, pourquoi leur dire non ? Mais il se refusait à prendre leur vie en charge. Il ne se voulait ni gourou ni chef de guerre. La plupart du temps, ceux qui l'avaient approché l'avaient payé de leur vie. Il faudrait qu'ils le sachent clairement et qu'ils l'assument.

En attendant, la question concernant les récents événements locaux restait entière. Que faisait Augie Marinello dans le Learjet en compagnie de six autres personnalités politiques apparemment honnêtes ?

Sur l'ordre de qui avait-on placé une bombe dans l'appareil, et quel nouveau coup tordu cela couvrait-il ? Il faudrait bien trouver la réponse à cette question.

Une réponse lourde de conséquences, que Mack Bolan était venu chercher dans le monde clos et secret des Mormons.

CHAPITRE IV

Bolan avait rencontré Bob Michatowicz à Philadelphie où l'ex-GI était devenu chauffeur de taxi. C'était à la suite d'une attaque de la Mafia dans un commissariat où il s'était laissé piéger que l'Exécuteur avait réquisitionné son véhicule, arme à la main et traînant derrière lui Eva Swanson, le fameuse rousse aux yeux verts.

Surnommé « Mickey » par ses copains à cause de son nom imprononçable, l'ancien béret vert avait été l'un des derniers soldats à quitter le sud-est asiatique au moment où l'ordre de repli général avait été lancé pour les troupes américaines. Il n'avait que trente-neuf ans mais en paraissait plus, mesurait un mètre quatre-vingt-cinq pour un corps, dégingandé, curieusement terminé par des mains énormes, et son visage marqué témoignait d'une vie particulièrement difficile, riche en pérégrinations de toutes sortes.

John Cassiopéa – « Cass » – avait été rapatrié à peu près en même temps que Michatowicz. Ils n'avaient pas appartenu à la même unité de combat et ne se connaissaient pas lorsqu'ils retrouvèrent la mère patrie, mais le hasard et la solidarité entre vétérans joua un grand rôle dans leurs relations, au point que les deux hommes purent monter ensemble une petite entreprise de sécurité à New York. Quand la mafia décida de les racketter, ils se lancèrent dans un combat perdu d'avance et se retrouvèrent très vite sur la paille, pour finir dans la masse des sans-logis, ceux que les autorités appellent sans rougir « les nouveaux pauvres ».

Cass avait été spécialiste en infiltration. Il savait se servir de toutes les armes individuelles et était également expert dans le maniement des explosifs.

Teddy « Sniper » Jackson, un grand Black, des traits fins et des yeux noirs aux étranges reflets bleus, avait été recruté dans la bande à quelques heures de se risquer dans une action désespérée. Comme Bolan, c'était un tireur d'élite possédant à son actif une trentaine de Vietcong abattus au fusil à lunettes. Juste avant de s'être rallié à l'Exécuteur, il estimait qu'il n'avait plus rien à attendre de la société et s'était préparé à l'attaque d'un convoi de fonds appartenant à une grosse entreprise contrôlée par le Milieu de Pennsylvanie. Seul et armé

d'un fusil d'assaut dérobé dans une armurerie. Pour lui, comme pour ses autres compagnons d'infortune, l'apparition de Bolan constituait une sorte de miracle auquel il ne croyait plus depuis bien longtemps.

Fred Fratelli, dit « Bumper » – démolisseur – avait servi dans une unité combattante sur le même front que l'Exécuteur. Sans avoir jamais été auparavant en contact avec ce dernier, Fratelli avait entendu maintes fois parler de lui et lui vouait un véritable culte. Ses compagnons le chabraient parfois sans méchanceté, lui affirmant qu'il lui manquait au moins un quart de cervelle pour être tout à fait normal. En réalité, il témoignait d'une certaine lourdeur dans la vie courante, mais il avait été un excellent soldat, rapide et efficace dans l'exécution de tâches précises. En outre, c'était indéniable, « Bumper » avait le cœur sur la main – quand il ne cognait pas.

De son côté, Robert « Scrapper » Tiffany était l'image même du commando de Marines tel qu'on se le représente communément. Costaud, le menton volontaire, un regard droit, il avait la souplesse du félin et aussi sa rapidité. Il avait pourtant fait ses débuts à l'armée avec une tout autre étiquette. Objecteur de conscience, il avait été affecté à une infirmerie de campagne à Dien-Huc, près de la zone de combat. Durant près de cinq mois, il avait pu voir ce que les envahisseurs communistes faisaient aux soldats tombés dans les embuscades. Il avait encore dans le regard les images d'hommes torturés, ramenés du front à jamais perdus pour la vie normale, détruits dans leur corps comme dans leur esprit.

Il supporta apparemment assez bien ces visions d'horreur jusqu'au jour où il parut devenir subitement fou, cassa tout autour de lui, se soûla et resta ensuite prostré pendant plus d'une semaine. Revenu à la conscience, il se porta volontaire pour entrer dans les Forces Spéciales, puis combattit au sein d'Able Team que Mack Bolan venait de quitter pour assister à l'enterrement de sa famille massacrée par la mafia, à Pittfields. Ce fut durant cette période que le jeune Tiffany gagna ses galons de caporal et bouffa du communiste avec un insatiable appétit.

Libéré prématurément à la suite d'une blessure à la hanche causée par l'explosion d'une mine anti-personnel, il rentra chez lui et trouva sa femme dans les bras de son patron. Sans réfléchir, il la passa à travers la fenêtre de leur appartement et envoya son amant pour trois mois à l'hôpital. Grâce à ses états de service, et parce que sa femme n'était pas morte dans sa chute du premier étage, Robert Tiffany n'eut qu'une peine de prison avec sursis, mais fut aussitôt considéré comme un élément dangereux et les portes de l'embauche se fermèrent systématiquement devant lui.

Quant à Willy « Crazy Horse » Tanka, Indien issu d'une réserve Sioux du Sud Dakota, il avait refusé à sa démobilisation de revenir partager la misère de ses frères de race. Il ne trouva pourtant qu'une

autre forme de misère – urbaine celle-là – en essayant d'établir un modeste artisanat de bijoux folkloriques à Kansas City dans le Missouri. La municipalité lui reprocha d'abord de ne pas être en règle (il aurait dû payer une patente au-dessus de ses moyens), lui confisqua ensuite son fonds de commerce et l'expulsa enfin en lui conseillant de retourner dans sa réserve natale. Ce fut ainsi, rejeté de ville en ville, d'États en États, que William Tanka aboutit en Pennsylvanie où il découvrit l'organisation des « Rats de Philadelphie ».

Auparavant, pourtant, l'Armée américaine n'avait eu qu'à se louer des services qu'il avait rendus d'abord en tant qu'éclaireur puis en qualité de tacticien de la jungle. Durant quatre ans de service armé, ce descendant des Sioux avait éliminé une cinquantaine de Vietcongs à l'arme blanche. Il n'avait pas son pareil pour surprendre silencieusement ses proies et leur décrocher proprement la tête.

Il s'était lui-même surnommé « Crazy Horse » en hommage au grand chef indien du siècle dernier et prétendait, très sérieusement, être le fils spirituel de Tatanka Watanka, c'est-à-dire Grand Manitou.

Avec les deux anciens compagnons de l'Exécuteur, Schwarz et Blancanales, ainsi que Grimaldi, cela faisait maintenant une équipe de neuf hommes tous rompus à la guerre d'embuscade et prêts à se battre pour sa cause. Cette réunion imprévue n'allait pas sans rappeler à Bolan d'autres briefings qu'il avait tenus au début de sa croisade contre le Crime Organisé.

Mais la Death Squad – l'Équipe de la Mort – constituée elle aussi d'anciens Gis, avait été décimée dans un sanglant affrontement à Los Angeles. Seuls Schwarz et Blancanales avaient survécu. Et Bolan, d'emblée, malgré l'efficacité qu'il reconnaissait à ces nouveaux venus, n'était pas très chaud pour leur accorder le permis d'aller se faire tuer dans une cause qui n'était pas la leur. D'autant que son combat, s'il avait pour cible une pieuvre dont la destruction aurait dû intéresser le monde entier, avait à ses yeux l'allure d'une croisade personnelle. La mafia l'avait frappé deux fois. La première fois en détruisant sa famille et, la seconde fois, en massacrant le rêve qu'il avait effleuré de faire de nouveau confiance à la vie. Son père, sa mère, sa petite sœur, jadis. Jill et les deux enfants, si récemment...

Il s'assit en bout de table, les considéra tour à tour, et une petite veine battit à sa tempe.

— Bon, quel est le verdict ? questionna Michatowicz.

— Je veux d'abord que vous sachiez exactement contre quoi je me bats, commença Bolan.

Teddy Jackson partit d'un gros rire :

— Contre le Rital-Power, c'est évident et on a tous compris, pas vrai, les gars ?

— Hé ! Fais gaffe, mec, fit Bumper Fratelli. Je suis moi aussi un

Rital. C'est pas pour ça que je bouffe dans la main de la mafia.

— En effet, ça n'a rien à voir. En fait, je me bats contre une idée. Celle que se fait la mafia de régner sur la société. Pas contre des individus. Il se trouve simplement que je suis obligé de liquider ceux qui mettent cette idée dégueulasse en pratique.

— Quelle est la différence ?

— Si tu ne la vois pas, ce n'est pas la peine de continuer.

Cassiopéa intervint :

— Striker a raison. C'est une affaire de moralité.

— Exact. Tu continueras d'être un soldat si tu te bats pour un idéal, contre l'ennemi d'une cause juste. Mais si tu liquides des types seulement parce qu'ils sont des Ritals bons ou mauvais, alors socialement tu deviens un assassin. Outrepasser cette règle et tu deviens comme ton ennemi.

— Pour moi, intervint Crazy Horse, l'ennemi, l'envahisseur, c'est l'homme blanc, qu'il soit rital, anglais ou n'importe quoi. Il suffit de se rappeler les massacres de Little Big Horn et de Oak Hill...

— Raciste ! s'esclaffa Teddy Jackson.

— Á sa façon, Crazy Horse a raison, acquiesça Bolan. Quel que soit son origine ou sa religion, celui qui interfère par la violence sur un système établi doit être considéré comme un ennemi et mis hors d'état de nuire. C'est inclus, dans la constitution américaine.

— Donc, on n'a pas le droit de cogner sur les amici en dehors des règles légales ? fit Bumper Fratelli.

Cassiopéa leva comiquement les yeux vers le plafond.

— Ça y est ! Il recommence à dérailler. Rassemble tes neurones, Freddy !

Bolan sourit :

— Il a raison, lui aussi. Mais pour ce qui est des mafiosi, nous avons décidé d'abandonner les règles légales. Nous nous arrogeons le droit de les traquer partout où ils se cachent, de les terroriser, de les piller et de les exterminer. O.K. ?

Freddy éclata de rire.

— Ton programme me convient ! Montre-moi où ils sont et tu verras ce que j'en fais. J'ai toujours pas bien pigé la différence entre l'idée à foutre en l'air et les mecs à liquider, mais j'ferai ce que tu me diras de faire.

— Moi, ce que j'ai toujours pas compris, ricana Tiffany, c'est pourquoi les flics sont payés pour ne pas faire leur boulot.

— Ils font ce qu'ils peuvent – je ne parle que des flics honnêtes. Mais ils sont assujettis à des lois et des règlements qui ne leur laissent qu'un champ d'action insuffisant. De plus, la mafia a infiltré une partie du système américain, acheté un maximum de consciences et détourné des lois à leur profit. Pour ce qui est des flics, je veux qu'en ce qui les

concerne on respecte la règle.

— Pas toucher aux bleus ! rigola Teddy Jackson. Comme à Philly.

— Ouais. Considérez-les comme des soldats alliés.

Tiffany répliqua en faisant une moue :

— D'accord, tant que je pourrai les éviter. Mais s'il s'agit d'eux ou de moi, je ne suis pas sûr de ma réaction.

— Tu décrocheras et tu cavaleras en sens inverse, poursuivit Bolan. J'abattrai tout homme qui enfreindra la règle de cette équipe. Nous en avons déjà discuté à Philadelphie et je ne veux pas avoir à revenir là-dessus. Est-ce clair ?

Un silence s'installa sur la petite réunion. Puis Michatowicz se massa le menton et demanda :

— Tu viens de parler d'équipe. Ça veut dire que tu es d'accord ?

— On va essayer. Il reste un dernier point à préciser. Je ne peux pas être responsable de votre vie. Vous seuls décidez de votre sort. La mort, comme la vie, est un acte de solitude.

— C'est comme l'amour, dit gravement Fratelli.

Cassiopea gloussa :

— Je savais pas que tu faisais ça tout seul !

— À partir de maintenant, nous faisons partie de la même galère. Dites-vous que ça ne sera sûrement pas une partie de rigolade. Pour la durée de l'opération à venir nous marchons ensemble. Pour la suite... Je ne vous propose pas un job, comprenez-le bien. Ni contrat, ni prime de licenciement.

— Et pour le financement des opérations ? demanda Michatowicz. Je suppose qu'on va avoir besoin de matériel.

— Il y a une caisse spécialement prévue pour ça. En ce qui vous concerne personnellement, chacun de vous recevra mille dollars d'acompte à valoir sur les prises de guerre.

— On va se faire une banque ? sourit Fratelli. Ça risque d'être marrant.

— Attends-toi plutôt à un maximum d'emmerdements dès qu'on va commencer à bouger, homme blanc ! lui rétorqua l'Indien.

Scraper Tiffany haussa les épaules.

— J'ai encore un peu du pognon que tu m'as donné, Striker. Moi, ce que j'veux, c'est ma part d'emmerdes.

— Rassure-toi, lui dit Bolan en quittant la table. C'est pas ce qui va manquer. Vous me faites penser à une bande de Scouts préparant un jeu de piste. Vous risquez de déchanter très vite.

Il marcha jusqu'à un angle de la pièce, décrocha le radio-téléphone posé sur un guéridon. Tandis que la discussion se poursuivait entre ses nouveaux compagnons, il appela Harold Brognola sur sa ligne directe à Washington.

— Phoenix, s'annonça-t-il laconiquement.

C'était le nouveau nom de code mis au point avec le haut fonctionnaire du Justice Department.

L'appareil retransmit tout d'abord le claquement d'un briquet, un bruit de souffle, puis :

— Comment ça se passe là-bas ?

Bolan l'avait appelé la veille et ils avaient fait un premier point sur la situation telle qu'elle se présentait dans l'Utah.

— C'est toi qui as suggéré l'idée de m'envoyer un renfort ?

— J'ai pensé que ces six gars pouvaient être utiles. Ils ont le profil, non ?

— Comment sais-tu qu'ils sont six ?

— Heu... Bon, ne finissons pas.

— N'en dis pas trop, j'utilise une ligne hertzienne.

— Je sais.

— Tu t'es renseigné au sujet de la rouquine ?

— Oui. Ça confirme ce que nous pensions. Elle travaille bien pour l'anti-drogue. Mais...

— Sait-on où elle est en ce moment ?

— C'est là qu'il y a un hic. D'après eux, cela fait plusieurs jours qu'elle ne leur donne plus signe de vie.

— Elle aurait dû ?

— Bien sûr. Pas régulièrement, mais au moins tous les trois jours. Ça en fait déjà le double. Ils la considèrent comme perdue.

— Qu'est-ce qui a décidé tes copains de la DEA à te fournir ces tuyaux ?

— D'abord, ils sont sérieusement emmouscaillés par le silence de la rousse. Cela fait déjà quatre de leurs agents sous couverture qui se volatilisent dans la nature sans qu'on en retrouve la plus petite trace. Ils pensent qu'il y a un mouton dans leur service.

— Je vois. Et ensuite ?

— De mon côté, j'ai été obligé de lâcher un peu de lest. Je leur ai dit que j'avais des hommes sur l'affaire. En quelque sorte, ils m'ont passé le relais. Ils doivent se sentir plus ou moins grillés depuis un certain temps. Tu connais le principe de la guerre des clans. Je suis un vieux cheval et je nage plutôt bien.

— Sais-tu s'ils ont envoyé du monde par ici ? questionna Bolan.

— Je ne le pense pas. Ils n'ont même pas tenté de m'extirper des informations au sujet de... l'événement aérien.

— Mais il faut s'attendre à ce qu'ils essayent de renifler de ce côté.

— C'est ce que je crois aussi. Tu vas devoir faire gaffe.

— Pas d'autre renseignement sur la chevelure flamboyante ?

— Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'elle a été la maîtresse du Roi des rois, encore que personne n'en soit très sûr. Fais attention à elle.

— Dans quel sens ?
— Il se peut qu'elle ne soit pas très propre.
— Je n'ai pas l'intention de faire des frasques avec elle, sourit Bolan.
— Je veux dire...
— J'avais compris.
— Ouais. Par où comptes-tu commencer ?
— Tout bêtement par le commencement. Je vais devoir remonter la filière de zéro.

— Les enquêtes ne sont pas ton genre...
— Qui parle d'enquête ?
Le rire de Brognola tinta dans l'écouteur.
— Essaie quand même de ne pas faire trop de bruit.
— Je mettrai mes chaussons en feutre.
— Heu, ta nouvelle physionomie ne te gêne pas trop ?
— Non. Tout est redevenu souple. J'arrive même à bouger les oreilles...

— Tu es content de mon chirurgien français ?
— Je suis surtout content de sa garantie de me rendre ma gueule dès que je voudrai !

— Moi aussi. J'aime bien reconnaître mes potes quand je les croise...

— Tu as autre chose à me dire ?
— Ouais. Reste en vie.
— Bien sûr, fit Bolan en raccrochant.

Il retourna s'asseoir avec sa nouvelle équipe, parla du premier objectif à atteindre et demanda des précisions à Schwarz et Blancanales. Ces deux derniers avaient tout préparé depuis leur arrivée. Des armes et des munitions étaient en attente dans une pièce du chalet, nettoyées et vérifiées. Un matériel de transmission radio individuel était prêt à fonctionner, et trois véhicules – une jeep Renegade, une camionnette et une Ford Econoline – étaient garés sous un appentis ayant servi autrefois de remise à foin.

En attendant l'arrivée de l'Exécuteur, Politicien et Gadgets s'étaient employés à localiser les amici installés dans la région ainsi qu'à se renseigner sur leurs moyens de protection.

Il s'agissait maintenant de distribuer les rôles et, surtout, de mettre au point le plan d'attaque. Alors, on secouerait Salt Lake City pour voir quelle sorte de monstres allaient apparaître à découvert.

CHAPITRE V

Doug Chapman habitait une somptueuse résidence dans Cottonwood Heights, l'un des quartiers sud de Salt Lake City. Prolongée par un parc planté d'eucalyptus et de pins, précédée par une belle pelouse jalonnée de massifs et de statues en stuc, la grande demeure blanche étalait son faste à flanc de colline, sa façade orientée au sud.

Doug Chapman ne s'appelait pas Doug Chapman mais Tony Schiaparelli. C'était un gros dealer de Pennsylvanie dont l'arrivée dans l'Utah sauvage remontait à un peu plus de trois mois. Et la belle maison de style colonial ne lui appartenait pas. Il la louait à un homme d'affaires du cru à travers une agence immobilière de Forest Dale, dans le centre-ville.

Par contre, Tony régnait en maître absolu sur son personnel. En plus de quatre personnes chargées de faire tourner la grande baraque – un jardinier, deux femmes de ménage et un cuisinier – trois hommes aux regards suspicieux et aux mines sévères en assuraient la sécurité de nuit comme de jour.

À huit heures du soir, alors que le crépuscule voilait doucement les hauteurs de Cottonwood, un carillon électronique tinta au rez-de-chaussée de la demeure, attestant qu'un visiteur s'était présenté à l'entrée du parc. Un garde du corps s'achemina sans se presser jusqu'à la haute grille en fer forgé, l'un de ses collègues prenant instinctivement position devant la façade de la bâtisse.

Le gorille grimaça de contrariété en apercevant l'ouvrier en combinaison bleue qui se tenait nonchalamment de l'autre côté des barreaux. Une camionnette était à l'arrêt un peu plus loin.

— Qu'est-ce qu'il y a ? questionna-t-il sèchement.

— Une panne de courant, répliqua l'employé en mastiquant vulgairement son chewing-gum. Faut que je vérifie.

Le porte-flingue jeta un regard sur les spots qui s'étaient allumés un peu plus tôt dans le parc.

— Y a pas de panne de courant. Tire-toi, mec.

— Il va y en avoir une, insista l'employé d'un air navré.

Comme pour confirmer ses dires, les spots s'éteignirent et les fenêtres de la façade devinrent sombres.

— Merde, qu'est-ce que c'est que cette conne-rie ? Vous le faites exprès ?

— On est en train de faire des travaux en contrebas, expliqua le technicien tout en observant le parc.

Il eut un geste du menton pour désigner le revolver que le garde du corps portait à la ceinture, dans un holster.

— Dites, c'est Fort Knox ou quoi, ici ?

— Mêle-toi de tes oignons, connard.

— Hé, moi je fais que mon boulot. Vous voulez pas me laisser entrer ?

— Reste là, je vais téléphoner.

— Le téléphone est en panne aussi.

Cette fois, le visage du porte-flingue se contracta méchamment. Il poussa un juron en voyant l'employé qui le contemplait d'un air rigolard et posa la main sur la crosse de son revolver.

— Je vais te foutre une bastos dans la tronche, enfoiré, et tu...

La fin de sa phrase se délaya dans le bruit d'un chuintement rauque. Sa dernière vision fut celle d'une petite flamme orange qui avait paru jaillir de la main du visiteur et il eut la sensation fugace qu'un fantastique coup de marteau l'atteignait à la tête. Le front auréolé d'un trou sanglant, il s'affaissa comme un tas de chiffons.

Dans la pénombre de la nuit tombante, son copain avait fait deux pas rapides dans l'allée, un .38 à canon court au poing. Lui non plus n'eut pas le temps d'utiliser son arme. Un second chuintement rompit aussitôt la tranquillité des lieux et le mafioso s'effondra sur la pelouse, le crâne traversé par une balle presque silencieuse.

Dans les secondes qui suivirent, trois silhouettes rapides s'introduisirent dans la propriété en sautant le mur d'enceinte par l'arrière. Elles furent suivies tout de suite après par deux autres individus qui venaient de s'ouvrir un passage à la cisaille dans une haute clôture métallique, sur un côté de la propriété.

Les intrus, armés et vêtus de treillis de combat, convergèrent rapidement vers la maison, s'y introduisirent par une porte de service ainsi que par une fenêtre du rez-de-chaussée. La demeure de Tony Schiaparelli fut investie silencieusement tandis que la camionnette du prétendu employé de l'électricité s'éloignait le plus tranquillement du monde sur la chaussée en pente.

Deux femmes de ménage étaient occupées à repasser et plier des draps dans la buanderie quand la maison fut plongée dans l'obscurité. Alors que l'une d'elles partait à la recherche d'une torche électrique, elle buta presque contre un homme grand et mince qui lui plaça une main immense sur l'épaule et la ramena dans la pièce auprès de sa compagne. L'inconnu ne se livra à aucune violence sur elles. Il se contenta de leur montrer un gros automatique au canon prolongé par

un bulbe noir en leur intimant le silence, se saisit d'un drap dont il se servit pour les attacher ensemble et leur colla à chacune un gros morceau de sparadrap sur la bouche. Puis il les laissa et bloqua la porte derrière lui.

En provenance de l'étage, une voix furieuse se manifesta, légèrement étouffée par l'épaisseur des cloisons.

Dans l'autre aile de la maison, le troisième mafioso chargé de la sécurité de l'endroit était en train de secouer frénétiquement un poste téléphonique dans l'espoir de faire revenir la tonalité disparue. Il n'eut conscience d'une présence étrangère dans son dos que lorsque ce fut trop tard. Quelqu'un lui bondit dessus au moment où il se retournait en posant la main sur la crosse de son revolver. Un éclair bleuté décrivit une courte trajectoire et une lame acérée s'enfonça dans son cou. Moelle épinière tranchée net, le truand n'émit qu'un petit soupir en mourant.

Ensuite l'agresseur au visage basané et aux yeux de braise sortit comme une ombre pour visiter d'autres pièces, s'arrêta dans le cadre d'une porte pour observer un instant le travail d'un de ses compagnons. Ce dernier ficelait à l'aide de cordes en nylon un type bedonnant étendu sur un lit. On lui avait également placé de l'adhésif médical sur la bouche et il roulait des yeux affolés dans la lumière filtrée d'une lampe de poche.

Fuis il y eut une cascade de jurons et un bruit de pas prudents dans un escalier. Une voix féminine se fit brièvement entendre, s'arrêtant dans un petit cri.

Tandis que deux des assaillants se lançaient sans bruit dans l'escalier central, un vieil homme moustachu habillé d'une salopette fit son apparition dans un salon, s'éclairant de la flamme vacillante d'un briquet et respirant bruyamment. Dans son autre main, il tenait un énorme revolver qui devait dater de la première guerre mondiale. Il crut voir une silhouette dans la pénombre, marmonna ce qui pouvait passer pour une phrase d'intimidation et entendit une voix autoritaire :

— Lâchez cette pétoire, grand-père, on ne vous veut pas de mal.

Mais le vieil homme braquait déjà son arme antédiluvienne en direction de la voix. Une sorte de grognement bref et assourdi se manifesta à quelques mètres de là, en même temps qu'une courte flamme, et le volumineux calibre s'envola de sa main. Il subit ensuite le sort réservé aux membres du personnel, fut attaché sans brutalité et enfermé dans une pièce que l'on verrouilla.

À l'étage, quelqu'un émit de nouveaux jurons. Il y eut aussi un choc sourd et le bruit d'une chute. Enfin, une voix annonça calmement :

— C'est bon ! On tient le coco !

— Amenez-le ici, répliqua tout aussi froidement l'un des agresseurs

au rez-de-chaussée.

Il s'était écoulé moins d'une minute depuis le début de l'attaque de la propriété. Il n'en fallut que deux supplémentaires pour que les assaillants disparaissent après avoir contraint le maître des lieux à ouvrir un coffre-fort blindé dont ils pillèrent le contenu.

L'affaire s'était déroulée sans qu'aucun des habitants des demeures voisines aient eu conscience de quoi que ce fût. Un appel téléphonique anonyme, pourtant, alerta la brigade de surveillance de Cottonwood peu de temps après le départ des agresseurs.

Le coup d'envoi de l'opération Middlewest venait d'être donné.

CHAPITRE VI

Un premier véhicule de police arriva sur les lieux à 20 h 18, suivi de près par un minicar contenant huit agents en uniformes. Á 20 h 35, un inspecteur accompagné par un jeune assistant survint à son tour et aborda un sergent de l'équipe d'intervention :

— Jusqu'où vont les dégâts ? demanda-t-il en fixant d'un regard neutre un cadavre étendu à quelques mètres dans l'allée, dont le sang s'était répandu sur le gravier.

Les phares des deux voitures éclairaient le parc et la façade.

Le sergent prit un air dégoûté.

— Deux morts par balle, en pleine tête, et un troisième liquidé au couteau. On ne leur a sûrement laissé aucune chance. Pour moi, ce n'est pas un crime ordinaire. La grille d'entrée était verrouillée et on a dû envoyer l'un de nos hommes escalader le mur d'enceinte. Le courant électrique a été volontairement coupé, de même que la ligne téléphonique.

Il désigna le cadavre proche.

— Ce type avait un trousseau de clés sur lui. Il a visiblement été tué par un coup de feu tiré à travers la grille. Pourtant, les voisins prétendent qu'ils n'ont strictement rien entendu. On l'a éliminé pour réduire la protection de la propriété, pas pour lui prendre ses clés. Et c'est pareil pour le second garde qui se trouvait près de la façade. Par contre, le personnel n'a subi aucune violence.

— Le personnel ?

— Deux femmes qui n'ont rien compris à ce qui leur arrivait, un gros type terrorisé qui n'arrête pas de bégayer et un vieux moustachu qui s'est mis à brailler comme un putois quand on a voulu le questionner. En plus, il y avait une fille dans la maison, une nana fichée comme call-girl. On les a tous cantonnés au premier étage. Pour ce qui est du matériel, pas de vandalisme. Seul un coffre-fort a été ouvert et manifestement vidé de son contenu.

— Cette maison appartient bien à Mordécai Young, le financier de Rose Park ?

— Exact. Mais elle est louée à un certain Douglas Chapman arrivé de New York depuis trois mois. J'ai eu ces renseignements par radio

juste avant que vous débarquiez. En fait, on pense que ce Chapman n'est pas très clair, il aurait des liaisons avec le Milieu de la côte Est.

— Qui pense ça ?

— C'est ce qu'on m'a dit, sans plus. Vous devriez peut-être demander des informations au Bureau fédéral...

— Où est-il ?

— À l'intérieur. On l'a trouvé à poil au milieu de la pelouse, attaché à une statue d'Apollon. On lui avait fourré un paquet de dollars dans la bouche et de l'adhésif par-dessus. Il était tout trempé.

— La trouille ?

— Sans aucun doute, mais ce n'est pas ça qui l'a mouillé. Il nous a dit qu'il était dans sa baignoire quand ses agresseurs lui sont tombés dessus.

L'inspecteur eut un petit ricanement.

— Montrez-moi ce nudiste, mon vieux.

Ils s'avancèrent jusqu'à la maison, pénétrèrent dans un living éclairé chichement par une lampe électrique. Un agent de police se tenait debout devant un homme d'une quarantaine d'années assis dans un canapé. Ce dernier était simplement vêtu d'un peignoir de bain dont la large échancrure laissait voir une surprenante toison de poils bruns et drus sur sa poitrine. Ses cheveux lui collaient à la tête et il avait un regard furieux.

— Monsieur Chapman ? s'enquit pour la forme l'inspecteur en s'asseyant d'une fesse sur l'accoudoir du canapé.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? fit Schiaparelli hargneusement. J'ai déjà dit à vos gars tout ce qui m'est arrivé.

— Pardon ?

— Je veux qu'on me foute la paix.

— D'abord, les gars dont vous parlez sont des officiers de police qui font leur travail. Ensuite, vous avez tout intérêt à me répondre.

— Hé ! s'exclama le gros truand en se redressant. C'est moi la victime, non ? Et qui êtes-vous ?

— Inspecteur Carl Denver. Qu'est-ce qu'on vous a volé ?

— De l'argent liquide et des titres.

— Quel genre de titres ?

— Dites, j'veus ai dit que je veux pas qu'on m'emmerde, c'est clair ? J'ai des relations en haut lieu et j'hésiterai pas à...

— Ah oui ? coupa sèchement Denver. Vous parlez sans doute de certaines relations que vous entretenez à New York ?

L'œil de Schiaparelli s'enflamma. Il parut sur le point de rétorquer violemment, mais se domina et émit un grognement.

— Des contrats financiers, admit-il finalement. Mais je ne vois pas en quoi ça peut vous intéresser.

— Tout ce qui touche à ce triple assassinat m'intéresse, monsieur

Chapman. Ça n'a pas l'air de beaucoup vous émouvoir que trois hommes soient morts ce soir. Ils étaient à votre service ?

— Ouais.

— Je suppose que leurs ports d'armes étaient en règle.

— Aucun problème.

— Pouvez-vous me donner le signalement de vos agresseurs ?

— J'ai pas pu les voir. Le courant était coupé et ils m'ont collé une lampe électrique dans les yeux. J'étais en train de prendre un bain quand ils me sont tombés dessus.

— À part le personnel, vous étiez seul ?

— Non. J'avais fait venir une nana pour me frotter le dos, ricana Schiaparelli. C'est quand même pas interdit par la loi ?

— Comment ont-ils fait pour ouvrir votre coffre ?

— Ils m'ont à moitié assommé, m'ont tiré jusqu'à mon bureau et m'ont obligé à l'ouvrir. Ils m'ont annoncé que si je refusais ils me feraient sauter la tête et le coffre ensuite.

— Et vous pensez qu'ils l'auraient fait ?

— Tu parles, Charles ! J'aurais voulu vous voir avec un calibre contre la tempe !

L'inspecteur se redressa.

— Je vous demanderai de ne pas quitter Salt Lake City pendant la durée de l'enquête.

— Vous prétendez m'assigner à résidence ?

— Non. Vous êtes libre d'aller et venir dans les limites de la ville.

— J'veux une protection !

— Vous l'aurez automatiquement.

— Et je veux aussi qu'on fasse rétablir immédiatement ma ligne téléphonique.

— Demandez ça à la compagnie du téléphone, mon vieux. C'est pas mon travail.

— Et pour le courant ? C'est bien une question de sécurité, non ?

— On signalera la panne.

— La panne ? Mes fesses !

Tournant délibérément le dos au maître des lieux, Denver quitta la pièce pour se rendre dans le parc, le sergent sur les talons.

— Pas très sympa, le gus ! ricana ce dernier.

— Vous voulez dire qu'il est franchement puant. Je vais me renseigner rapidement sur son compte auprès du FBI. Ça ne m'étonnerait pas qu'il appartienne effectivement au Milieu new-yorkais.

— Un règlement de compte ?

— J'en ai de moins en moins l'impression. Si des truands avaient fait une descente ici, ils auraient tout saccagé et liquidé également les témoins. Je crois que ce Chapman nous cache soigneusement la vérité.

— Si c'est le cas, on pourrait supposer une initiative d'un pont local. Ici, on ne voit pas d'un très bon œil les intrusions de ces types...

— Vous êtes mormon ?

— Pas du tout. On m'a affecté dans cette ville sans me demander mon avis. Mais j'ai appris à connaître les Mormons. Ce ne sont pas des agneaux. Ils tiennent tout l'État entre leurs mains. Bon, est-ce qu'on essaie de cuisiner ce Chapman ?

— Laissez-le tranquille pour l'instant, je le convoquerai demain matin. Faites évacuer les corps dès que le coroner et l'identification seront passés.

— Entendu.

— Demain matin, je demanderai une autorisation au juge pour placer sa ligne sous surveillance. De votre côté, évacuez les domestiques ainsi que la prostituée et cuisinez-les. Débrouillez-vous pour obtenir le maximum de renseignements.

— On laisse le type tout seul ?

— Oui, acquiesça l'inspecteur. Mais qu'une voiture-radio reste en permanence devant la propriété avec deux agents à bord.

Il soupira et enchaîna :

— Je me demande ce qu'il y a derrière cette histoire. Ce type est un peu trop sûr de lui.

— Et pourtant il me donne l'impression de péter de trouille.

— J'espère que ce n'est pas une histoire politique bien tordue...

Le sergent hochait lentement la tête, commenta :

— Tout ça me fait penser à une opération de commando minutieusement réglée. Est-ce que ce ne serait pas plutôt un coup de la CIA ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Toutes les suppositions sont permises. Terminez le travail et rentrez chez vous, sergent.

— Je voudrais bien ! Je suis de service toute la nuit.

— Alors nous serons deux. Je vais ingurgiter un litre de café, remuer de la paperasse et enquiquiner les fonctionnaires du Bureau fédéral. J'ai l'impression que la nuit va être longue.

CHAPITRE VII

Jack Grimaldi, le pilote, était resté au chalet dans l'attente du retour de l'équipe. Les neuf hommes étaient rentrés à 21 h 15, avaient déposé leur armement et s'étaient installés autour d'une table pour y tenir un débriefing.

Le contenu d'un sac en toile avait été disposé sur la table, au milieu d'eux. Il y avait plusieurs liasses de billets verts retenus par des élastiques, un registre de comptabilité, quatre petits paquets recouverts de matière plastique, un calepin à la couverture de cuir marron et une enveloppe en papier kraft.

Chacun se taisait, laissant à Bolan l'initiative de la conversation. Celui-ci réfléchissait en laissant une cigarette fumer entre ses doigts. Au bout d'un moment, il eut un sourire ambigu et prit la parole :

— Pour une première opération, ça ne s'est pas trop mal passé et ce que nous ramenons devrait nous permettre d'y voir plus clair. Est-ce que tout le monde est d'accord pour continuer le jeu ?

Sniper Jackson se balançait doucement sur sa chaise en équilibre.

— Un peu, que je veux continuer ! Et je crois résumer l'opinion générale. Pour moi, ce n'était même pas un hors-d'œuvre. J'ai eu le rôle le plus passif de nous tous.

Il s'était tenu en couverture, tapi sur une butte en surplomb à cent mètres de la propriété, équipé d'une carabine à lunette télescopique.

— Tu aurais eu un rôle décisif à jouer si nous nous étions trompés sur le dispositif de sécurité adverse, rétorqua Bolan.

— Ouais, c'est vrai. J'avais un champ de vision impeccable sur tout le devant de la baraque, mais il y avait un angle mort sur l'arrière.

— Il faudra penser à ça la prochaine fois. Au besoin, on mettra un second tireur en planque. Ça vous montre à quel point la reconnaissance d'un objectif est importante.

Bolan se tourna vers Bumper Fratelli et Scraper Tiffany :

— Vous aviez sept secondes de retard sur l'équipe de Mickey. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Tiffany eut une moue navrée :

— La cisaille s'est coincée de travers sur une maille de la clôture et il a fallu la dégager.

— Ça ne doit jamais arriver. Dans une opération de groupe, chaque seconde perdue peut signifier la mort de l'un d'entre nous. Où as-tu acheté cette cisaille, Politicien ?

— Dans une quincaillerie. C'est pourtant une marque connue et réputée pour sa fiabilité.

— Il fallait la vérifier avant de partir. Pareil pour chaque équipement que nous aurons à utiliser, quel qu'il soit... Pour ce qui est de la coupure de courant et du téléphone, bravo pour la ponctualité, Cass. L'effet psychologique a joué à la perfection... Comment s'est déroulée l'installation des micros HF, Gadgets ?

— Du velours. J'en ai mis un dans le téléphone, un bug d'ambiance dans le living, deux encore dans l'entrée et au-dehors près du perron. Comme prévu, Pol s'est chargé de l'étage.

— Je lui ai installé un service complet dans son bureau, affirma Blancanals. Il ne pourra même pas péter sans qu'on le sache.

Un récepteur-enregistreur multifréquence avait en outre été planqué dans un massif, quatre cents mètres à l'extérieur de la propriété. Ces appareils utilisaient une fréquence pratiquement indétectable et les enregistrements étaient automatiquement « comprimés » de façon à pouvoir recueillir une vingtaine d'heures d'écoutes en continu.

— O.K., apprécia Bolan. Rien à dire sur le reste. Quelqu'un veut-il faire un commentaire ?

Michatowicz affichait une mine réjouie.

— Pour moi, ça a été presque trop facile. Schiaparelli se sentait sans doute en parfaite sécurité, dans un État contrôlé par les Mormons.

— Sûrement. Mais ne vous y trompez pas. À partir de l'instant où la mafia et les flics sont sur leurs gardes, ça devient beaucoup plus difficile. Il faudra jouer très serré et respecter le timing. Chacun de nous devra pouvoir compter à fond sur l'action des autres.

— Comment c'était avec ton ancienne équipe, Striker ? demanda Fratelli.

Il faisait allusion à la Death Squad, l'équipe de la Mort que l'Exécuteur avait constituée au début de sa croisade contre le Crime Organisé.

— Exactement de la même façon. Nous étions le même nombre et chacun faisait son boulot.

Bolan faillit ajouter que la mort avait été la seule récompense pour sept d'entre eux. Il se retint, la gorge brusquement nouée et le sang puisa un peu plus vite dans ses veines.

— Et maintenant ? demanda Crazy Horse.

— On va continuer à secouer l'arbre aux pommes pourries pour examiner ce qui en tombe.

— Sûrement des asticots bien dodus, rigola Scraper. J'ai hâte de voir ça.

— Mais, d'abord, examinons le contenu du coffre, annonça Bolan.

Il s'empara du registre de comptabilité dont il fit rapidement tourner les pages, s'arrêtant aux derniers feuillets qu'il examina durant une minute. Ensuite il le tendit à Blancanales.

— Tu éplucheras ça, Pol. Á première vue, il pourrait s'agir d'opérations de recyclage du pognon de la mafia. Il y a des sommes à peine croyables en jeu. Une bonne partie de l'argent noir devait transiter par ce type.

Il avança la main pour saisir le calepin marron, le consulta attentivement en silence, puis le reposa sur la table en commentant :

— Il se pourrait que certains des noms contenus dans ce carnet soient nos prochaines cibles.

L'ami Tony est en relation avec beaucoup trop de gens dans le secteur.

Puis saisissant l'un des paquets rectangulaires, il en incisa l'emballage avec un canif, faisant apparaître une poudre blanche tassée. Il enfonça un peu son doigt dans la poudre qu'il goûta du bout de la langue.

— De l'héroïne. Il essayait peut-être d'en revendre en ville pour arrondir ses fins de mois. Ou alors il avait finalement réussi à décrocher un marché de gros avec les Mormons.

— Combien ça représente au cours actuel ? s'enquit Tiffany.

Ce fut Grimaldi, l'ex-pilote de la mafia, qui fournit la réponse :

— Environ trois cent mille dollars le kilo à l'achat en gros, si elle est pure. Ça rapporte plus d'un million à la revente. Coupée, vous multipliez par autant de fois que vous grossissez les doses.

Jackson avait pris un paquet dans sa main et le soupesait.

— Il y en a combien par paquet ? Au moins un demi-kilo...

— En tout, ça fait deux millions de ces petits billets verts ! s'exclama Crazy Horse. Le centième m'aurait bien arrangé pour ouvrir une boutique de gris-gris...

— Planquez ça, les mecs ! fit Michatowicz. Personne ici n'a envie de se shooter.

L'Exécuteur avait ouvert l'enveloppe en papier kraft dont il tira une dizaine de photographies d'un format courant. Après les avoir examinées, il les fit circuler à la ronde.

Au bout de quelques secondes, Michatowicz émit un petit sifflement.

— Pas mal ! Á côté de ça, le kamasutra n'est qu'un manuel pour jeunes filles au couvent. Fais voir la tienne, Cass...

— Attends que je me délecte un peu ! Bon Dieu, cette nana est une vraie salope ! Vous avez vu ce qu'elle fait à ce mec ?

— Moi, c'est le type qui me paraît plutôt salace, rigola Tiffany. Faut voir la tronche qu'il fait en la... Mais, bon Dieu !...

— Quoi ? Il est monté comme un âne et t'es jaloux ?

— Arrête tes conneries, Bumper ! Je parle de la fille.
— Je vois pas le rapport.
— Je suis sûr que c'est elle. Elle a beau être à poil, je la reconnais.
— Si tu nous expliquais ? fit Michatowicz impatiemment.
— C'est la pute qui était tout à l'heure avec Schiaparelli.
— T'es sûr ?
— Absolument. Je l'ai bien reluquée en l'attachant. Je lui avais mis la lumière de ma torche en pleine figure pour qu'elle ne puisse pas me voir. Et elle a la même cicatrice sur le menton que la nana de la photo. Y a pas la moindre erreur.

Schwarz acquiesça :

— Je pense également que c'est elle, mais ça ne nous avance pas beaucoup. Je ne nous vois pas cavalier partout en ville à la recherche d'une call-girl avec une cicatrice sur le menton. Les flics sont déjà sûrement en train de la passer à la moulinette. Et elle ne doit pas être au courant de grand-chose, les amici ne mettent jamais les bonnes femmes dans la confidence.

— J'ai l'impression que Schiaparelli faisait chanter quelqu'un pour l'obliger à marcher avec lui, avança Cassiopéa.

Bolan continuait à réfléchir de son côté tandis que le visage de Politicien s'était fait soucieux. Il pécha près de lui un attaché-case qu'il ouvrit et en sortit des documents en provenance d'Harold Brognola. Après un bref examen, il en choisit un qu'il plaça à côté d'une photographie, annonça :

— Je crois que nous avons tiré le gros lot. Savez-vous qui est ce mec tout nu en train de copuler gaillardement avec miss Mafia ?

CHAPITRE VIII

— Ne nous fais pas languir, gloussa Jackson. Je brûle d'envie de savoir qui est cet éphèbe aussi entreprenant.

— Éphèbe, tu parles ! Il ressemble plutôt à Quasimodo.

Crazy Horse lança avec un humour perfide :

— Les hommes blancs ont souvent un orgueil mal placé et une petite cervelle. Celui-là a un très gros orgueil et sûrement pas du tout d'intelligence.

— Hé ! Il est pas si mal placé que ça, son orgueil...

— Si queue d'âne m'était contée ! s'esclaffa Bumper.

— Fermez-la !

Bolan avait écouté les plaisanteries de l'équipe avec un étonnement mâtiné d'indulgence. Cela le renvoyait des années en arrière, à l'époque du Sergent Miséricorde. Mais ses traits se durcirent lorsque Blancanales enchaîna :

— Ce type s'appelle Mordécaï Young et c'est un très gros bonnet de l'Utah. Sur le plan national, il compte parmi les vingt plus grosses fortunes américaines.

— Tu veux dire qu'il est aussi important que l'était Onassis ? fit Michatowicz.

— Quelque chose comme ça. Il possède des puits de pétrole à ne plus savoir quoi en faire et des business partout, même en Europe. C'est également un membre du Congrès américain et il est vice-secrétaire général du Syndicat national des Routiers, le célèbre Teamster.

— Un Mormon ?

— Officiellement, oui.

— Pshaw ! Mais qu'est-ce qu'il vient foutre dans la galère de la mafia ?

— C'est une bonne question. Pour tenter de trouver une réponse, on peut se référer aux informations que j'ai sous les yeux et qui font état de plusieurs affaires troubles dans lesquelles il pourrait avoir trempé.

— Attends un peu, Pol, l'interrompt Gadgets. S'agit-il du même Young qui a loué sa maison à Schiaparelli ?

— Évidemment... J'en étais à certains business noirs dont il est

soupçonné, notamment la captation d'un gros héritage à Los Angeles, il y a neuf ans de cela, puis la mise en faillite et le rachat à bas prix d'une chaîne de sidérurgie dans le Missouri et, plus récemment, l'élection considérée comme frauduleuse de plusieurs membres du Conseil de l'administration d'État à Philadelphie. Si l'on en croit le rapport, tout cela aurait été occultement orchestré par Young et appuyé par les Mormons.

Le visage de Bolan s'était tendu.

— Tu as dit Philadelphie ? grinça-t-il.

— C'est ce qui apparaît sur ce document. L'affaire remonte à l'année dernière. Seulement, on n'a rien pu prouver avec précision et Mordécaï Young de par sa position est intouchable.

— Comme l'était Augie...

— Je vois ce que tu veux dire, mais Young ne fait pas partie d'une famille mafieuse.

Jacques Grimaldi s'interposa :

— Il semble pourtant évident qu'il a partie liée avec la Cosa Nostra. Ces photos ne prouvent pas forcément qu'on le fait chanter. Imaginez qu'il soit carrément dans le coup avec les gros amici... Ils sont tous d'une méfiance monstrueuse et essaient toujours de se prémunir contre un éventuel revirement. Pour moi, ils ont simplement décidé de le tenir par les couilles au cas où...

— Ça se tient, si j'ose dire..., admit Bolan. Ça colle au personnage. Et étant donné sa position...

— Ça me rappelle l'affaire Paul Getty, intervint Crazy Horse. Ce milliardaire devenu pratiquement invisible et dont on a dit ensuite qu'il avait été séquestré par les Mormons dans les années soixante. Toute sa fortune serait passée entre leurs mains.

— C'est beau, la religion ! grogna Fratelli.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça, Mack ? demanda Blancanales.

Bolan éteignit sa cigarette, attrapa une canette de bière dont il but une gorgée avant de répondre.

— Je pense que vous allez un peu vite en besogne et qu'on n'organise pas une expédition punitive sur des ragots ramassés dans les journaux à scandales. Il n'y a pas plus de crapules chez les Mormons, j'imagine, que chez les WASPs, ou chez les catholiques descendant d'irlandais. Pourquoi pas, tant que vous y êtes, reprendre à votre compte les histoires de petits enfants que les juifs tueraient pour leurs sacrifices religieux ! Je vous rappelle à tous que mon combat c'est la mafia. Nous ne sommes pas en train de mettre sur pied un groupuscule fasciste du style Ku Klux Klan.

Un silence gêné suivit cette diatribe, mais personne ne pipa. Bolan enchaîna comme si de rien n'était :

— Tu as aussi parlé du Missouri ?

— Affirmatif. Il s'agissait d'une faillite dont toute l'Amérique a entendu parler. Un crash retentissant. Et Young est apparu d'un coup comme un sauveur, évitant à des milliers d'ouvriers de se retrouver au chômage.

L'Exécutif se tourna vers Michatowicz :

— Tu m'as parlé d'un bruit qui a couru dans le Milieu au sujet d'une nouvelle organisation mafieuse, quelque part dans le centre-est des États-Unis ?

— Exact.

— Et, toujours selon toi, la rousse Eva Swanson aurait été vue à Saint Louis, dans le Missouri...

— Entre autres, oui.

— Ça fait déjà pas mal de coïncidences. Et si l'on considère que le Missouri est un point central entre l'Est et l'Ouest, en même temps qu'une plaque tournante aérienne...

Il alluma une autre cigarette – décidément, il ne s'arrêterait jamais de fumer ! –, enchaîna à l'adresse de Blancanales :

— Essaie de savoir où est ce Young en ce moment. Il est indispensable de le localiser.

Blancanales se leva pour aller téléphoner tandis que Bolan poursuivait :

— Il reste à compter le cadeau de Tony Schiaparelli. Il y a six liasses de billets, partagez-vous le travail. Pendant ce temps, je voudrais que Gadgets et Jack cherchent dans un annuaire où nous pouvons louer un avion capable éventuellement de nous transporter tous.

— Pas la peine, fit Grimaldi. J'ai déjà relevé les adresses et les téléphones qui peuvent nous être utiles.

Tandis que s'effectuait le comptage des billets, Bolan se leva de table et sortit. Il fit quelques pas au-dehors, respirant l'air de la nuit. Le ciel de l'Utah était entièrement dégagé, laissant voir une myriade d'étoiles qui scintillaient et paraissaient illuminer la nuit. Il s'en voulait de sa colère, mais avait besoin de quelques minutes de solitude. Il avait perdu l'habitude du groupe au cours de toutes ses années de combat solitaire et se demandait s'il avait eu raison de se laisser embarquer dans une structure si lourde où chacun risquait de tirer de son côté. Il les avait prévenus de la précarité de leur engagement en commun, mais il devait leur laisser une chance de montrer ce qu'ils savaient faire... Il haussa les épaules et réintégra le chalet.

Le comptage était achevé et Blancanales avait repris sa place. Tous étaient silencieux dans l'attente de son retour.

— Apparemment, l'oiseau n'est pas au nid, déclara Blancanales. Je suis d'abord tombé sur un répondeur qui m'a indiqué un autre numéro en cas d'urgence. Là, j'ai eu une nana que j'ai un peu baratinée. Elle m'a annoncé que Young est actuellement en tournée dans le Centre où

il donne une série de conférences. C'est tout.

— Dans le Centre..., répéta Bolan.

— Pourquoi pas dans le Missouri, hein ? suggéra Michatowicz. Ce serait à vérifier.

— Il va falloir secouer un peu plus fort. Bon, combien y a-t-il dans ces liasses ?

— Deux cent cinquante mille dollars, annonça Jack Grimaldi en relevant la tête d'un papier sur lequel il avait noté des chiffres.

— De quoi distribuer pas mal de pots-de-vin ! Prenez chacun dix mille. Politicien aura la garde du reste comme fonds de guerre. Pas d'objection ?

Seul Teddy Jackson se manifesta :

— Si, moi ! J'ai pas besoin d'autant de pognon, surtout qu'il n'y aura pas de dépenses personnelles ici. Je ne veux pas de bonus.

— Mets-les sur un compte épargne pour tes vieux os, lui suggéra Cassiopéa.

— Je ne vivrai sûrement pas jusque-là. Et j'ai pas l'intention d'engraisser les banquiers.

Bolan sourit :

— C'est pas un bonus, Ted. C'est ta solde. Si tu ne laisses pas ta peau dans cette affaire, il faudra bien que tu t'installes. Et pour ça il te faudra du fric. Á moins que tu retournes aux égouts de Philadelphie... La mafia te paye pour la détruire, c'est plutôt moral, non ? J'ai dit ce matin qu'on allait les traquer, les paniquer et les piller dans la foulée. Ça fait partie du jeu, il faudra t'y habituer.

— Alors d'accord. Si c'est comme ça, je prends le pactole ! Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait, on casse la croûte ?

— Nous avons quatre heures pour préparer le prochain blitz, réfléchir à la technique d'attaque, étudier notre repli sur une carte, vérifier le matériel et nous rendre sur les lieux.

— Quelle sera la cible ? s'enquit Michatowicz.

— Le point sensible de la mafia. Le pognon.

— Merde ! s'exclama Jackson. Je crois que je vais finalement m'ouvrir un compte en banque !

CHAPITRE IX

Il était 2 h 15 du matin quand un véhicule tout-terrain Cherokee passa lentement dans Redwood Road, à proximité de Rose Park. À son bord, Cassiopéa, Fred Fratelli et l'Indien William Tanka scrutaient attentivement les façades et la chaussée devant le véhicule. Fratelli tenait le volant. Ils étaient armés de deux pistolets-mitrailleurs et d'un riot-gun et avaient à leur disposition un puissant talkie-walkie calé sur une fréquence spéciale. Divers équipements avaient été disposés à l'arrière sur le plancher.

Au niveau de Rose Park, ils croisèrent une camionnette Ford d'un modèle assez ancien dans laquelle ils distinguèrent pendant quelques secondes les visages de Teddy Jackson et Robert Tiffany. Ils les laissèrent prendre du champ et entendirent bientôt l'appel de l'Exécuteur dans leur transceiver :

— Striker à Surveyor Un. Rapport !

Cassiopéa appuya sur le bouton d'émission :

— Rien à signaler, Striker. C'est le calme complet.

— Surveyor Deux ?

— Pareil pour nous, fit la voix grave de Jackson. Pas une seule caisse ni un seul pion en vue.

— Roger ! Attachez-vous et stand-bye.

Le message laconique signifiait qu'ils devaient chacun de leur côté rejoindre une position prévue et attendre tout en surveillant la rue.

Cinq minutes passèrent dans un silence presque total. Seule une rumeur ténue leur parvenait du centre-ville où il y avait encore un peu de circulation.

À environ quatre cents mètres de là, dans Foothill Drive, le pilote Jack Grimaldi se tenait en attente sur un parking à bord de la jeep. Son rôle était d'observer les voies desservant le centre-ville en prévision du repli général.

Bolan, lui, occupait le siège passager du fourgon Econoline conduit par Blancanales. Le véhicule était pour l'instant garé le long d'un petit square enchâssé entre Redwood Road et la Nationale 15 qui traversait Salt Lake City du nord au sud. Derrière eux, Gadgets Schwarz et Michatowicz se tenaient parfaitement immobiles, assis sur une

banquette transversale.

L'Exécuteur était vêtu simplement d'un jean, d'une chemise sombre et d'un blouson léger également de couleur foncée. Il portait des baskets noires aux pieds.

— Une caisse en approche venant derrière nous, signala le transeiver multifréquence posé sur les genoux de Bolan.

C'était Cassiopéa.

— Roger ! répliqua brièvement l'Exécuteur. Surveillez.

Quelques secondes plus tard, il reçut un nouveau message :

— Ça va, la caisse disparaît. On reste toujours en stand-bye ?

— Affirmatif. Et silence radio sauf si c'est indispensable.

Michatowicz s'étira.

— On ne fait pas un autre passage devant l'objectif ? questionna-t-il.

— Tu tiens à nous faire repérer ? lui sourit Schwarz.

— Y a pas un chat dans cette rue sombre.

— Mais il se peut qu'ils aient organisé une surveillance dans l'immeuble au-dessus de la boutique.

— Tu parles ! Des bureaux vides...

— C'est inutile, coupa Bolan. Un passage supplémentaire ne nous apprendrait rien de plus. Nous restons pour l'instant en planque jusqu'à la demie.

— On pourrait essayer de comprendre en quoi consiste le dispositif d'alarme. Il y en a forcément un.

— Tu peux en être certain, et il est sans doute relié chez les bleus. Mais on ne cherche pas à faire dans la dentelle, il faudra terminer l'opération en moins de cent secondes.

— O.K. J'espère seulement que ce que nous trouverons sera conforme à leur pub.

Michatowicz parlait d'un dépliant publicitaire que Blancanales avait étalé sur la table au début de la nuit. La veille, ce dernier et Schwarz étaient allés glaner des renseignements sur la ville et ses environs et c'est ainsi qu'ils avaient rapporté un maximum de cartes à diverses échelles, de catalogues professionnels ou touristiques récupérés à la chambre de commerce et au syndicat d'initiative.

Le document que Politicien avait exhumé de leur moisson était une brochure publiée par le West Lyndon Banking Group qui proposait aux sociétés des financements à des taux mirifiques.

Renseignements pris, l'établissement appartenait à Mordécaï Young et le registre de comptabilité dérobé à Schiaparelli prouvait qu'il s'agissait d'une des principales banques où était lavé l'argent noir de la mafia.

Plusieurs clichés en couleur montraient l'intérieur de l'établissement, depuis la salle de réception jusqu'au coffre-fort dont on vantait la fiabilité et la robustesse. C'était ce qui avait décidé

l'Exécuter à considérer le West Lyndon Banking Group comme un point sensible de l'Organisation à Salt Lake City.

Bolan consulta une nouvelle fois sa montre-chrono puis lança dans le transeiver :

— Surveyor Un et Deux !... Secouez-vous et ouvrez l'œil, nous décollons.

— Roger !... Roger ! firent les voix de Jackson et Cassiopée.

Blancanales fit tourner son moteur, lançant doucement l'Econoline le long du square pour rejoindre Redwood Road. Il ne leur fallut que vingt secondes pour y déboucher. La chaussée était éclairée de place en place par des lampadaires qui laissaient de grandes zones obscures, mais l'établissement banquier bénéficiait d'un peu trop de lumière. De part et d'autre de la voie, il y avait des maisons ne dépassant pas trois étages, irrégulièrement plantées, certaines au bord de la chaussée, d'autres en retrait.

Sous l'impulsion de Blancanales, l'Econoline stoppa doucement à une trentaine de mètres de la société bancaire. Un pistolet-mitrailleur mini-Uzi passé en bandoulière, Bolan sauta du véhicule, suivi de Michatowicz qui était équipé de deux LAW 80 anti-char. Schwarz mit pied à terre à son tour, porteur d'une petite boîte métallique et d'un sac en toile.

Blancanales avait également quitté le fourgon. Tandis qu'il disposait rapidement des containers en plastique à intervalles réguliers sur la chaussée, Bolan amena le talkie près de sa bouche et chuchota :

— Attention pour le décompte chrono. Moins quinze avant le top.

— O.K. ! annoncèrent aussitôt Surveyor Un et Deux.

Il fit ensuite un signe à Schwarz qui s'avança rapidement vers la façade de la banque véreuse, déposa au pied du rideau de fer sa boîte métallique sur laquelle il abaissa une petite manette puis courut le long de l'immeuble et se coucha au sol dès qu'il en eut dépassé l'angle.

Il s'agissait d'une charge d'explosif C-4 à effet brisant dont le détonateur à retard était réglé sur dix secondes.

Ils se placèrent tous sur les oreilles un casque léger pour se protéger les tympans.

Cinq secondes s'étaient à peine écoulées que déjà les grenades fumigènes disposées par Blancanales firent entendre une succession rapide de petites explosions molles, répandant aussitôt d'énormes panaches d'une fumée qui commença à former un rideau de protection autour de la zone d'action. Puis ce fut l'explosion fracassante de la charge de C-4.

L'onde de choc secoua les maisons alentour, détruisit des vitres sur la façade de l'immeuble et déporta l'Econoline contre le trottoir opposé. Un instant balayée par la déflagration, la fumée revint s'installer aussitôt, procurant une couverture totale.

— Go ! cracha sourdement Bolan qui se redressa pour s'élancer en direction de la banque.

Il l'atteignit en quelques bonds, Michatowicz sur les talons et Schwarz les rejoignant perpendiculairement.

Le rideau d'acier n'était plus qu'un amalgame de tôles déchiquetées et tordues et les épaisses vitres qu'elle était censée protéger avaient été pulvérisées.

Bolan s'infiltra le premier dans les lieux, s'éclairant d'une torche électrique. Il y avait aussi des dégâts à l'intérieur, deux guichets avaient été soufflés, un bureau de réception projeté vers le fond d'un hall et des débris de toutes sortes jonchaient le sol. Une sonnerie lancinante s'était mise en branle tout de suite après l'explosion, perceptible dans toute la rue.

CHAPITRE X

Les oreilles encore bourdonnantes malgré leurs protections, l'odeur piquante de l'hexogène brûlé dans les narines, ils se frayèrent un passage jusqu'au fond du hall naguère triomphant et maintenant plein de gravats. Une première porte en bois massif leur barrait le passage, verrouillée évidemment et sûrement doublée d'un blindage. Ils prirent un peu de recul et s'accroupirent, « Mickey » s'agenouillant et dépliant le tube télescopique du LAW qu'il plaça sur son épaule.

La roquette partit dans un « woof » rauque immédiatement suivi d'une déflagration, et pulvérisa la porte. Une pièce carrée apparût, dont les murs étaient incrustés de coffres individuels. Trois secondes plus tard, l'ex-GI plaçait sur son épaule le second LAW, l'armait et faisait feu sans attendre contre la porte d'acier de la pièce-forte qui apparaissait au fond de la salle.

Une nouvelle fois, l'onde de choc brûlante faillit les jeter à terre et Michatowicz émit un gémissement bref en se pliant en deux, portant une main à sa poitrine.

— C'est rien, crachota-t-il avec un rictus de douleur.

— Reste là, lui souffla Bolan qui s'élançait en compagnie de Gadgets vers l'ouverture béante.

Ils s'introduisirent dans la pièce-forte dont les murs étaient garnis jusqu'au plafond d'étagères métalliques. De nombreuses liasses de billets avaient été soufflées vers le fond du coffre, d'autres s'étaient dispersées pêle-mêle, et une fumée âcre prit les deux hommes à la gorge. Il faisait une chaleur infernale.

Déjà, Schwarz avait commencé à remplir son sac avec des liasses tandis que Bolan inspectait rapidement les étagères. Des étiquettes punaisées portaient des inscriptions diverses : « Fonds courants », « Réserve », « Épargne »... Une cinquantaine de lingots d'or étaient entassés au fond de la pièce.

— Ça y est ! annonça Gadgets. J'ai fait le plein.

Bolan le laissa sortir, se replia également en jetant dans les lieux une grenade incendiaire. L'engin explosa quand il traversa le hall de réception.

Dehors, le rideau de fumée était encore plus dense. Blancanales les

attendait au volant de l'Econoline qu'il fit démarrer dès qu'ils y eurent pris place.

— Quatre-vingt-sept secondes exactement ! annonça-t-il en braquant pour rejoindre Temple Street. La prise est bonne ?

Schwarz gloussa :

— On en a au moins pour un demi-million de dollars et tout ce qu'on n'a pas pu prendre est en train de cramer. Ils vont devoir ramasser leur or à la petite cuillère.

Michatowicz avait le souffle court. Il avait soulevé un pan de chemise et se tâtait la poitrine.

— Ça ira ? lui demanda Bolan.

— Ouais. J'ai pris une saloperie dans les côtes. Sans doute un morceau de ferraille arraché au blindage, mais ça ne saigne pas.

— Surveyor Un ? fit l'Exécuteur dans sa radio.

L'appareil émit un petit borborygme, puis Cassiopéa annonça :

— On vient de larguer la fumée de notre côté. On roule vers le sud, Striker.

— O.K. ! Surveyor Deux ?

— Pareil ! On roule dans la même direction dans la purée de pois. Fais gaffe, deux bagnoles se sont arrêtées au milieu de la route en voyant la fumée. Ça risque de bouchonner par là.

— Roger ! Guetteur ?

— Tout va bien, déclara Grimaldi. La circulation est tranquille dans Foothill Drive. J'ai entendu le boum d'ici !

— Roger, Roger ! Restez à l'écoute et stand-bye.

L'Econoline déboucha dans une petite rue sombre. Bolan régla la radio portative sur la position « scanner », de façon à ce qu'elle reçoive en multifréquence, puis la posa sur ses genoux.

Ils roulèrent en silence jusqu'à Foothill Drive où la lumière crue de lampadaires et d'enseignes lumineuses éclaira l'intérieur de la cabine. Blancanales jeta un coup d'œil latéral à Bolan, rigola :

— On dirait que tu remontes d'une mine de charbon.

Son visage portait en effet les traces des explosions à la roquette. Schwarz et Michatowicz étaient dans le même état, la peau recouverte de poussière noire et piquée d'éclats microscopiques. Bolan s'essuya avec un kleenex, leur sourit :

— Bien joué, les gars. L'action était parfaite.

— On a juste eu un peu chaud aux fesses, ricana Michatowicz.

Gadgets lui tapota l'épaule :

— La prochaine fois, vise un peu plus bas. J'ai senti la poignée de la porte me passer à ras du nez.

— Comment peux-tu savoir que c'était la poignée ?

— C'était pas un paquet de billets, en tout cas ! Ça a fait péter une vitre juste derrière moi.

— T'en aurais été quitte pour une prothèse, vieux. Tu t'imagines avec un pif en plastique ?

La radio les interrompit soudain, se manifestant sur une fréquence que le scanner avait accrochée :

— PC à Golf 17 ! Vous êtes toujours dans Jordan ?

— Golf 17 ! répliqua aussitôt une voix qui parut très proche. Affirmatif, je rouie sur la 80.

— Décrochez et ralliez immédiatement Redwood par le nord. Il y a eu un attentat à la hauteur de Rose Park. L'objectif est le West Lyndon Banking Group. La 6 et la 13 s'y dirigent.

— D'accord, j'y vais.

Les flics n'avaient pas tardé à réagir. Il ne faisait nul doute qu'ils avaient été alertés dès le début de l'opération.

Un court instant plus tard, la première voix reprit :

— Un voisin nous signale qu'il a aperçu un véhicule suspect sortir d'une nappe de fumée. D'après ce qu'il dit, ça pourrait être un fourgon Ford ou General Motors.

— Comment ça de la fumée ? Ça brûle ?

— Affirmatif. Mais il y a eu de la fumée avant ça.

— Bon Dieu ! On se croirait en plein brouillard ! éructa une voix différente. Tout le quartier en est rempli...

— Donnez votre indicatif !

— Golf 13 ! C'est dingue...

— Ici Golf 6. Je viens d'arriver sur place par Temple Street. Par là aussi c'est enfumé mais ça se dissipe. Qu'est-ce qu'on fait, PC ?

— Attendez !... La 6 et la 17, arrêtez-vous et tenez-vous en attente. Golf 13 va pousser jusqu'à l'objectif. On envoie du renfort.

— Et cet incendie ?

— Les pompiers sont alertés, facilitez-leur le passage.

— D'accord !

La Ford Econoline avait atteint le croisement de Foothill et de State Street.

— On continue vers le sud ? s'enquit Blancanales.

— Comme prévu, acquiesça Bolan qui appela ensuite Jack Grimaldi :

— Guetteur pour Striker !

— Roger !

— Qu'est-ce que tu vois de ton côté ?

Le pilote roulait à environ cinq cents mètres devant eux dans State Street.

— La circulation est normale, mais il y a pas mal de voitures blanches et noires qui foncent dans le sens inverse. On peut supposer que les bleus vont établir des barrages.

— O.K. Continue.

De nouveau, des voix officielles crépitèrent dans le transceiver radio :

— Voitures 11, 3 et 9, verrouillez les zones d'accès au périmètre dans Temple Street, Redwood et Foothill. Dépêchez-vous !

— O.K. !

L'Exécuteur régla l'émission de sa radio sur la fréquence de la police et débita d'une voix calme :

— Attention ! Je viens de repérer un fourgon General Motors dans Redwood à la hauteur de Glendale, direction sud. C'est un véhicule bleu qui roule irrégulièrement. Est-ce que je le prends en chasse ?

— Affirmatif ! Donnez-moi votre indicatif.

— Je crois que j'ai touché le Jackpot ! poursuivit Bolan d'une voix qui parut s'exciter. Le conducteur du bahut s'est mis à accélérer dès qu'il m'a vu.

— Roger. Foncez ! Golf 5 et 7, placez-vous en interception au sud de Redwood. Soyez prudents, il s'agit sans doute d'individus armés.

Bolan recala la radio sur la fréquence initiale pour annoncer à ses équipiers :

— Surveyor Un et Deux, repli par l'ouest et ensuite le nord... Guetteur, prends la 15 et précède-nous.

Lorsqu'il eut reçu les trois réponses attendues, l'Econoline avait atteint la bretelle donnant accès au Highway 80 qu'ils empruntèrent.

— Pourvu qu'ils n'aient pas eu le temps de coller un barrage en amont, soupira Blancanales.

— C'est dans le domaine du possible. Ne traîne pas mais reste à la vitesse légale.

Après quelques minutes, ils atteignirent l'échangeur de la 15 sur laquelle ils se mirent à rouler vers le nord. Si tout se passait bien, ils auraient rejoint leur planque de Great Salt Lake dans un peu plus d'une demi-heure.

CHAPITRE XI

— C'est ahurissant, dit le capitaine de police à l'inspecteur Carl Denver occupé à feuilleter un calepin rempli d'inscriptions manuscrites. Regardez-moi ces dégâts !

Il promenait un regard écoeuré sur l'immeuble dont le rez-de-chaussée était entièrement saccagé. Sous les faisceaux des projecteurs, toute la façade jusqu'au toit était recouverte de suie et brûlée. Une fumée âcre sourdait encore de l'intérieur, témoin de l'incendie que les pompiers avaient réussi à maîtriser complètement.

— Et aucune trace des auteurs du coup. Tout a dû être réalisé en moins de trois minutes. Je ne vois pas d'autre explication possible, autrement on les aurait coincés.

— Dans quel délai l'alerte a-t-elle été donnée ?

— Immédiatement. Le système d'alarme est doublé d'une retransmission automatique qui aboutit au P.C. Et toutes les patrouilles disponibles ont été envoyées dans le secteur. Trois voitures y sont arrivées en moins de trois minutes.

Deux pompiers sortaient de l'établissement sinistré. L'un d'eux tenait ce qui ressemblait à un tube aplati et tordu d'environ un mètre de long qu'il déposa devant les policiers.

— On a trouvé ça par terre à l'intérieur, expliqua-t-il. Il y en a un second en plus mauvais état. Est-ce que vous avez une idée de ce que c'est ?

Denver se baissa pour examiner l'objet encore chaud et à moitié carbonisé.

— Il y a une partie en plastique et l'autre en métal. Ça pourrait...

— J'ai l'impression d'avoir déjà vu ça, marmonna le capitaine.

— Ouais. Moi aussi. Si je ne me trompe pas, c'est ce qui reste d'un lance-roquettes anti-char. Un LAW, un engin de type consommable qu'utilise l'armée. Voyez, la poignée et le système de visée n'ont pas été trop abîmés par le feu, contrairement au tube en plastique. En cherchant bien, je pense qu'on finira par découvrir des fragments de roquettes dispersés un peu partout.

Le pompier retourna dans les décombres.

— Je crois que vous avez raison, fit le gradé du SLCDP.

— Par contre, d'après l'aspect de la façade, je pense plutôt à une charge explosive déposée contre l'entrée.

— Peut-être bien. Ils n'ont pas fait de détail.

Le capitaine se passa la main sur le menton, dubitatif :

— Il y a aussi cette histoire de rideau de fumée dans tout le quartier, probablement un camouflage pour que les types puissent s'enfuir tranquillement. Cela me fait penser à une opération militaire...

— Moi aussi, répliqua Denver. Et pour la deuxième fois.

— Comment ça, la deuxième fois ?

— L'attaque de Cottonwood semble avoir été menée avec la même technique. Je devrais dire la même tactique. Maintenant, c'est une banque mais ça ne change pas grand-chose à la méthode. Et il y a un autre élément... Le propriétaire est le même dans les deux cas. Vous ne trouvez pas ça curieux ?

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. Je me suis informé, Mordécaï Aaron Young détient plus de soixante-quinze pour cent des actions du Lyndon Banking Group qui, incidemment, regroupe sept succursales. Celle-ci est une des plus importantes. C'est à lui également qu'appartient la villa de Cottonwood.

— Bon Dieu ! Ça voudrait dire que...

— Qu'il s'agit de la même affaire et que les G'men ne vont pas tarder à venir mettre leurs nez dans nos papiers.

— Personnellement, je suis prêt à leur passer la main, affirma le capitaine en grimaçant. Cette histoire pue un peu trop. Á moins que vous vous trompiez... Heu, ces deux actions semblent avoir eu le même but.

— Vous voulez dire : le fric ?

— Apparemment. Dans les deux cas c'est le contenu du coffre qui les intéressait, non ?

Denver ricana.

— Apparemment, oui. Mais je n'en suis pas si sûr.

— Vous m'avez bien dit que la victime de l'attentat, à Cottonwood, a déclaré qu'il y a eu vol.

— Oui. Mais attendez d'en savoir plus. J'ai personnellement fait une démarche auprès des Fédéraux. Officiellement ce type s'appelle Douglas J. Chapman mais son nom véritable est Tony Schiaparelli. Bien qu'aucune charge ne pèse actuellement sur lui, le FBI est certain qu'il s'agit d'un gros bonnet du Milieu de la côte Est.

— La mafia ?

— Vous y êtes en plein.

— Merde ! Manquait plus que ça.

— Eh oui ! Et pour moi, ça pourrait aussi signifier autre chose. Ou plutôt quelqu'un d'autre, car je ne crois pas à l'hypothèse d'un

règlement de compte ou d'une vengeance. Encore moins d'un simple vol.

— Attendez un peu ! Vous ne suggérez quand même pas que...

Denver regardait le capitaine d'un air à la fois soucieux et goguenard.

— ... que ça pourrait être ce type, ce... Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Appelons-le simplement Bolan, fit Denver en baissant la voix et en observant les allées et venues des policiers et des pompiers autour d'eux. La tactique employée ainsi que les objectifs visés le désignent tout particulièrement.

— Vous venez de me foutre un sacré coup à l'estomac, mon vieux ! Si c'est vrai, on risque de voir très vite couler un flot de sang dans les rues.

— Ce n'est qu'une hypothèse...

— J'ai du mal à y croire. D'abord, le casse des banques, c'est pas son truc. Et puis, un homme seul n'aurait pas réussi à provoquer tous ces dégâts, surtout en si peu de temps.

— N'en soyez pas si sûr. Vous connaissez tout ce qu'on raconte sur lui. Il représente à lui seul tout un commando. N'oubliez pas que c'est un ancien soldat professionnel qui a largement fait ses preuves au Vietnam et ensuite dans de nombreuses villes américaines. Un tacticien habitué aux opérations éclair. On appelle ça des blitzkrieg. Et il est terriblement mobile...

— Mais on peut aussi admettre qu'il travaille de nouveau avec une équipe de gars comme lui, formés à la même école. Si c'est ça, imaginez le groupe surentraîné, discipliné et armé avec du matériel moderne. Regardez cet engin anti-char à vos pieds...

— Je croyais qu'il avait disparu des États-Unis depuis un certain temps ?

— Ne vous accrochez pas trop à ce genre d'espoir, capitaine. Considérez les faits ainsi que la méthode employée dans ces deux attaques, car il s'agit bien d'attaques, le mot n'est pas trop fort. Maintenant, c'est à vous de décider des suites à donner. C'est vous qui êtes responsable en tant qu'officier d'État, moi je ne suis qu'un inspecteur de la police municipale.

Le capitaine lâcha un juron et soupira :

— Je crois que je vais demander au FBI de prendre cette affaire en main. Avouez que si tout cela se confirme, c'est la pire des guignes. Moi aussi j'ai lu des rapports concernant ce type. On dit que c'est une véritable machine à liquider les mobsters de la Cosa Nostra, qu'il ne prend jamais le moindre repos et qu'il opère généralement de nuit, rôdant d'une manière invisible comme un fauve à la recherche de ses proies.

— C'est à peu près ça, sourit Denver, bien que ce ne soit pas une

description très technique.

— On a reçu récemment un portrait-robot de lui. Je vais demander qu'on en fasse un maximum de tirages. Bon, il ne restera plus ensuite qu'à souhaiter s'être trompé... Personnellement, quel est votre sentiment sur cet gus ?

— Personnellement ?... Je me fiche pas mal qu'il flanque la pâtée à la mafia. Mais s'il s'agit bien de lui, il y aura un bain de sang à Salt Lake City et alors nous avons tout à craindre pour la sécurité de nos concitoyens. Et la sécurité de cette ville, ça, c'est notre boulot, Bolan ou pas Bolan !

CHAPITRE XII

Une brise légère faisait frissonner les eaux de Great Salt Lake. Un ciel sans nuage annonçait une journée radieuse et des oiseaux pépiaient dans les pins. C'était le temps idéal pour une partie de pêche, mais il n'y avait personne alentour pour seulement prendre le temps d'admirer ce cadeau des dieux.

Il était 7 heures du matin et, à l'intérieur du chalet, Bolan et son équipe discutaient en mangeant des sandwichs et buvant du café. Ils n'avaient tous dormi que quatre heures et se préparaient déjà pour une nouvelle action. Crazy Horse et Blancales venaient de rentrer d'une incursion au sud de la ville au cours de laquelle ils avaient récupéré la cassette magnétique du relais d'écoute dissimulé sur une colline de Cottonwood Heights.

Schwarz la disposa dans un lecteur spécial permettant d'utiliser plusieurs vitesses de défilement de la bande et tous se turent pour écouter les voix qui sortaient de l'appareil :

— Monsieur Chapman ?

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? J'ai déjà dit à vos gars tout ce qui m'est arrivé.

— Pardon ?

— Je veux qu'on me foute la paix.

— D'abord, les gars dont vous parlez sont des officiers de police qui font leur travail. Ensuite, vous avez tout intérêt à me répondre.

— Hé ! C'est moi la victime, non ? Et qui êtes-vous ?

— Inspecteur Carl Denver. Qu'est-ce qu'on vous a volé ?

— De l'argent liquide et des titres.

— Quel genre de titres ?

— Dites, j'veous ai dit que je veux pas qu'on m'emmerde, c'est clair ? J'ai des relations très haut placées et j'hésiterai pas à...

— Ah oui ? Vous parlez sans doute de certaines relations que vous entretenez à New York ?

Le dialogue enregistré se déroula pendant environ quatre minutes, au terme desquelles Schwarz interrompit la bande et fit ce commentaire :

— Cette conversation a été captée par le micro d'ambiance du living

de Schiaparelli. Probablement peu de temps après notre départ des lieux. Je vais essayer les autres pistes magnétiques, il pourrait y avoir des appels téléphoniques.

Il sélectionna un numéro sur un bouton cranté et remit le magnétophone en marche. L'une des deux voix entendues au début passa dans le petit haut-parleur, presque chuchotante :

— C'est toi, Mike ?...

— Qui le demande ? s'inquiéta quelqu'un à la voix grave.

— Tony. Faut que je te parle.

— Ah ! Je t'ai appelé tout à l'heure mais ça ne répondait pas.

— J'ai été coupé. Mon téléphone vient juste d'être rétabli. Je voulais te prévenir... Heu, il s'est produit un sale coup ici, Mike. Il y a eu de la viande refroidie.

— Qu'est-ce que tu...

— Attends, laisse-moi parler ou tu ne vas rien comprendre. Des mecs se sont amenés en douce et ont liquidé mes porte-flingues. Ensuite ils m'ont braqué et...

— Quoi ?

— Laisse-moi t'expliquer, bon Dieu ! Je... Le système d'alarme n'a même pas fonctionné. L'électricité et le téléphone ont été coupés en même temps juste avant ce coup pourri. Faut que tu préviennes qui tu sais d'urgence.

— Et... c'était qui, ces gus ? T'en as une idée ?

— J'en sais rien, je te jure.

— Tu sais au moins ce qu'ils ont fait ? grinça la voix dans le haut-parleur.

— Ils m'ont braqué et ont pillé mon coffre. J'ai cru qu'ils allaient me liquider comme les autres.

Il y eut un silence pesant avant que la voix grave renoue le dialogue :

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait, après ?

— Rien. J'ai attendu de pouvoir t'appeler pour te prévenir.

— Qu'est-ce que tu as fait des macchabées ?

— Ce sont les flics qui...

— Quoi, les flics ?

— Ils sont arrivés presque tout de suite, quelqu'un a dû les avertir.

— Putain ! Mais t'es con, tu es sûrement sur écoute !

— Non, pas encore, il leur faut l'autorisation d'un juge pour me placer sous écoute. Ils ne peuvent l'avoir avant le lever du jour, tu connais la routine aussi bien que moi. Ils m'ont juste un peu emmerdé pendant un quart d'heure et m'ont demandé de passer les voir demain matin. Officiellement, je suis la victime, quoi, merde !

— Fais quand même attention à ce que tu dis, Tony. Ils vont se renseigner. Bon, d'après toi, c'est quoi, cette connerie ?

— J'sais pas. J'ai même pas vu leurs têtes, y avait pas de lumière et ils m'ont foutu une torche électrique dans les yeux. Mais c'est pas juste un hold-up. Ça ne peut venir que de quelqu'un qui a entendu parler de nos affaires ici. Des mecs à la coule, quoi. Faudrait peut-être chercher là-bas, à l'Est. J'avais pas mal de blé dans ce coffre.

— Rien d'autre ?

— Eh ben... si, le livre de dispatching.

— Bravo ! On n'est pas dans la merde !

— C'est quand même pas ma faute !

— C'est peut-être la mienne ?

— Qu'est-ce que je dois faire, Mike ?

— Tu ne bouges pas ! Attends qu'on te contacte et ne parle à personne, surtout.

Un déclic annonça la fin de la communication.

Schwarz fit défiler la bande à vitesse accélérée et vérifia les autres pistes.

— Il n'y a plus rien, annonça-t-il finalement. Tony a respecté la consigne de silence. Il doit se bouffer les ongles en attendant qu'on le contacte.

— Il s'est bien gardé de parler de l'héroïne, fit observer Bolan. Ça correspond à ce que nous pensions, il arrondissait son pécule en douce.

Cassiopéa demanda :

— Que fait-on de cette merde de drogue ?

— On la garde pour l'instant. Peut-être pourra-t-on l'utiliser plus tard pour renouer une filière. Gadgets, peux-tu identifier le numéro appelé à partir de cet enregistrement ?

— Sans problème. Donne-moi deux ou trois minutes.

Tandis que Schwarz replaçait la bande au point zéro pour la réécouter à basse vitesse, l'Exécuteur appela Washington. Avec le décalage horaire, il était 9 h 30 sur la côte Est.

— J'allais t'appeler, déclara le haut fonctionnaire du Justice Department. J'ai eu de nouvelles informations au sujet de l'incident du Learjet. Le Roi des rois s'est fait couillonner juste avant de réussir un nouveau coup. Tu es bien réveillé ?

— Ne me fais pas languir.

— Après l'explosion, il ne restait pas grand-chose de son corps, sa tête était en plusieurs morceaux, mais on a retrouvé sa main droite à peu près intacte. Les spécialistes de l'identification sont formels : les extrémités de ses doigts ont été trempés dans l'acide.

— Tu veux dire que ses empreintes ne pouvaient plus être relevées ? fit Bolan.

— Exact. Tout porte à croire qu'il s'était préparé une nouvelle vie après la débâcle de Philadelphie.

— Une nouvelle vie sous une autre identité...

— Ouais. Seulement, voilà, il n'a pas eu le loisir d'en profiter. Autre chose, si cela peut te servir... La bombe qui a détruit l'avion a vraisemblablement été déclenchée par radio, on a découvert des morceaux de circuits imprimés et des composants électroniques qui servent généralement à la réception des ondes hertziennes. Ça laisse envisager une élimination par certaines grosses têtes de la Cosa Nostra qui le jugeaient dangereux pour l'Organisation.

Le front de l'Exécuteur s'était plissé.

— On peut envisager n'importe quoi, objecta-t-il. Ces éléments épars ne prouvent rien. Je te rappellerai plus tard... Attends un instant.

Bolan s'était interrompu pour accorder son attention à Schwarz qui s'était approché de lui en tendant une feuille de papier. Il y jeta un coup d'œil, enchaîna :

— J'ai besoin que tu me localises un numéro de téléphone.

— Bon, tu veux ça pour quand ?

— Tout de suite.

— Comme d'habitude... Balance-le-moi.

Bolan énuméra huit chiffres, les répéta posément et resta en ligne pendant que Brognola effectuait une recherche sur son ordinateur. L'attente dura moins d'une minute.

— Ton numéro correspond à Saint Louis, Missouri, annonça le super-flic. Un certain Michael Donovan, domicilié Manchester Road au 817, près de Webster Groves. Tu veux que je me renseigne plus précisément ?

— Oui. Rappelle-moi dès que tu peux. Ou plutôt je te rappellerai. Attends... Il doit bien y avoir aussi un dossier sur Tony Schiaparelli. Tu notes ? Ici, il se fait appeler Douglas Chapman. C'est un dealer de l'Est. Je veux savoir quelle est son importance dans l'Organisation et de quelle famille il dépend.

— Tu es sûr que c'est tout ?

— Pour l'instant. Merci, Hal.

La mine soucieuse, l'Exécuteur raccrocha et se tourna vers Schwarz qui avait entendu la fin de la conversation.

— Et voilà, fit-il avec un sourire. Tous les chemins ne mènent pas à Rome.

— Plutôt à Saint Louis, hein ? Tu crois que tout est téléguidé depuis là-bas ?

— J'en ai le sentiment.

— Tu veux qu'on prépare une excursion dans le Missouri ?

— On a encore quelques détails à régler ici. Le ménage doit être fait en grand. Ensuite, on part à la recherche d'un fantôme nommé Augie.

CHAPITRE XIII

— C'est pour vous, annonça un jeune détective en tendant un combiné téléphonique à Carl Denver.

L'inspecteur se préparait à quitter le commissariat. Il avait les traits tirés, la bouche pâteuse, la barbe piquante. Il se voyait déjà en train d'éteindre la lumière au-dessus de son lit.

— Qui est-ce ? s'enquit-il.

— Un certain Mic Benson. Il dit qu'il est de la DEA et prétend que c'est urgent.

Il bâilla et saisit l'appareil.

— Allô ! Qui êtes-vous ?

— Mic Benson, agent de l'anti-stup. Vous êtes bien Carl Denver ?

La voix était calme et grave avec des inflexions d'autorité.

— Pour l'instant je me demande un peu qui je suis, répliqua l'inspecteur d'un ton bourru. Voilà vingt-sept heures que je n'ai pas vu mon lit et je dors debout, alors essayez d'être bref.

— Vous devriez vous réveiller et m'écouter attentivement.

— Allez-y, je fais un effort pendant une minute, pas plus. Qu'est-ce qui vous amène ?

— L'affaire Schiaparelli. J'ai plusieurs informations à vous communiquer.

D'un coup, Denver se fit attentif. Son visage se crispa et il demanda :

— Quel genre d'information ?

— Ce type constitue le relais d'une filière de stupéfiants depuis la côte Est. Il a été mis en place sous le nom de Doug Chapman pour recycler l'argent de la mafia dans l'Utah. Et il n'y a pas que lui en cause ici.

Denver resta un moment sans voix, prit le temps d'allumer une cigarette avant de questionner :

— Pourquoi me dites-vous tout ça ? C'est de votre ressort et je ne suis qu'un flic sans grande importance.

— Mais je pense que vous n'êtes pas de ceux qui touchent des enveloppes à la fin du mois.

— Pas mon genre, non.

— Ça ne vous intéresse pas de nettoyer votre ville ?

— Donnez-moi donc la recette miracle !

— Je vais vous faire parvenir un document qui vous permettra d'identifier sans erreur les cannibales qui pourrissent Salt Lake City. Des gens au-dessus de tout soupçon et qui ont le bras long.

Denver ricana :

— Vous plaisantez ! Je me ferais balayer comme une crotte. Ils arrêteront l'affaire avant qu'elle commence.

— Demandez l'assistance du FBI, ainsi personne ne pourra arrêter quoi que ce soit.

— Dites-moi, j'ai comme un doute. Vous avez dit Mic Benson. Avec un M et un B...

— Ce sont mes initiales.

— Je commence à en être persuadé. Mais je crois de moins en moins que vous ayez quelque chose à voir avec la DEA. Est-ce que je me trompe ?

— Vous brûlez, fit la voix calme au bout du fil.

L'excitation commençait à gagner le policier.

— Et si je vous mentionne l'attentat de cette nuit à Rose Park, qu'est-ce que vous me répondez ?

— C'est lié à Tony Schiaparelli. C'était une des plates-formes pour le blanchiment de l'argent sale. Il n'en reste plus rien, mais il y en a d'autres.

— Donc, vous avouez ?

Le policier entendit un petit rire dans le combiné, puis :

— Je n'avoue rien. J'énumère des faits.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous voulez exactement ? Pourquoi m'avez-vous appelé ?

— Je vous l'ai dit. Je vais vous donner le moyen de neutraliser la vermine locale.

Denver fit un geste vers le détective qui lui avait passé la communication et lui montra le magnétophone couplé à un poste dérivé.

— Écoutez, MB, nous pourrions peut-être nous rencontrer et discuter calmement de tout ça...

De nouveau, le téléphone retransmit un petit rire amusé.

— N'essayez pas de me localiser, je suis en pleine nature et je n'y resterai pas suffisamment longtemps. Par contre, je me doute que vous m'enregistrez.

— Je n'essaye rien de tout ça. Seulement je ne veux pas que les égouts de Salt Lake City charrient des cadavres. Je veux que vous quittiez la cité.

— Pas avant d'avoir fait le boulot pour lequel je suis venu. Rassurez-vous, il vous restera encore bien assez de charognes locales pour occuper vos loisirs. Je vous laisserai également Tony le dealer pour

que vous lui fassiez cracher le morceau. Ce n'est pas un vrai dur, il s'effondrera vite. Et vous aurez en main son livre de comptabilité.

— Avez-vous réfléchi à ce qui va se passer dans les rues si vous faites ce que vous dites ? Tous les voyous de l'Etat et d'ailleurs convergeront ici pour tenter d'empocher la prime qu'on a promise sur vous.

— Vous auriez dû y penser avant et faire ce qui était nécessaire. Vous et tous les autres flics de cette ville. Je me fous des crapules minables qui essaieront de jouer les chasseurs de primes. C'est votre boulot, mon vieux.

— Vous êtes un irresponsable !

— Je ne crois pas, non.

Denver émit un soupir las. Soudain, il se sentait encore plus fatigué et courbatu. Pourtant, son estomac se nouait à la pensée du sang qui pourrait être répandu dans les heures à venir. Tout au fond de lui il se sentait impuissant, découragé et vaguement conscient que cette espèce de dingue à l'autre bout de la ligne avait raison.

— On connaît votre visage, articula-t-il sans grande conviction. Je vais faire afficher votre portrait partout dans moins d'une heure.

— Merci du renseignement.

— Tu parles ! Est-ce que vous êtes vraiment fou ?

— C'est une affaire de point de vue. Pour la mafia je suis une ordure sanguinaire. Tout est relatif.

— D'accord, admit l'inspecteur d'un ton ambigu.

Jetant rageusement sa cigarette au sol, il l'écrasa du pied et fit une dernière tentative :

— Donnez-moi les noms de vos prochaines cibles et je vous promets de faire tout ce qui est humainement possible pour qu'ils ne puissent plus nuire.

Il perçut un gloussement :

— Je vous crois sincère mais je n'ai aucune confiance dans votre système. Je veux que vous soyez obligé d'aller jusqu'au bout du nettoyage, Carl. Vous l'avez dit vous-même : si je laisse les choses en l'état, les poursuites contre les grosses légumes seront stoppées. Alors servez-vous de la panique pour attraper les gros bonnets respectables. Que vaut votre magistrature ?

— Allez vous faire voir !

— D'accord. Mais après le coup de balai.

Le petit clic dans son oreille lui fit l'effet d'un coup de gong. Il se força à respirer à pleins poumons puis se passa une main lasse sur le visage.

— Qui était-ce ? demanda le jeune détective qui avait essayé de comprendre le sens de la discussion téléphonique.

— Sans doute quelqu'un qui s'est trompé de numéro, répliqua

pensivement Denver, le regard dans le vague. Á moins que ce soit nous qui nous trompions complètement.

Mack Bolan avait appelé le policier depuis une cabine publique de West Valley City. Il remit une pièce d'un cent dans l'appareil et composa un nouveau numéro, reconnu d'emblée la voix hargneuse de Tony Schiaparelli :

— Ouais, qui est-ce ?

— Y a du neuf, annonça-t-il.

— Qui est à l'appareil ?

— Un amico. Ça devrait te suffire, Tony. Ta ligne va être mise sous surveillance dans moins d'une demi-heure. J'ai eu une information à ce sujet.

— Ah ouais ?

— Ouais. Ne fais pas le malin, tout tourne au vinaigre. Il se peut même que ça aille plus vite. Et de l'autre côté...

— Oui, quoi ?

— Après le coup d'hier soir, ils ont pris une décision à ton sujet.

Bolan marqua une pause que le dealer rompit nerveusement :

— Je peux savoir ?

— Attends, t'excite pas.

— Non, j'suis vachement cool ! grogna le dealer. Qu'est-ce que je suis censé faire ?

— Rien. Strictement rien. La saloperie vient de chez nous, là-bas. Du Midwest, tu piges ?

— Heu, p't'être.

— On a un tordu chez nous. Je ne peux pas t'en dire plus, mais si quelqu'un essaie de te contacter, fais le mort. C'est pour notre sécurité à tous et... surtout la tienne. Tu me suis ?

— Oui, j'comprends.

— Si les officiels te serrent d'un peu trop près, lâche-leur du lest. Au besoin, demande leur protection.

— Je tiens pas à me foutre dans leurs pattes.

— Putain ! Tu y es déjà, dans leurs pognes ! T'as pas compris qu'on t'a balancé ? Est-ce que tu veux que je te donne des détails dans cette connerie de téléphone ?

— Mais..., tenta Schiaparelli.

— Fous-toi au vert. Ils ont décidé de couper des branches en trop. On est quelques-uns à pas aimer ce qui se passe. Est-ce que tu y es, cette fois ? Dégage-toi du coup. C'est ta seule chance de ne pas te faire rectifier.

Il coupa la communication, appela un autre correspondant à Mount Olympus, dans l'est de la ville :

— Je veux parler à Benny.

— Qui le demande ? s'enquit prudemment le correspondant.

— Disons, Tim de Kansas City.

— Quittez pas, je vais voir.

Il entendit un chuchotement puis une voix haut perchée :

— Allô ? Je ne vous connais pas, Tim.

— Moi non plus, je transmets seulement un message. Tony est en train de casser le morceau.

— Je ne comprends pas.

— Vaudrait mieux que tu joues pas à l'idiot, Benny. On va être en plein dans la merde. Même là-bas où tu sais.

La voix devint plus sourde :

— C'est si grave que ça ?

— Un peu ! Si on ne l'empêche pas il va se mettre à table. Tu es au courant de ce qui s'est passé chez lui hier soir...

— Heu, ça se pourrait.

— C'était un coup monté. Tu dois savoir aussi qu'on a bousillé une boîte à fric dans Rose Park ?

— Ouais, ouais...

— Tire les conclusions. Ça va faire vilain là-bas.

— Merde ! Je... Ils n'ont pas le moyen de remonter jusque-là.

— Continue de le croire et tu te retrouveras très vite dans un costard en sapin. Préviens les autres et vite.

Bolan raccrocha. Il distribua encore trois autres coups de fil semblables, à Millcreek canyon, Midval et West Jordan. Enfin, il sonna Harold Brognola dans son bureau de E Street à Washington :

— Je suis pressé, lui déclara-t-il. As-tu mes renseignements ?

— Je viens d'avoir la dernière information à l'instant. Où es-tu ?

— Dans une cabine. Parle en clair, je n'ai plus le temps de finasser.

— O.K. Je te balance d'abord Michael Donovan. Son vrai nom est Mike Donato. C'est le petit fils de Julio Donato, l'ancien *capo* des années cinquante à Philadelphie.

— Encore Philadelphie !

— Ouais. Il a été très lié à Augie Marinello père qu'il a lâché un an avant sa mort.

— Je me souviens de ce nom, répliqua l'Exécuteur. Ils en parlaient parfois comme d'une référence. Mais je croyais qu'il avait lâché les affaires bien avant que le vieux Marinello casse sa pipe.

— C'était le cas. On peut dire qu'il avait pris sa retraite, mais à l'époque il continuait de conseiller pas mal de jeunes *capi*. Je continue... Le fils de Julio n'a jamais rien été d'autre qu'un obscur rouage dans le Syndicat. Pas d'envergure ni la moindre volonté de prendre du galon. Il s'est suicidé en prison où on l'avait jeté pour trente ans. Une affaire de stup. On en arrive maintenant à Mike Donato. Sa mère est décédée dans un accident de la route deux ans après Julio.

— Je n'ai plus beaucoup de temps, grinça Bolan. Résume-moi.

— C'est maintenant que ça devient intéressant. La mère de Mike s'appelait Sarah Siegelblum. Elle était la sœur de Meir Siegelblum, le grand argentier d'Augie Jr. Ça te va ?

Bolan grogna. Il avait abattu Meir Siegelblum dans la foulée de son dernier blitz en Pennsylvanie. Tout commençait à s'enchaîner avec logique. Mais à mesure qu'il mettait de l'ordre dans ses idées, il sentait la nausée monter en lui. Trop de spectres ressortaient d'un passé récent.

Il avait un peu la sensation de vivre un mauvais rêve au cours duquel il se battait avec une hydre dont les têtes repoussaient à mesure qu'il les coupait.

— Ensuite ? pressa-t-il.

— Officiellement, il dirigeait une agence immobilière. Il n'a pas vraiment fait parler de lui, mais on sait qu'il travaillait pour Siegelblum. Il n'a jamais été inculpé. C'est tout pour Mike Donato. Probablement en Europe lors de ton dernier passage sur Philadelphie. Ça lui a sauvé la mise. Sa trace se perd ensuite.

— Comment est-il physiquement ?

— D'après la fiche informatique, il est grand, 1 m 82, très brun avec des sourcils qui se rejoignent, une balafre sur la joue gauche et l'air de se foutre perpétuellement du monde.

— O.K. Et Schiaparelli ?

— C'est un ex-maquereau de New York, plein d'ambition, mais pas très futé. Un petit cousin de la famille Schiaparelli du Bronx. Il aurait été récupéré l'année dernière par David Flaherty pour alimenter en héroïne les réseaux de prostituées du New Jersey.

Et Flaherty avait été l'un des hommes de confiance d'Augie Jr. Bolan l'avait lui aussi liquidé récemment en Pennsylvanie. Tout commençait à s'enchaîner, le kaléidoscope se transformait en une image de moins en moins floue.

— Des personnages presque neufs et possédant un casier judiciaire pas trop chargé...

— Oui, sans doute. Et tout paraît se cristalliser dans le Missouri.

— Je me demande quel gros coup ils sont en train de concocter.

— C'est ce que je vais essayer d'éclaircir. Ici, ce n'est sûrement qu'une tête de pont. Il y a forcément un mécanisme central bien planqué et mis au point depuis un bout de temps. Mais quelque chose ne cadre pas avec ce qu'on connaît de l'Organisation.

— Qu'est-ce qui te gêne ?

— Je ne crois pas à un partage du pouvoir au sommet de la pyramide.

— C'était pourtant ce qui se passait avec la *Commissione*...

— Tu sais bien que ce n'était qu'une apparence, Hal. Et tu sais aussi

qui était derrière.

— Tu penses à un nouveau *capo di tutti capi* !

— Rien n'a vraiment changé depuis Al Capone, ricana Bolan. Pour l'instant, j'en suis encore à suivre la trace impalpable d'un fantôme. Au fait, tu devrais contacter un inspecteur de la police urbaine à Salt Lake City. Il s'appelle Carl Denver et il aurait bien besoin d'être épaulé par les Fédéraux. Ciao...

Il quitta la cabine téléphonique pour rejoindre le 4 x 4 Cherokee dont Blancanales tenait le volant.

— On a deux minutes de retard sur le timing, fit observer ce dernier. Va falloir foncer. Tu as eu ce que tu voulais ?

— Je te dirai ça à Saint Louis, répondit l'Exécuteur d'une voix grinçante.

Puis il actionna l'émission de sa radio et appela son équipe disséminée aux quatre coins de la ville.

CHAPITRE XIV

Tony Schiaparelli avait entendu le moteur d'un véhicule en approche. Il se planta devant une fenêtre pour observer l'allée desservant la propriété, au-delà de la grille d'enceinte et de la clôture métallique. La Ford banalisée de la patrouille placée en surveillance était toujours à l'arrêt à l'amorce d'un bouquet d'arbres et il apercevait les deux flics en civil qui discutaient, appuyés contre la carrosserie.

Une seconde voiture apparut, stoppant derrière la Ford. Deux policiers en uniformes en descendirent ainsi qu'un homme vêtu d'un costume gris.

Tony eut un rictus écœuré. C'était ce connard d'inspecteur, Davers ou Denver. Quelque chose comme ça. Une heure auparavant ce flic l'avait appelé au téléphone pour lui demander de venir faire une déposition. Tony avait rétorqué qu'il n'avait qu'à venir le chercher en voiture, il ne tenait pas à circuler seul au volant de la sienne, même avec un véhicule de surveillance aux fesses.

Il les vit se diriger vers la grille d'entrée et une sonnerie retentit dans le hall où il se rendit en traînant les pieds.

— Oui ? fit-il dans l'interphone, pour la forme.

— Vous êtes prêt ?

— Dans deux minutes. Vous avez qu'à entrer.

Il libéra la gâche électrique de la grille puis alla dans sa chambre à coucher où il passa sa veste. Il se donna un coup de peigne, se regarda dans une glace à laquelle il adressa une obscénité avant d'empocher son portefeuille. Ensuite il sortit, sifflotant doucement pour se donner une contenance.

Le petit con d'inspecteur était dans le parc, à l'arrêt devant la statue en stuc à laquelle ces salopards l'avaient attaché la veille au soir. Qu'est-ce qu'il croyait, cet abruti ? Que ce gus grec pétrifié et prétentieux allait lui faire des révélations sur ce qui s'était passé ?

Les mains dans les poches de sa veste, il s'approcha du visiteur, balança un coup de pied dans le gravier de l'allée. Puis, sur un ton qu'il s'efforçait de rendre plaisant :

— Ça va, mon vieux ? La vie est belle ?

— C'est à vous qu'il faut poser cette question, rétorqua l'inspecteur

en lui lançant un regard incisif.

— Écoutez, Davers...

— Denver, rectifia le policier.

— Si vous voulez... Dites, on peut causer un instant avant de monter dans votre calèche ?

— Vous avez quelque chose de spécial à me dire ?

— Eh bien, je suis persuadé qu'on pourrait s'arranger tous les deux.

Denver se tourna de biais, un petit sourire méprisant sur les lèvres.

— De quelle façon ?

— Facile. Vous me couvrez sans que j'aie de tracas et je vous refile certaines informations. J'ai des tas d'affaires importantes en cours, ici. Ce serait con de tout foutre en l'air pour une histoire dont je suis pas responsable.

— Vous avez déjà une protection.

— C'est pas ce que je veux dire. Je veux parler de... Enfin, merde ! Comprenez-moi. Je peux vous éclairer sur ce que je sais si vous me garantissez que j'aurai pas d'emmerdes ensuite. Ça se fait couramment chez vous, non ?

— Vous seriez prêt à me fournir des noms ?

— Faut voir. Mais ça reste entre nous, évidemment.

— Je ne peux rien vous garantir. Vous ferez votre déposition tout à l'heure.

Schiaparelli poussa un soupir et grimaça.

— Écoutez, Denver, dit-il en baissant le ton. Un peu de compréhension de votre part arrangerait tout le monde. Enfin, vous et moi. Je suis un homme important, j'ai beaucoup d'argent et...

— Je croyais qu'on vous avait tout volé ? l'interrompit Denver.

— J'ai de fortes sommes placées en banque. Accompagnez-moi et je pourrai retirer de quoi améliorer la vie d'un flic sympa.

— Dois-je comprendre que vous me proposez une enveloppe ?

— Hé ! J'ai jamais dit ça. Est-ce que vous avez des enfants ?

— Aucun. Je ne suis pas marié.

— Dommage. C'est beau, les gosses. Moi j'ai toujours voulu en avoir mais j'ai pas encore trouvé une bonne femme capable de me comprendre.

Le sourire de l'inspecteur se mua en une grimace qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Mais Tony n'y prêta pas attention, tout occupé qu'il était à essayer de convaincre ce connard. Faisant un large geste de la main pour désigner la propriété, il ajouta :

— Avec du fric on vit vraiment, ou alors... Ma pauvre mère disait que la pauvreté est une maladie. Nous n'aimeriez pas posséder une baraque comme celle-là ?

— Venez, répliqua sèchement le policier.

Tony ne perdant pas espoir se mit à marcher lentement à côté de lui,

insistant :

— Qu'est-ce que vous gagnez par mois ? Mille dollars ? Pas beaucoup plus, sûrement. C'est une misère quand on sait ce que rapportent tous les jours les grosses affaires à des mecs qui ne sont même pas assez intelligents pour faire un boulot comme le vôtre... Vous savez, quand j'étais même j'avouais être flic, ça m'aurait vachement plu. J'suis sûr que vous méritez mieux que ça, mon vieux.

— Fermez-la ! lui lança sèchement Denver. Gardez votre salive pour la déposition.

D'un coup, le visage de Schiaparelli s'empourpra. Ses yeux se rétrécirent et il cracha furieusement :

— Vous me faites pitié ! Putain, vous voulez sans doute me faire croire que vous êtes un type super-honnête ? J'veis vous dire ce que je pense des gus qui ont ces idées à la con. Ce sont des caves. Tout le monde sait qu'il y a pas de gens honnêtes. Y a ceux qui savent se démerder et ceux qui savent pas. C'est ça, les honnêtes gens : des connards qu'ont rien pigé !

Denver venait de franchir la grille du parc, Tony emporté dans son élan furieux sur les talons. Sans plus lui accorder la moindre importance, il fit un signe aux deux policiers en attente à l'extérieur. Ceux-ci les encadrèrent et commencèrent à marcher en direction des véhicules alors qu'une Chevrolet verte apparaissait dans l'allée, venant de tourner au croisement et roulant presque au pas. Les vitres étaient ouvertes et laissaient passer un air de reggae tonitruant.

Ce ne fut que lorsque la Chevrolet parvint à moins de vingt mètres que Denver comprit le danger. Le canon d'une arme automatique venait d'apparaître par une portière latérale, précédant une tête chevelue couchée sur la culasse.

— Attention ! hurla-t-il.

Par réflexe professionnel, il se jeta sur Schiaparelli qu'il fit tomber au sol en dégainant son revolver. Les autres policiers avaient eux aussi réagi et s'étaient placés à l'abri des véhicules en pointant leurs armes vers la voiture des agresseurs. Mais Carl Denver offrait une cible facile à toucher, allongé dans l'allée comme il l'était, à côté de Tony le dealer qui gémissait, les mains en protection illusoire sur sa tête...

L'inspecteur eut le temps d'apercevoir le visage bestial du tueur rivé à sa mitraillette, pensa qu'il allait mourir stupidement sur les collines de Cottonwood Heights en essayant de protéger un mafioso, fit feu sans avoir le temps de viser avec son .38 à canon court. Il eut la stupéfaction de voir la face hargneuse se couvrir de sang et se disloquer comme une pastèque trop mûre. La mitraillette tomba de la Chevrolet et rebondit au sol tandis qu'un coup de tonnerre éclatait quelque part.

Il tira de nouveau alors que le véhicule des assaillants n'était plus

qu'à une quinzaine de mètres. Il y avait au moins quatre hommes à bord. Du côté opposé, un fusil à pompe fit entendre son aboiement, criblant de chevrotines une voiture de police. Mais le tireur n'eut pas le temps de renouveler son exploit. Il fut violemment rejeté dans l'habitacle, s'effondrant dans un jaillissement contre le dossier de la banquette.

Alors que le chauffeur accélérât brutalement dans un hurlement de pneus, l'homme qui était assis à côté de lui pointa en direction de Schiaparelli un gros automatique nickelé. Denver vida sur lui son barillet tout en étant conscient qu'il ne pouvait réaliser qu'un tir dissuasif, vu la rapidité de l'action. Il allait bondir pour se placer à couvert quand une nouvelle fois un grondement bref ébranla l'atmosphère. Le haut du crâne du flingueur s'était transformé en une bouillie sanguinolente et blanchâtre. Le coup partit du calibre nickelé mais se perdit dans le ciel.

La Chevrolet venait de dépasser le groupe des policiers lorsque quelque chose parut heurter sa calandre. Il y eut encore un martèlement métallique puis le véhicule donna l'impression de se cabrer en même temps qu'un nuage de fumée et des flammes sortait de son capot-moteur. Il se tassa ensuite dans un violent coup de frein, la portière côté conducteur s'ouvrit et un Noir grand et maigre en sortit lentement, les mains levées très haut, les yeux exorbités.

Carl Denver s'était redressé d'un bond et s'élançait vers le type, suivi par deux de ses hommes.

— Ne faites pas un geste ! cracha-t-il en pointant son revolver.

Il savait très bien que son barillet était vide mais l'autre n'était pas censé le savoir.

— Restez où vous êtes et laissez vos mains en évidence.

Les mains du malfrat ne pouvaient être plus en évidence. Bras tendus, doigts écartés et raidis, il donnait l'impression de vouloir s'accrocher aux nuages.

— J'suis pour rien dans tout ça ! hurla-t-il subitement. Ils m'ont forcé à les conduire !

Le policier s'approcha encore de lui, couvert sur les côtés par ses collègues. Il lança un regard par la portière restée ouverte et vit l'automatique dont le type s'était débarrassé en le jetant sur le plancher du véhicule. Il fit un signe à l'un des agents :

— Passez-lui les bracelets ! Faites attention, il a peut-être encore une arme sur lui.

— J'vous dis que j'suis une victime ! s'écria encore le tueur. Ma tête à couper que j'vous dis la vérité !

Sa tête ne fut pas coupée : elle explosa. Une seconde après, le bruit fracassant d'une énorme détonation arriva jusque-là, roulant son écho dans les collines avoisinantes.

Puis un policier cria un avertissement. Des flammes commençaient à environner le véhicule et ils durent refluer pour se dégager.

— Reculez ! rugit Denver. Cette caisse va sauter !

Tout en se repliant vers son propre véhicule, il scrutait les collines proches pour tenter d'apercevoir le point de départ des détonations qu'il avait entendues. Mais il ne vit rien de particulier et il attrapa Tony Schiaparelli par une épaule, l'obligeant à le suivre. Le dealer paraissait terrorisé et ne fit aucune tentative pour lui résister.

Un peu plus tard, lorsque les deux voitures de police eurent dégagé la zone dangereuse, Denver lança un appel de demande de secours puis réfléchit tout en continuant d'observer le terrain alentour, essayant par déduction de localiser l'endroit où un tireur pouvait s'être embusqué. Il parvint à la conclusion que les coups de feu avaient dû être tirés d'une colline en surplomb distante d'au moins quatre cents mètres.

À part les quatre cadavres de truands dont trois commençaient à rôtir dans la caisse en flammes, il n'y avait eu qu'une seule victime : un agent légèrement blessé au bras par une chevrotine.

Un sacré coup de pot ! Les tueurs étaient intervenus à la surprise, tranquillement, sûrs d'eux, et Denver avait eu en un dixième de seconde la vision de sa propre mort. Il n'était même pas certain d'avoir fait mouche une seule fois. Au moment où la fusillade avait commencé, les autres policiers avaient été pris au dépourvu. De plus, ils étaient très mal placés pour répondre au tir adverse. Et puis ils n'étaient pas suffisamment entraînés. L'Administration ne leur octroyait que trente cartouches tous les six mois pour se faire la main dans un stand. Une avarice quasi-criminelle !

Non, en fait, ça n'avait rien d'un coup de pot. S'ils n'avaient pas eu ce renfort imprévu, il y aurait sans doute à présent six cadavres de plus à Cottonwood Heights et Schiaparelli n'aurait plus aucune chance d'être entendu comme témoin à charge.

Quoi qu'il en soit, l'intervention invisible mais tonitruante avait été la bienvenue et Denver adressa un remerciement silencieux à ce dingue qui lui avait à coup sûr sauvé la vie.

Bolan avait posément aligné sa dernière cible et appuyé sur la détente de la monstrueuse carabine Weatherby .460 Magnum modifiée pour recevoir huit cartouches dans son magasin. La grosse pièce s'était cabrée contre lui, la balle Nosler filant sur sa trajectoire à la vitesse de huit cent quatre-vingts m/sec. sous une poussée de près d'une tonne.

Il avait dû lutter une demi-seconde pour revenir en ligne et observer les dégâts à travers sa lunette télescopique. Le dernier tueur n'avait pratiquement plus de tête. Tout le haut de son visage s'était désintégré, sa cervelle se dispersant autour de lui.

Là-bas, les flics se repliaient précipitamment, traînant Tony à leur

suite. L'affaire était dans le sac, il n'avait plus à intervenir.

Il avait choisi cette position distante de près de deux cents mètres pour l'avantage que lui offrait son surplomb et la vision étendue qu'il avait de la scène. Il s'y était installé une heure auparavant et avait observé l'arrivée de Carl Denver, puis de la Chevrolet. Manifestement les tueurs s'étaient embusqués à proximité de la propriété et avaient guetté le passage du policier. Ce qui voulait qu'un flic du coin s'était laissé acheter et avait passé l'information à qui de droit. Pas de quoi vraiment s'étonner...

L'Exécuteur observa une dernière fois la carrosserie en flammes, rassembla les six douilles éjectées de la culasse et les posa verticalement du bout des doigts, bien en évidence sur le rocher plat où il s'était allongé pour effectuer son tir. Puis il se redressa et dévala la pente opposée, vers le 4 x 4 Cherokee qui l'attendait en contrebas, dissimulé dans un bosquet.

Lorsqu'il eut quitté les collines, il utilisa son transceiver longue-portée pour contacter son équipe :

— Appel général. Traqueurs, répondez !

Ce fut Cassiopéa qui lui parla le premier :

— Traqueur Deux à Striker ! Mission terminée depuis dix minutes. Tout s'est passé comme prévu.

— Roger ! Traqueurs Un, Trois et Quatre ?

— Traqueur Quatre à l'émission, fit la voix de Blancales. Terminé également. Nous avons failli nous faire accrocher par les bleus. Ils sont arrivés très vite, ils doivent être en alerte générale.

— De la casse ?

— Négatif. Nous avons pu nous faufiler et nous avons récupéré Traqueur Un dans la foulée.

— Pour moi, ça a été un régal ! s'intercala aussitôt la voix grave de Teddy Jackson. J'ai eu le type dans ma lunette pendant plus de dix minutes avant d'appuyer, il était en train de peloter une vahiné aux nichons en forme d'aubergines. Il...

— Ta gueule, le coupa Bolan. Traqueur Trois ?

C'était Crazy Horse et Gadgets Schwarz. Un gloussement passa dans le mini haut-parleur :

— J'ai surpris ma proie comme le guépard silencieux, Striker. Il doit être en train de supplier le grand Watanka de laisser entrer son âme pourrie au...

— O.K., O.K. ! Regroupement à la base et silence radio sauf urgence. Over.

Le bref compte-rendu signifiait que chacun avait atteint son objectif. Bolan les avait envoyés liquider quatre mafiosi dont les noms figuraient dans le calepin confisqué à Schiaparelli. C'était l'un de ces personnages qui avait envoyé une équipe de buteurs pour abattre

Tony, à la suite des coups de fil qu'il leur avait passés pour les intoxiquer.

Bolan tenait à ce que Tony Schiaparelli reste en vie. Un honnête flic de Salt Lake City aurait besoin de son témoignage pour assainir sa ville. Le dealer n'était qu'une planche pourrie prête à parler pour s'éviter vingt ou trente ans de taule. Surtout après avoir subi la trouille de sa vie.

CHAPITRE XV

Carl Denver saisit le sac en plastique qui contenait six grosses douilles en laiton. Il les regarda attentivement, fit une moue.

— C'est au moins du .44, commenta-t-il.

— Du .460 Magnum, rectifia l'un de ses adjoints qui sortait à peine d'un stage de balistique.

— Ouais. Vous avez trouvé ça là-haut ?

— Sur le rocher qu'on aperçoit près du sommet, bien en évidence. Celui qui a fait le coup est sacrement gonflé.

— Conservez-les, il y a peut-être des empreintes dessus.

Denver n'y croyait pas tellement mais il était méticuleux de nature.

Il rendit la pochette plastique et lança le moteur de son véhicule à l'instant où sa radio de bord lançait un appel :

— PC à Sierra Deux !

Décrochant le micro, il eut une grimace de contrariété et donna un accusé de réception.

— Il y a eu du grabuge en plusieurs points de la ville, annonça rapidement le dispatcher. Á Mount Olympus, Midvald, West Jordan et Millcreek. Ça semble avoir une relation avec votre affaire.

— Quel genre de grabuge ?

— Quatre meurtres. Trois par balles et un autre à l'arme blanche. Vous voulez que je vous passe le Capitaine Dooley ?

— Plus tard. Je rentre.

— O.K. Attendez un instant...

Cinq ou six secondes s'écoulèrent, puis :

— On vous demande sur la ligne officielle. Paraît que c'est urgent, le correspondant déclare qu'il est Mic Benson.

Denver soupira :

— Relayez-le-moi.

Après quelques déclics et un bruit de souffle, la voix déjà entendue dans la matinée se manifesta :

— Comment va le moral, pas trop secoué ?

— Vous ne perdez pas de temps ! Et vous avez un sacré culot ! Que voulez-vous ?

— Je viens simplement prendre de vos nouvelles.

— Elles pourraient être plus mauvaises. C'était vous, bien sûr ?

— Je pensais que vous auriez besoin d'un coup de main, répliqua Bolan d'un ton ironique.

— Êtes-vous vraiment sûr de ce que vous faites ? dit sèchement l'inspecteur.

— Tout à fait. Comment se porte Tony ?

— Le pauvre chéri a l'air plutôt traumatisé, s'entendit tranquillement répondre le policier qui jeta un regard à Schiaparelli effondré sur la banquette arrière de la seconde voiture de police.

— Ne le lâchez plus d'une Semelle et enregistrez tout ce qu'il vous dira. Ce n'est pas une grosse tête de l'Organisation mais il est au courant de beaucoup de choses, notamment du mécanisme local de blanchiment des fonds de la mafia et des contacts qui sont opérés dans votre secteur. D'importants personnages de l'Utah sont dans la combine et en profitent allègrement. Mettez le paquet, Carl, et ne vous laissez pas freiner.

— C'est bien mon intention. Je devrais peut-être vous dire merci ?

— Inutile. Vous me remercirez en allant jusqu'au bout. On vous a remis un paquet ?

— Si vous parlez d'un certain registre et d'un calepin, c'est oui. Je les ai compulsés et ils sont en lieu sûr. Est-ce vous qui l'avez apporté ?

— Autre chose, éluda Bolan. J'ai l'impression que vous avez une fuite chez vous.

— Ça ne m'étonnerait pas, en effet, convint l'inspecteur. Ce véhicule ne s'est sûrement pas trouvé là par hasard.

— Ravi de vous l'entendre dire. N'oubliez pas que les amici ont des oreilles partout et qu'ils ont un gros budget pour acheter les consciences.

— Je vous crois sans peine.

— Par ailleurs, il se pourrait que quelqu'un vous contacte depuis Washington, précisa Bolan. N'hésitez pas à lui demander un maximum d'appuis.

— J'ai en effet reçu ce genre d'appel. Comment êtes-vous au courant, heu, Benson ?

— Je m'informe, ça fait partie de mon mode de vie. Et je sais qui sont les gens efficaces.

— Vous n'avez rien d'autre à me dire sur ce sujet ?

— Je ne vous ai rien dit.

— Oui, peut-être bien, en effet...

Denver suivit des yeux la voiture de pompiers qui redescendait après avoir éteint l'incendie de la Chevrolet dont il ne restait plus qu'une carcasse noircie. Deux ambulances étaient rangées sur le bas-côté de l'allée et des agents en uniformes furetaient un peu partout.

— En fait, reprit-il, je suis sûr que je dois vous remercier. Merde,

c'est un comble !

Le rire bref qu'il entendit lui arracha un sourire.

— J'ai l'impression de nager en plein paradoxe.

— Vous vous en remettez.

— Mais je suis obligé de vous faire apparaître sur mon rapport.

— Évidemment.

— Ça ne paraît pas vous gêner...

— Un peu plus, un peu moins...

— Bon, maintenant que tout est fini, je suppose que vous allez disparaître ?

— Rien n'est fini, Carl. L'Organisation pourrait tout ce qu'elle touche et elle est partout.

— Que dois-je comprendre ?

— Que je continue.

— Pas ici ?... clama Denver.

— J'ai encore deux ou trois cannibales à rencontrer. Je crois que je vais chercher du côté des quartiers de Murray et de Holladay. Si je les trouve rapidement, ce ne sera qu'une affaire d'un jour ou deux.

— Vous êtes complètement givré !

— Vous me l'avez déjà dit.

— Je vais demander qu'on envoie toutes les patrouilles disponibles à votre recherche, Bo... Benson ! Je vous conseille de quitter immédiatement cette cité où vous avez suffisamment fait couler le sang, vous n'avez aucune chance de vous en sortir vivant, je vais m'arranger pour que vous soyez sous les verrous avant ce soir et je... je, Denver s'interrompit, à bout de souffle et s'apercevant subitement qu'il parlait dans le vide depuis plusieurs secondes. Il demeura un moment sans voix puis cracha :

— Et merde !

C'était de la démente. Pourquoi ce type dont il ne pouvait s'empêcher d'admirer secrètement le courage s'obstinait-il à poursuivre une guerre sanglante et sans fin ? Mais il n'y avait pas à s'apitoyer sur son sort, Bolan était responsable de ses actes devant la société et devant la loi. C'était un criminel, point !

Il se remit en contact avec son PC et distribua des consignes pour que la chasse à l'homme soit lancée sans délai.

Ils s'étaient regroupés vers 4 heures de l'après-midi dans le chalet de Great Salt Lake. Durant leur absence, Jack Grimaldi avait fait un saut jusqu'au terrain d'aviation pour trouver un appareil capable de transporter l'équipe et son matériel tactique. L'appareil qu'il avait loué était un Beechcraft bi-moteur possédant une soute suffisamment grande et pouvant voler à près de quatre cents km/h, ce qui leur convenait parfaitement.

À son retour, le pilote avait reçu une communication de Brognola

qu'il résuma succinctement :

— Hal te fait dire que pas mal de gens se sont réunis pour tenir des conférences improvisées. Ensuite, ça a été le black-out complet. Tout le monde semble se terrer comme s'ils avaient une trouille bleue. C'est ce qui ressort des observations de l'antenne fédérale de Saint Louis et de Kansas City. Le téléphone arabe a dû fonctionner à tout va. Selon lui, bien qu'il n'y ait pas de concentration apparente de troupe, il se pourrait que des structures nouvelles se soient consolidées depuis assez longtemps dans le Midwest. Il a précisé aussi qu'un autre agent de la DEA a été porté disparu depuis hier soir.

Grimaldi s'étira et ajouta :

— Tu as sans doute raison, Mack. Un maximum de pistes convergent vers le Missouri. Ça peut constituer une plate-forme discrète et géographiquement bien placée. Et il y a aussi pas mal de Mormons là-bas, on pourrait envisager que les amici utilisent cette filière pour leur magouille. Mais je me demande bien qui s'est mis dans la tête de téléguidé tout le cirque maintenant que Marinello a bouffé son extrait de naissance...

Ils restèrent silencieux, chacun réfléchissant de son côté.

— Il y a quelque chose que je pige pas bien, dit soudain Bumper Fratelli en tirant distraitemment sur l'un des poils drus qui sortaient du col de sa chemise.

Michatowicz toussota comiquement et Cassiopéa roula brièvement les yeux vers le plafond.

— Nous pouvons peut-être éclairer les ténèbres de tes pensées, dit Crazy Horse en s'efforçant de rester sérieux.

Fratelli se tourna vers Bolan :

— Nous levons le camp pour le Missouri, c'est bien ça ?

— Exact.

— Et d'après ce que j'ai compris tu as dit à ce flic que tu comptes poursuivre l'opération ici... Quelle est ton idée ? Ne vous foutez pas de ma gueule, les mecs, je suis pas plus con que vous.

— Personne n'a jamais dit ça ! s'offusqua Tifany avec un sourire en coin. Avec une pétoire tu nous vaux tous, c'est sûr.

— Nous aurons besoin de quelques heures de tranquillité en arrivant sur place, expliqua Bolan. Si le Milieu du Missouri pense que nous sommes toujours dans l'Utah, nous bénéficierons d'un certain effet de surprise. D'autre part, je tiens à ce que Denver provoque officiellement un maximum de panique dans les hautes sphères de Salt Lake City. Pour cela, il fallait le maintenir sous pression. Plus ça bougera ici, plus la racaille du Missouri paniquera et deviendra vulnérable. Et si ce que je crois se révèle exact, nous pouvons nous attendre à une sacrée surprise.

— Tu peux nous préciser ta pensée ? demanda Cassiopéa.

— Il me manque encore quelques éléments. La surprise sera peut-être aussi pour moi. Au fait, Gadgets, as-tu pensé à l'installation dans cette maison de Millcreek ?

— Dès que Willy en a eu terminé avec son objectif, j'ai planqué le paquet dans les combles. Le déclenchement se fera comme prévu à minuit trente. Ça va faire une belle flambée avec toutes ces poutres sous le toit...

— Bon. Combien de temps faut-il compter pour le trajet, Jack ?

— Il y a environ mille huit cents kilomètres d'ici à Saint Louis. Il faut compter cinq heures de vol. Ajoute deux fois une demi-heure pour les trajets routiers.

— Alors nous quitterons cette baraque à cinq heures.

Bolan consulta sa montre.

— Ça nous mènera sur place à onze heures. Politicien, active tes contacts à Saint Louis, il nous faut une planque là-bas. Des véhicules, aussi. Gadgets et Cass, vous embarquez l'armement individuel. Toi, Bumper, et toi Scrapper, vérifiez rapidement le XM-174 et les LAWS. Combien en reste-t-il ?

— Deux unités, indiqua Tiffany.

— Ça devrait aller. Vérifiez les magasins du XM, il se peut que ce soit un élément décisif.

Le XM-174 était un lance-grenades équipé d'un affût tripode capable de tirer en continu et à cadence rapide douze projectiles explosifs de 40 mm à quatre cents mètres de distance.

— Répartissez-vous le chargement, poursuivit l'Exécuteur. Chaque voiture prendra un itinéraire différent pour rejoindre le terrain d'aviation et tout le monde roulera à la vitesse légale. Je ne veux pas le moindre accrochage avec les bleus. Le déchargement des caisses dans le Beechcraft s'effectuera en sourdine, véhicule par véhicule. Pas d'attroupement intempestif. O.K. ?

Ils hochèrent la tête en silence, chacun se concentrant déjà sur le nouvel objectif.

— Jack, tu vas partir tout de suite avec la jeep. Occupe-toi du plan de vol et des formalités à la tour de contrôle. Indique comme point d'atterrissage le Wyoming, le Colorado ou n'importe quel État en direction de l'Est. Ça ira ?

— C'est mon problème... Je pense que nous arriverons là-bas un peu plus tôt que prévu. Pendant la moitié du trajet nous aurons dans le dos un vent supérieur à 40 km/h.

— C'est plus que d'un vent dans le dos que nous aurons besoin, Jack, conclut l'Exécuteur.

CHAPITRE XVI

— Ils n'ont pas l'air de remuer beaucoup là-dedans, souffla Rosario Blancanales assis à l'arrière du Bronco tout-terrain de location.

— J'ai l'impression qu'ils font le mort, répliqua doucement Michatowicz qui était installé au volant, jetant un regard latéral à Bolan, à sa droite. Que fait-on, on les saute maintenant ?

— On continue d'observer, décréta l'Exécuteur sur le même ton, tout en portant une paire de jumelles de nuit à ses yeux.

Placé à côté de Blancanales sur la banquette arrière, Crazy Horse n'avait pas desserré les lèvres depuis leur arrivée. Il paraissait perdu dans une rêverie sans fin.

Le Bronco se tenait arrêté à une cinquantaine de mètres d'une villa à deux niveaux de Manchester Road, près de Webster Groves. Trois fenêtres au premier étage étaient éclairées ainsi qu'une porte vitrée au rez-de-chaussée.

La nuit était d'un noir d'encre, parsemée çà et là des taches glauques des lampadaires qui éclairaient médiocrement la chaussée.

À une centaine de mètres d'eux, Grimaldi, Jackson et Schwarz se tenaient également en planque à bord d'une Toyota engagée sur l'accotement de la route. Les trois derniers membres de la nouvelle Équipe de la Mort, Fratelli, Cassiopéa et Tiffany avaient été désignés pour servir de renfort éventuel et se tenaient à l'intérieur d'une Transamerica dissimulée dans Sappington Road, une petite voie adjacente.

Il était 11 h 45. Le Beechcraft qui avait amené les dix hommes s'était posé avec quarante minutes d'avance sur l'horaire prévu. À l'aéroport, ils avaient pris possession séparément des trois véhicules préalablement réservés, puis s'étaient rendus en ville par des itinéraires différents après avoir déchargé leur matériel.

Durant le voyage aérien Bolan avait examiné la situation qu'ils allaient rencontrer en débarquant et lu à l'équipe le topo préparé par Brognola et transmis par fax à Grimaldi.

« D'abord la ville, qui ne se contente pas, hélas, d'être la patrie de Louis Armstrong. Située en bordure du fleuve Mississippi qui la sépare de l'État de l'Illinois, Saint Louis est une cité de quatre cent mille

habitants, considérée comme un centre industriel et agricole. Ses principales activités techniques concernent la sidérurgie, l'industrie du plomb dont le Missouri est considéré comme le premier producteur dans le monde, la fabrication de ciment, le raffinage du pétrole, la construction aéronautique et électronique. La fameuse bière Budweiser y est brassée et mise en bouteilles pour être répandue sur tout le marché américain.

« Son importance dans les moyens de communication est certaine. Bien que située vers l'Est, Saint Louis constitue un nœud aérien par lequel passe pratiquement tout le trafic des grandes compagnies. C'est ainsi que pour se rendre, par exemple, de Los Angeles à Denver dans le Colorado, ou à Phoenix en Arizona, on est obligé de passer par Saint Louis ; ce qui multiplie par deux la longueur du trajet et bien sûr le temps de vol, sans compter les interminables attentes à l'aéroport de transit. Seules les petites compagnies privées à faible ou moyen rayon d'action permettent les liaisons directes sur tout le territoire U.S.

« C'est également un centre ferroviaire très important où s'enchevêtrent une multitude de voies qui rayonnent ensuite dans toutes les directions. Le Transamerica Express, qui a tant fait parler de lui, fait lui aussi escale à Saint Louis.

« Malgré sa décentralisation géographique vers l'Orient, St Louis est donc un centre vital pour tout ce qui touche aux échanges entre les Etats de l'Est et de l'Ouest. Cette particularité remonte au temps de la colonisation. En effet, Kansas City et Saint Louis furent les deux principales étapes de la ruée vers l'Ouest. Des pistes célèbres y ont pris naissance : l'Oregon Trail, la Santa Fe, le Pony Express, la Mormon Trail, de même que des personnages réputés ont vécu dans le Missouri : Kit Carson, Daniel Boone, Calimity Jane, Wild Bill Hickock, Mark Twain...

« La légende raconte même que Jesse James y aurait accompli son premier meurtre et que de nombreux « killers » sont venus ensuite se recueillir sur sa tombe. Mais, depuis la grande époque, la ville est devenue une place des plus tranquilles où les affaires et les transactions nationales se déroulent sans incidents à travers des mécanismes bien huilés. La devise de Saint Louis est d'ailleurs le reflet de cet état d'esprit : *Let the welfare of the people be the Supreme law*. Et la fameuse Gateway Arch, un monument de deux cent neuf mètres de hauteur en forme d'arc-en-ciel, qui symbolise la « Porte » par où sont passés tous les pionniers allant vers l'Ouest, résume bien le caractère inébranlable des citoyens de Saint Louis.

« Pourtant, si la légende de l'Ouest est partie du Missouri, Saint Louis n'en conserve aucun éclat. De jour, malgré les hauts buildings du Downtown, c'est déjà une cité triste, voire lugubre, donnant l'impression de n'être habitée que par des fantômes et quelques

humains qui se déplacent rarement à pied et ne circulent en voiture que pour se rendre à leur travail. Dès la tombée de la nuit, elle devient franchement sinistre. Même dans le centre-ville on éprouve la désagréable sensation de se trouver transplanté dans un décor irréel parcouru d'ombres furtives et inquiétantes. Les restaurants et les bars paraissent fermés en permanence tant leur éclairage est discret, parcimonieux et, lorsqu'on en découvre un à force de parcourir les rues désertes, on a les plus grandes peines à déchiffrer le menu dans les ténèbres environnantes des lieux. »

— Dis donc, c'est un guide touristique, ta note ? s'exclama Crazy Horse qui avait du mal à fixer son attention.

— Mise en condition. Du travail de pro, répondit Bolan en riant. Mais le meilleur est pour maintenant, écoutez tous :

« Le contexte crapuleux : officiellement, il est réduit à sa plus simple expression et les leaders politiques de la cité affirment avec fierté que chacun peut y vivre en toute sécurité et y mener des affaires prospères. Ce qui n'est pas tout à fait exact. Les crimes y sont aussi nombreux que dans tous les autres États à moyenne densité de population, bien que cela ne soit pas aussi apparent. Il faut avouer, pourtant, que la police y est efficace, bien organisée et parfaitement assujettie aux ordres des gouvernants politiques.

« Dans un tel contexte, autant social que géographique et industriel, il était logique que la pieuvre ait un jour l'idée d'étendre ses tentacules sur le Missouri pour en remodeler structures et s'en approprier les bénéfices. Logique aussi d'envisager que les lieutenants du défunt Augie Marinello aient choisi Saint Louis la Tranquille pour s'y refaire une virginité et y bâtir un nouveau fief après la débâcle de Philadelphie. Mais cela n'est envisageable qu'avec la coopération de personnages déjà bien implantés dans l'État, puissants et possédant les contacts adéquats. »

C'était bien ce que pensait Bolan tout en continuant de scruter la villa de Michael Donovan, alias Mike Donato. Depuis que l'équipe au complet était arrivée sur place, aucun des occupants de la bâtisse ne s'était manifesté, pas une ombre ne s'était découpée dans les rectangles des fenêtres éclairées. C'était pourtant le seul relais à peu près sûr permettant de remonter la filière dans le Missouri. Et l'Exécuteur n'avait ni l'intention ni le temps de s'attarder dans l'État pour y mener des investigations.

L'Indien sortit d'un coup de son apparente rêverie et déclara :

— Je sens une présence dans cette baraque. Il y a des types à l'intérieur qui se tiennent en attente. Il y a un climat malsain.

— Moi je sens que je vais m'endormir si ça continue, fit Blancanales en étouffant un bâillement.

Bolan sourit dans l'ombre. Il consulta sa montre, vit qu'elle affichait

0 h 40 et décida :

— Je vais aux nouvelles. Allume ta radio, Politicien.

Il ouvrit la portière pour se glisser dehors, la referma sans bruit. Son talkie-walkie dans une poche de son imperméable sombre, il marcha sur une centaine de mètres pour rejoindre une cabine téléphonique dans laquelle il s'enferma et composa un numéro à Salt Lake City. À la seconde sonnerie, la voix de Carl Denver grésilla dans le combiné :

— J'écoute !

— Désolé de vous déranger, dit l'Exécuteur. Quoi de neuf ?

— Comment ça, quoi de neuf ? Et comment avez-vous eu mon téléphone personnel ?

— Je me suis débrouillé. Vous dormiez ?

— J'ai été réveillé il y a à peine cinq minutes par un appel m'annonçant un nouvel attentat à Millcreek. C'était encore vous ?

Il s'agissait de la charge incendiaire installée par Schwarz dans la propriété du mafioso que Crazy Horse avait liquidé. Le détonateur était réglé pour un déclenchement à minuit trente. Une simple diversion pour accréditer la présence de l'Exécuteur dans la ville qu'il venait de quitter.

— C'est toujours moi, affirma Bolan.

— Quand allez-vous foutre le camp ? demanda l'inspecteur d'une voix lasse.

— Bientôt. J'ai presque fini. Est-ce que l'ami Tony a parlé ?

— Il n'a fait que ça. On ne pouvait plus le stopper. Il a donné un maximum de ses comparses, mais nous n'avons pu en arrêter que deux. Vous avez abattu les autres, ajouta-t-il sur un ton agressif.

— A-t-il dit quelque chose au sujet d'un certain Michael Donovan à Saint Louis ?

— Pourquoi vous le dirais-je ?

— Parce que c'est important pour moi et que ça ne dépend pas de votre juridiction.

— Vous envisagez d'aller là-bas ?

Bolan ricana.

— Peut-être.

— Alors si ça peut me débarrasser de vous, je vous réponds oui. Ce type s'appelle en réalité Mike Donato. Vous voulez son adresse, peut-être ?

— Inutile, je l'ai déjà.

— Toujours un train d'avance, hein ?

— Est-ce qu'une information a été lancée à son sujet dans le Missouri ?

— Pas encore. Ça partira officiellement demain matin. Je devrais dire ce matin...

— Je suppose que vous n'avez pas mené tout seul l'interrogatoire de

Tony ?

— Il a fallu se relayer, en effet. Nous avons déjà noirci des tonnes de papiers pour ses déclarations et je vous avoue que je n'en peux plus.

— Avez-vous découvert le mouton, chez vous ?

— Il est improbable qu'un de nos agents se...

— Ne soyez pas naïf, l'interrompt Bolan. Je suis à peu près certain que les déclarations de Schiaparelli ont été divulguées à l'extérieur.

— Mais, bon sang ! Sur quoi vous appuyez-vous pour affirmer une telle chose ?

— Le petit oiseau me l'a dit.

— Cessez de vous foutre de ma gueule, Bo... Benson ! Si vous savez quelque chose de précis...

— Rien de précis. C'est seulement une déduction logique. Surveillez vos arrières, Carl.

— Pensez surtout aux vôtres. Toutes les patrouilles de la ville sont en alerte, je ne donne pas cher de votre peau.

— Je suis déjà mort depuis longtemps.

— Alors vous le serez un peu plus !

— Merci de vous inquiéter pour moi, répliqua Bolan avec sincérité.

— Bon Dieu ! Je ne veux pas vous avoir sur la conscience. J'ai alerté la Préfecture à votre sujet.

— À votre place, j'aurais certainement fait la même chose. Cherchez votre traître, Denver. Et bonne chance.

Il raccrocha et se fouilla à la recherche d'une pièce pour un nouvel appel. Il avait dû jouer la comédie à Denver et n'en était pas très fier. Quand le policier apprendrait que l'Exécuteur était déjà à près de deux mille kilomètres de Salt Lake City, il le maudirait de s'être joué de lui. Mais Bolan avait besoin de savoir comment évoluait la situation dans l'Utah pour en extrapoler les prolongements sur Saint Louis.

Au moment où il allait insérer une pièce d'un cent dans l'appareil, le talkie-walkie couina dans sa poche. Il l'amena contre sa tempe, réglage du volume au minimum.

— Un mec vient de sortir de la cahute, chuchota Blancanales. Je le vois en train de marcher sur le trottoir, on dirait qu'il cherche quelque chose... Ou plutôt qu'il attend quelque chose... Il revient sur ses pas.

L'appareil radio resta muet quelques secondes, puis :

— Il est revenu près de la maison et il s'est arrêté. Il... Ouais, il est en train de pisser... Il se retourne...

— Du mouvement aux fenêtres ?

— Négatif. Attends... J'entends un moteur.

Bolan aussi avait entendu. Bientôt des faisceaux de phares s'étendirent dans Manchester Road, balayant brièvement la cabine vitrée dans laquelle se tenait l'Exécuteur. Une Cadillac noire passa lentement sur la chaussée, dépassa la villa de Donato d'une trentaine

de mètres avant de s'immobiliser doucement. Deux ombres prudentes en descendirent, inspectèrent les environs en pivotant doucement.

— Politicien ? fit Bolan dans sa radio.

Il dut attendre un instant avant la réponse.

— Oui, souffla Blancanales. Un de ces types s'était un peu trop approché de nous. Ils ont échangé un signe de reconnaissance avec le pisseur... Un troisième vient de quitter la caisse noire. C'est peut-être le chef.

L'Exécuteur était trop loin pour voir leurs visages.

— Décris-le-moi.

— Grand, brun, avec une cicatrice sur la joue, l'air macho.

— Des sourcils touffus qui se rejoignent ?

— Affirmatif. Ils s'avancent vers la baraque... Voilà, ils y entrent. Terminé.

— Roger ! Restez en stand-bye.

Il laissa tomber la pièce de monnaie dans la fente du téléphone et appela la villa qui se découpait en silhouette sombre à l'autre bout de la rue.

— Oui ? fit une voix circonspecte.

Bolan demanda sur le même ton prudent :

— Est-ce qu'il est arrivé ?

— Heu, je vais voir, attendez.

— Je n'attends rien. Dis-moi simplement s'il est arrivé.

— Eh bien, ouais...

— Va me le chercher et passe-le-moi.

Il n'eut pas à attendre longtemps.

— Qui est-ce ? fit un nouvel interlocuteur.

— Mike ?

— Hé. Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est la merde. Quelqu'un à l'Ouest a mangé le morceau à ton sujet. Tu vois qui je veux dire ?

— Attends, attends, je...

— J'ai pas le temps d'attendre. Toi non plus. Je suis en train de te dire que Tony le connard a tout déballé aux poulets.

— Merde ! Ça confirmerait les bruits qu'on a entendus...

— Qu'est-ce que tu as entendu, Mike ?

— On a un contact là-bas. Mais je croyais pas que ça irait aussi vite.

— Arrange tes affaires, vérifie que tout est en ordre de ton côté. Et surtout, fais gaffe au téléphone, ils ont prévu de te mettre sur écoute.

— Le fumier ! fit nerveusement Donato. Comment es-tu au courant ?

— C'est les Fédés qui ont pris les choses en main. J'peux pas t'en dire plus. Bouge ton cul, préviens qui tu sais, termina Bolan avant de raccrocher.

Il rejoignit rapidement le Bronco, reprit sa place en refermant

doucement la portière.

— Depuis l'arrivée de ces trois gus, rien n'a plus bougé, commenta Michatowicz.

— Ça ne devrait pas tarder à changer, annonça Bolan.

En effet, il s'écoula moins de trois minutes avant que la porte d'entrée s'ouvre sur deux hommes qui se déployèrent dans la rue. Après une inspection rapide, ils furent rejoints près de la Cadillac par un homme de haute taille qui tenait à la main un attaché-case. Cette fois, l'Exécuteur put observer Mike Donato. Harold Brognola lui en avait fourni une description succincte mais rigoureuse. Il n'y avait pas à se méprendre.

Il les vit monter dans la Cadillac noire qui démarra aussitôt dans un chuintement de pneus.

La Toyota était en attente à une centaine de mètres de l'autre côté de la chaussée. L'Exécuteur l'appela :

— Traqueur Un ! Vous avez observé ?

— Bingo ! Tu t'étais pas gouré, renvoya la voix grave de Teddy Jackson.

— Suivez doucement. Traqueur Deux, refluez par Woodlawn et filez en parallèle à l'Est sur Big Bend Road.

— Waooh ! fit joyeusement Cassiopéa depuis la Transamerica. On va se dérouiller, les mecs !

— Maintenez la liaison radio avec Traqueur Un, vous relayerez toutes les trois minutes.

— Roger ! C'est parti.

Peu de temps après les premiers sortants, trois nouvelles silhouettes quittèrent la villa, d'une allure aussi méfiante, et rejoignirent une Plymouth bleu sombre qui se décolla du trottoir et prit rapidement de la distance.

— Vas-y, à toi, dit Bolan à Michatowicz. Ne lâche surtout pas cette caisse.

Le Bronco s'ébranla à son tour, son moteur ronflant légèrement dans la nuit avec une force tranquille.

La filière était renouée. La chasse à la vermine se poursuivait à Saint Louis.

CHAPITRE XVII

Ils venaient d'aborder le centre-ville et la Plymouth sombre s'y enfonçait en direction de l'Est et du Mississippi. L'Exécuteur avait choisi de filer ces trois hommes qui n'étaient vraisemblablement que des sous-fifres, pressentant qu'on leur avait donné des ordres pour une tâche bien précise. Et il avait besoin d'en connaître plus sur l'importance des moyens adverses avant de s'attaquer au gros morceau.

— Traqueur Un et Deux ! lança Bolan dans sa radio.

Deux accusés de réception lui arrivèrent immédiatement.

— Position ?

— Nous remontons vers le nord par Warson Road, indiqua Teddy Jackson à bord de la Toyota. La caisse noire est à cent mètres devant nous et Traqueur Deux nous suit à quinze secondes. Peu de circulation. C'est idéal.

— O.K. Prévenez s'il y a du nouveau.

Puis il reporta son attention sur la Plymouth.

— Ils filent vers la rivière, commenta Blancanales. J'espère qu'ils n'ont pas l'intention de se tirer dans l'Illinois.

L'État d'Illinois, plus à l'est, commençait au milieu du Mississippi. L'Exécuteur n'était pas préoccupé par cette éventualité. Il pensait au contraire que les trois hommes allaient le mener jusqu'à une planque pour y prévenir des contacts faisant partie de la magouille, à moins qu'ils aient reçu pour directives de liquider des comparses gênants. C'était bien dans les méthodes de la mafia. Dès qu'un risque surgissait, la première réaction des amici était invariablement de mettre en sommeil les affaires compromettantes et de faire disparaître les pions susceptibles de leur nuire directement ou par contrecoup. C'était d'ailleurs de cette façon que les mafiosi échappaient la plupart du temps aux poursuites policières, en s'arrangeant pour être prévenus du danger par des mouches judicieusement mises en place au fil du temps.

Bolan avait misé là-dessus. Il avait déclenché le système d'alarme et il n'allait pas leur laisser le temps d'arranger le coup.

Son intuition lui soufflait de toute façon que c'était de ce côté qu'il

fallait s'inquiéter. Il avait toujours su écouter son instinct et c'était grâce à cela qu'il avait pu continuer sa guerre d'usure.

Ils roulaient maintenant dans Market Street et dépassèrent le zoo, la Plymouth continuant à vitesse raisonnable. La circulation était très fluide et Michatowicz dut réduire la vitesse du Bronco pour éviter de le faire repérer. Habilement, il laissa deux véhicules s'intercaler entre eux et le lièvre. Devant eux, le Gateway Arch lançait son immense voûte de béton et d'acier à l'assaut du ciel nocturne, éclairé par des projecteurs.

— Tu te démerdes bien, fit remarquer Blancanales à l'adresse de Michatowicz.

Ce dernier ricana :

— J'ai fait le taxi pendant trois ans à Philly, ce serait dommage que je ne m'en sorte pas dans une ville comme celle-ci... Je crois que je devrais prendre une rue parallèle, ces gus ralentissent.

Bolan l'approuva. Il vira dans une voie adjacente pour récupérer Chesnut Street, puis accéléra, faisant rapidement monter le compteur de vitesse. Lorsqu'ils parvinrent au croisement avec la 7^e Rue, il reprit l'axe abandonné et se tint en attente, phares éteints. Au bout d'une dizaine de secondes, la voiture de la mafia passa devant eux sans dévier de sa trajectoire.

— Avance un peu, dit Bolan. Voilà. Ils piquent tout droit vers les quais.

Il vit en effet la Plymouth virer à gauche sur le quai longeant le Mississippi.

— Maintenant fonce par Broadway.

Michatowicz ayant compris la manœuvre n'avait pas attendu pour redémarrer. Le moteur du 4 x 4 ronfla dans une accélération brutale qui les plaqua un instant à leurs sièges. Heureusement, la chaussée était libre de toute circulation. Lorsque la vitesse se stabilisa, Bolan entendit son talkie-walkie annoncer :

— Traqueur Un à Striker ! Nous sommes au point fixe. Bandit vient d'entrer dans la grande baraque à Carsonville. Traqueur Deux en attente derrière nous.

Il répondit brièvement :

— Roger ! Notez le point fixe et observez. Pas d'intervention. Stand-by.

— D'accord. Over.

Puis il vérifia le chargement de son Beretta 93-R, y fixa un silencieux et s'adressa à ses compagnons :

— Je crois que ça va être pour bientôt. Faudra travailler en silence.

Crazy Horse sourit dans l'obscurité en exhibant la longue lame d'un poignard de combat tandis que Blancanales examinait un automatique Deitronics de calibre .45 qu'il équipa lui aussi d'un réducteur de son.

— Est-ce qu'on les liquide tout de suite ? demanda l'Indien.

— Ça dépendra des circonstances. Dépêche-toi d'arriver à la rivière, Mickey. Ralentis ensuite en douceur.

Une centaine de mètres avant de déboucher sur les quais, Michatowicz rétrograda et fit tomber la vitesse. Tous feux éteints, il laissa glisser le Bronco qui s'immobilisa en bordure du Mississippi sur une petite aire en béton. Assez loin sur leur droite, deux phares grossissaient rapidement.

— On les a pris de vitesse et court-circuités, fit Blancanales d'un ton réjoui. Pourvu qu'ils ne nous dépassent pas.

— Tu veux parier qu'ils vont s'arrêter avant nous ? lui dit Crazy Horse. Regardez, ils ralentissent...

— Ouais. Qu'est-ce qu'ils peuvent vouloir faire dans ce coin désert ? C'est un vrai coupe-gorge ! Hé, t'as gagné ton pari, vieux.

La Plymouth s'était immobilisée dans une zone à peine éclairée par la lumière d'une lointaine lampe à vapeur de sodium. Au loin, sur la rive opposée, plusieurs bateaux à aube étaient à quai, vestiges rénovés d'une époque glorieuse, attendant la saison touristique. Parmi ces bâtiments fluviaux du passé, le *Spirit of the River* était agrémenté d'une guirlande de petites ampoules électriques colorées, seule note plaisante dans ce décor sinistre.

L'Exécuteur avait déjà mis pied à terre et se glissait dans l'ombre vers le véhicule arrêté à une soixantaine de mètres. Suivi par ses amis, il progressa silencieusement, s'arrêta lorsque les portières de la Plymouth s'ouvrirent sans précaution, libérant ses occupants. L'un d'eux donna des ordres d'une voix contenue, mais qui résonna sur l'eau du fleuve :

— Allez-y en silence mais rapidement, les gars !

Un autre lui répondit en rigolant :

— Moi, j'aurais bien aimé m'amuser un peu avec cette salope avant de la liquider.

— J'ai toujours pensé que t'étais givré, ricana le troisième. Faire ça à côté de macchabées...

— Vos gueules ! Faudra lester ces putains de cadavres. Sammy, magne-toi d'aller prévenir le négro.

Les trois mafiosi s'avancèrent jusqu'au bord du quai, l'un d'eux commençant à descendre le long d'une échelle incrustée dans le béton vers une péniche ventrue amarrée par des filins sur des plots en acier.

L'éclair d'une lame brilla un court instant.

Le bref échange de paroles était sans équivoque. Il n'était plus question d'y aller en douceur.

— Go ! cracha sourdement Bolan en se lançant au pas de course vers les buteurs de la Cosa Nostra.

Dans la foulée, il aligna l'homme le plus proche, lui expédiant deux

balles dans la poitrine alors qu'il se retournait et faisait face. Pas loin de lui, trois chuintements rauques lui firent comprendre que Blancanales avait également ouvert le feu. Il vit la seconde cible se casser en deux, pirouetter d'une façon grotesque. Puis une flèche sombre s'élança le long du quai avec une souplesse féline. Crazy Horse entra en action comme un fauve, se jetant sur le tueur qui venait de prendre pied sur la péniche. Il y eut un très bref combat à l'issue duquel l'Indien se redressa et posa un doigt sur ses lèvres, désignant de la main une écouteille entrouverte.

Bolan prit l'ouverture sombre dans sa ligne de feu, prêt à cracher la mort. Ils entendirent quelques jurons, une toux grasse, et l'écouteille s'ouvrit en grinçant sur une silhouette encore plus sombre que les ténèbres alentour. Le type, un Noir obèse, fit quelques pas en levant la tête. Il tituba et poussa un cri étranglé lorsque le poignard de Crazy Horse lui ouvrit la gorge.

Michatowicz prit position sur le dock tandis que Bolan sautait à son tour sur l'embarcation, suivi de Blancanales. Dès qu'il eut franchi l'écouteille, une puanteur infecte l'assaillit. L'atmosphère confinée sentait la sueur rance, le tabac refroidi mais aussi une odeur qu'il ne connaissait que trop. Celle de la mort déjà bien avancée, de cadavre en début de décomposition.

Il alluma une petite torche électrique dont il promena le faisceau dans la cabine, ou plutôt le capharnaüm qu'il inspecta sommairement. L'obèse devait dormir à l'arrivée des tueurs. Une couchette crasseuse portait encore l'empreinte de son corps de pachyderme. Au fond, il y avait une porte en bois peint fermée par un loquet rouillé qu'il releva. Il n'eut ensuite qu'à la pousser pour découvrir l'amorce d'un escalier raide s'enfonçant dans ce qui paraissait être une soute.

L'odeur pestilentielle venait de là.

Le Beretta toujours à la main, l'Exécuteur descendit les échelons qui grincèrent abominablement sous son poids. Puis il inspecta les lieux avec sa torche. La plus grande partie de la soute était occupée par un énorme tas de sable sur lequel on avait jeté trois grands sacs en toile de jute tendus par ce qui pouvait être des formes humaines. Bolan en ouvrit un en s'aidant de son poignard et ne put retenir une grimace d'écœurement. L'homme qu'on avait enfermé dans la toile grossière était sûrement mort depuis plusieurs jours. Son visage gonflé et cireux offrait une vision d'horreur. Ses orbites étaient purulentes et grouillaient de vers, sa langue lui sortait de la bouche et ses lèvres ressemblaient à deux boudins en putréfaction.

Il referma le pan de toile sur le spectacle immonde et perçut un raclement dans le fond de la soute, puis ce qui ressembla à un gémissement. Contournant le tas de sable il s'approcha de l'origine du bruit, le Beretta prêt à faire feu, et braqua le faisceau de sa torche.

La jeune femme se tenait dans un renforcement humide entre des caisses vides. Ses chevilles étaient liées par une corde en nylon et on lui avait attaché les poignets dans le dos. Un bâillon de toile douteuse lui recouvrait la bouche. Son visage était maculé de poussière, des toiles d'araignée s'emmêlaient dans sa chevelure rousse. Elle était visiblement terrorisée.

Bolan lui ôta son bâillon crasseux.

— Ne paniquez pas, miss Swanson, lui conseilla-t-il. Je ne suis pas l'ennemi.

Elle respira par petits coups nerveux l'air empuanti des lieux, toussa et ses yeux s'embruèrent.

— Dieu soit loué ! s'exclama-t-elle. J'ai cru que ces salauds revenaient pour me tuer.

Se gardant de lui dire que c'était ce qui avait failli se produire, il défit les liens de ses poignets et de ses chevilles, l'aida à se mettre debout. Elle chancela.

— Pourrez-vous marcher ?

— Je vais essayer.

Elle se massa les poignets puis fit quelques pas maladroits. Bolan dut la soutenir par la taille pour l'aider à gravir les marches raides de l'escalier, la retint quand elle trébucha en posant le pied dans la cabine.

Blancanales et William Tanka se tenaient en attente près de l'écoutille.

— Qui est cette bonne femme ? fit ce dernier, scrutant dans la quasi-obscurité les traits de la fille.

— Un flic, répondit Bolan.

— Sans blague ? On dirait plutôt une tigresse qui a raté sa proie.

— Allez vous faire voir ! souffla-t-elle furieusement.

— Qu'est-ce que je disais !

Jetant à peine un regard sur le corps énorme étendu à moins de deux mètres, elle releva ensuite la tête.

— Et vous, qui êtes-vous ? questionna-t-elle en écarquillant les yeux pour examiner le visage de Bolan.

L'Exécuter eut un rictus. Son nouveau masque de combat avait abusé la jeune femme. Pourtant elle l'avait regardé de très près lors de leur première rencontre en Pennsylvanie.

En tout cas il était arrivé in extremis pour tirer la fille d'un pétrin définitif. Mais il n'était pas surpris outre mesure de ces retrouvailles. Compte tenu de la filière suivie, c'était en quelque sorte dans la logique des choses.

Et il avait très envie de savoir comment la rousse Eva Swanson s'était fait piéger après avoir si bien infiltré l'organisation criminelle de Marinello junior en Pennsylvanie.

CHAPITRE XVIII

À peine avaient-ils réintégré le Bronco qu'un appel leur parvint par radio :

— Traqueur Un pour Striker ! Nous reprenons la chasse, le gibier s'est remis en route.

— Direction ?

— Dans l'axe de l'aéroport. On tente une interception ?

— Négatif. Suivez en vous relayant avec Traqueur Deux. Over.

Eva Swanson avait pris place sur la large banquette arrière, entre Tanka et Blancanales, qui lui avait donné un kleenex pour s'essuyer le visage. Elle était encore sous le coup de l'émotion mais semblait se reprendre vite.

Michatowicz s'était réinstallé au volant.

— Mets le cap sur l'aéroport, indiqua Bolan à ce dernier.

Puis se tournant vers la jeune femme :

— Depuis quand étiez-vous dans ce rafiot pourri ?

Elle ne fit aucune difficulté pour répondre :

— On m'y a amenée en début d'après-midi. Quelle heure est-il ?

— 1 h 15.

Elle frissonna.

— Il m'a semblé y être restée plusieurs jours. J'ai cru devenir folle. Et cette puanteur !... Au fait, ce serait mieux si vous me disiez qui vous êtes. J'ai l'impression d'avoir déjà entendu votre voix. C'est Harper qui vous envoie ?

— Qui est Harper ? s'enquit Blancanales.

— Peut-être une grosse tête de la DEA, répliqua Crazy Horse avec un ricanement. Ou un ponte de la mafia.

— Je suis sûre que nous nous sommes déjà rencontrés, murmura la jeune femme.

Bolan n'avait pas l'intention de finasser, au contraire. Cela faisait partie de son plan depuis le premier jour. Se faire refaire le visage n'était qu'un avantage très provisoire, vu le genre de vie qu'il menait. Il n'avait pris cette décision que pour brouiller les pistes. Lorsque suffisamment de personnes auraient vu son nouveau visage, il pourrait retrouver une gueule qu'il n'aimait pas particulièrement mais à

laquelle il s'était habitué depuis tout ce temps, et qu'il n'avait accepté de quitter que lorsque Brognola lui avait trouvé ce chirurgien génial, capable de défaire demain ce qu'il avait fait hier. Il enchaîna :

— Nous nous sommes rencontrés à Philadelphie dans un commissariat de police et ensuite dans un taxi conduit par ce type.

Il désigna Michatowicz, poursuivit :

— Est-ce que vous y êtes ?

Eva Swanson se pencha vers l'avant, entre les dossiers des fauteuils, et ses yeux s'agrandirent.

— Bon Dieu !

— Dieu n'y est pour rien. Ce n'est que de la chirurgie esthétique.

— C'est pas vrai ! Je savais bien que je connaissais votre voix. Qu'est-ce que vous avez fait à votre...

— Je n'ai pas le temps de jouer aux questions et aux réponses, miss Swanson. Le fait que j'aie modifié mon visage ne change rien à votre problème. Maintenant, répondez-moi par oui ou par non. Etes-vous d'accord pour coopérer ?

Elle resta un instant silencieuse, paraissant réfléchir aux nouvelles données de la situation.

— Je crois que je n'ai pas le choix !

— Faux. Dites-moi non et je vous dépose tout de suite. Je suis pressé.

— Ça fait deux fois, soupira-t-elle.

— Deux fois quoi ?

— Que vous me sauvez la vie. Et je ne suis sûrement pas assez costaud pour continuer toute seule, c'est une évidence. Donc je suis d'accord pour coopérer.

— O.K. Qui étaient ces types ?

— Des agents de la DEA.

— Des collègues à vous, en somme ?

— Évidemment. Vous me soupçonnez toujours de travailler pour la mafia ?

— J'ai eu ce doute, en effet. Résumez la situation depuis votre départ de Philadelphie avec Augie.

Une nouvelle fois elle parut rentrer dans ses pensées, les yeux baissés et se tortillant les doigts.

— Secouez-vous ! lui dit l'Exécuteur. La marmite va bientôt exploser.

Elle déglutit et respira un grand coup.

— D'accord. Après avoir été interrogé par la police et s'être posé en victime, Augie a décidé de partir pour Buffalo, commença-t-elle à expliquer avec un petit sourire crispé. Il avait soi-disant une affaire urgente à traiter là-bas et il m'a proposé de m'emmener avec lui pour assurer son secrétariat. Je l'ai suivi, pensant que j'allais pouvoir ainsi

identifier des filières secondaires, mais pas une seule fois il ne m'a laissé assister aux entrevues qu'il tenait. Ensuite, ça a été Saint Louis, ici, où nous n'avons passé qu'une journée, puis Chicago, Minneapolis et Denver, puis Salt Lake City où j'ai été mise en présence de plusieurs intermédiaires de la mafia de l'Est.

— Dont Mike Donato et Frank Stuhler ?

— Oui. Augie a eu aussi plusieurs entretiens avec des pontes de l'Utah, notamment le milliardaire Mordécaï Young. Ces rencontres paraissaient parfaitement normales dans le cadre des affaires locales.

S'interrompant, elle demanda :

— Quelqu'un a-t-il une cigarette ?

Bolan fouilla dans le vide-poches du tableau de bord et lui tendit un paquet un peu froissé puis un briquet.

— J'en viens à l'essentiel, poursuivit-elle en soufflant un long nuage de fumée. Nous sommes revenus à Saint Louis depuis dix jours et c'est là que j'ai découvert le pot-aux-roses. Accrochez-vous, c'est gratiné. Je pensais découvrir une filière de stupéfiants et je suis tombée en plein complot ! Savez-vous ce que les amici projettent ? Rien moins que de mettre en place un homme à eux à la présidence du pays.

— C'est du délire ! dit Crazy Horse. Vous voyez un gros mafioso en train de mener une campagne électorale ?

— Il ne s'agit pas d'un mafioso. Imaginez deux ou trois candidats suffisamment populaires pour se lancer dans la bagarre électorale. Des gens à la conscience particulièrement souple et qui sont soutenus par la mafia.

— Ce ne serait pas leur première tentative, confirma Bolan.

— Eh bien, ça recommence. Mais en mieux, cette fois. Les chances sont vraiment de leur côté. Ils se sont arrangés pour compromettre les deux candidats déjà en lice. Un postulant et le Président sortant.

— Ne me dites pas que ceux-là marchent dans la combine.

— Ils ne sont évidemment au courant de rien. L'astuce est simple mais très efficace : des narco-dollars vont être injectés en douce dans les caisses de la campagne électorale. En douce mais massivement. Je crois même que c'est déjà commencé. Vous voyez le coup de vice ?

Bolan alluma lui aussi une cigarette. Il voyait très bien en effet ce qui pouvait se passer. Des politiciens à la solde de la Cosa Nostra exigeraient à mi-parcours l'intervention d'une commission d'enquête chargée d'examiner la provenance des fonds litigieux. Ce ne serait sûrement pas difficile de prouver que de l'argent noir avait servi à la promotion des deux candidats pourtant honnêtes. Il y aurait un énorme scandale, encore plus important que celui du Watergate. Et les salauds téléguidés par les amici auraient le champ libre.

— C'est parfaitement dégueulasse ! cracha Tanka.

— Mais bien joué, affirma Bolan. Et la combine de Salt Lake City

n'est que l'arbre qui cache la forêt. D'un côté ils pourrissent pour atteindre le sommet de la pyramide, et de l'autre ils se fabriquent du pognon propre pour alimenter la magouille. Chapeau ! Comment l'avez-vous appris ?

— Pas grâce à mes prouesses professionnelles, hélas. Voilà une semaine, Augie m'a enfermée dans son bureau et s'est mis à rigoler en m'annonçant qu'il était au courant de mon appartenance à la DEA. Il le savait depuis le début... Et il m'a débarrassé sadiquement toute l'histoire en se délectant, me fournissant même des détails sur le mécanisme. Ce type est un mégalomane, un fou dangereux, mais il est d'une intelligence diabolique. Après que vous l'avez exposé à Philadelphie, le juge fédéral désigné pour cette affaire voulait absolument l'inculper et le jeter en prison. De mon côté, je pensais qu'il était préférable de le laisser en liberté, une façon pour moi de dénicher toutes les filières qu'il avait mises en place pendant des années. J'en ai parlé à mon patron qui a été convaincu et est intervenu auprès du juge.

Elle fit une pause pour tirer une bouffée de sa cigarette, poursuivit :

— Seulement, ce que j'ignorais c'est qu'il avait découvert mon jeu. Il avait compris que tant que je serais avec lui on le laisserait tranquille. Et il a continué comme ça à jouer au chat et à la souris. Ensuite, il s'est débrouillé pour se placer complètement à l'abri des poursuites. Par quel moyen, ça je n'en sais rien.

— Ça ne lui a pas spécialement profité, ricana Blancanales.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il avait tout prévu sauf le sale coup du Learjet. Il s'était...

Bolan l'interrompt, questionnant la jeune femme :

— Quand Augie vous a-t-il mise au courant ?

— Il y a... oui, huit jours maintenant. Ensuite, il m'a fait boucler dans une maison, entre Ballwin et Manchester.

— Au 817 Manchester Road ?

— Exact.

— Comment s'est passée votre détention ?

— J'ai été enfermée dans une pièce sans autre issue qu'une porte renforcée et gardée en permanence par un gorille. On m'y apportait un repas deux fois par jour et on ne me laissait sortir que pour faire ma toilette. Ces détails sont importants pour vous ?

— Très importants, affirma l'Exécuteur. Depuis cet instant, vous n'avez plus eu de contact avec l'extérieur ?

— Aucun. C'est seulement hier en début d'après-midi que trois types sont venus me chercher pour me conduire sur les quais. Maintenant je suis certaine qu'ils se préparaient à m'expédier au fond de la rivière en même temps que ces trois agents qu'ils ont tués. Il y en a eu deux autres qui se sont fait prendre à Salt Lake City, ils étaient chargés

d'assurer discrètement ma protection en cas de coup dur. Tu parles !

— Hé, attendez ! s'exclama Blancanales. Quelque chose ne colle pas dans ce que vous dites.

Depuis quelques instants, un froid sourire flottait sur les lèvres de l'Exécuter.

— Je crois au contraire que ça colle très bien, affirma-t-il. Quand avez-vous vu Augie Marinello pour la dernière fois ?

Elle le considéra avec étonnement, comme s'il lui posait une question incongrue.

— C'était... C'était avant-hier. Il est venu à la villa pour discuter avec Donato. Il en a profité pour me narguer en me disant que sa nouvelle opération était déjà sur les rails et que personne ne pouvait plus rien contre lui. On ne peut même pas le qualifier de dément, il est bien pire que ça !

Un silence glacial s'installa dans l'habitable. Pendant de longues secondes ils n'entendirent plus que le ronflement doux et puissant du Bronco qui filait sur le Freeway en direction de St Louis Airport.

— Et voilà ! laissa enfin tomber Blancanales. Tu as retrouvé ton fantôme, Mack.

— C'est dingue ! résuma Michatowicz. Même les mafiosi de l'Est le croyaient mort dans l'explosion du Learjet.

— Je n'y ai jamais vraiment cru, dit Bolan. Et je ne l'ai jamais sous-estimé au point de concevoir qu'il puisse se faire piéger aussi stupidement.

— C'est ce qui vous a fait courir jusqu'ici ? demanda Eva Swanson.

Crazy Horse eut un rire grinçant :

— Je sentais bien qu'il y avait des ondes dégueulasses dans cette villa de Manchester. C'était un prolongement de Salt Lake.

— Mais le cadavre identifié dans l'avion ? fit Michatowicz.

— Bidon évidemment, lui répondit Bolan. Augie avait savamment arrangé l'attentat. Cette histoire de doigts brûlés à l'acide pour gommer les empreintes, c'était uniquement pour qu'on ne puisse pas réellement identifier le corps. Il a choisi un ami possédant la même corpulence que lui en le baratinant avec une histoire bien ficelée, voilà tout. Et il a fait d'une pierre deux coups. N'oubliez pas que parmi les victimes il y avait deux politiciens du Missouri, sans aucun doute des gens qui gênaient son projet. Les autres y sont passés dans la foulée, innocents ou en affaires avec la mafia...

— Mais de quoi parlez-vous ? s'exclama la jeune femme :

— D'une ordure qui a failli réussir un coup génial. Ça fait sans doute très longtemps qu'il l'a préparé, comme il s'est également préparé à l'éventualité de l'écroulement de son empire. Ce n'est pas le genre à s'avouer vaincu.

Blancanales soupira et demanda à la fille :

— Et Mordécaï Young, dans tout ça ?

— Il marche d'évidence avec lui dans le projet démoniaque, dit Bolan. Je crois même que c'est lui le véritable cerveau de toute la combine, et depuis longtemps...

— Le chef d'orchestre invisible ?

— J'en suis presque certain. En tout cas il se sert des Mormons pour promouvoir ses immenses affaires pourries. Ce n'est pas la première fois qu'un politicard se laisse prendre au jeu de la mafia. Ces types sont tous plus ou moins asservis par leur soif de pouvoir...

Il fut interrompu par un appel dans le talkie-walkie. C'était Gadgets :

— Nous sommes à un nouveau point fixe, Striker. C'est à Hazelwodd, après l'aéroport. Gros sourcils a maintenant deux bagnoles supplémentaires avec lui, remplies de boy-scouts.

— Comment se présente l'endroit ?

— Un petit immeuble. Une sorte d'hôtel particulier. Il y est entré il y a une minute. Ça sent le déménagement en perspective, les rats vont peut-être larguer le rafiot incertain pour nager jusqu'à la terre ferme avec de la troupe.

— Combien de soldats ?

— Une bonne douzaine. Attends... Trois gus sont sortis et prennent position devant la façade. Ils ont des flingues, on dirait qu'ils sont mis en protection... Oh ! Ça se précise... Un balèze quitte la baraque... Un autre le suit avec un attaché-case. Taille moyenne, brun, l'air d'un homme d'affaires style Harvard. Un dandy. J'ai l'impression de l'avoir déjà vu... C'est con, on n'a pas beaucoup d'éclairage. Un instant. Passe-moi les jumelles, Jack... Voilà ! Merde, on dirait...

— Décris-le ! cracha Bolan.

— Merde ! C'est pas possible... J'ai l'impression de voir l'ami Augie, la ressemblance est...

— C'est lui.

— T'es sûr ? J'en crois pas mes yeux.

— Et Gros sourcils ?

— Il n'est pas ressorti.

— Attention, Traqueur Un et Deux ! Nous sommes au bout du voyage. Le dandy à l'attaché-case est la cible. Ne le lâchez plus mais faites gaffe. Confirmez !

— Bien compris, répliqua Gadgets.

— O.K. pour Traqueur Deux ! Nous allons leur coller aux fesses, Striker.

Un court instant de silence passa sur l'antenne, puis :

— Ça y est, le dandy embarque dans une grosse carrosserie blanche avec ses gardes du corps. C'est une Rolls, je crois... Ouais, ils démarrent, maintenant. Quatre caisses en tout. La cible est en position numéro trois. C'est parti.

— Roger ! Ne les serrez pas de trop.

— Pas de problème. On ne risque pas de perdre un pareil convoi !

— Signalez votre position toutes les trente secondes.

— Roger !

Bolan jeta un coup d'œil incisif à Michatowicz.

— Fonce, lui dit-il. Je veux qu'on dépasse les traqueurs.

Puis il se tourna vers la rousse, se fouilla et lui tendit plusieurs billets de cent dollars.

— On va vous débarquer sur le trajet, vous vous débrouillerez ensuite.

Elle se cabra :

— Dites, ça ne va pas la tête ? Il n'en est pas question et je vous serai sûrement utile.

— Ne recommencez pas avec vos certitudes comme à Philadelphie !

— C'est un comble ! Je fais tout le boulot depuis des mois et vous prétendez vous accaparer le bénéfice. C'est une escroquerie !

— Nous n'allons pas demander poliment à M. Marinello de déposer les armes. Nous allons nous attaquer à plus de seize types bourrés de flingues et de munitions et sûrement bien entraînés. Et ça risque de dégénérer en enfer.

— Est-ce que vous ne m'avez pas déjà dit que l'enfer est pour les vivants ? Je suis bien vivante et j'en veux ma part, n'essayez pas de me mettre sur la touche, Bolan. Débarquez-moi et j'ameute immédiatement tous les flics de la ville.

Crazy Horse se mit à rire à côté d'elle. Bolan soupira, les mâchoires contractées. Après tout, Eva Swanson prenait ses responsabilités. Elle ne serait sûrement d'aucune utilité pendant l'affrontement, mais il ne se sentait pas le droit de l'exclure du final d'une affaire où elle avait continuellement risqué sa peau.

— Fermez-la, gronda-t-il. Je ne veux pas traîner avec moi une femme hystérique. Et ne restez pas dans mes pieds quand ça commencera à péter.

Puis il reporta son attention sur l'expressway qui défilait à vive allure.

— Go ! lança-t-il, le visage granitique et les yeux glacés.

Le Bronco fit un bond en avant en direction du nord.

CHAPITRE XIX

Une pluie fine s'était mise à tomber, noyant le paysage nocturne sous un rideau poisseux.

La Transamerica pistait le cortège de la mafia, prenant la relève de la Toyota qui roulait à présent sur une voie parallèle. Assis à droite d'Herman Schwarz qui tenait le volant de la voiture japonaise, Jackson vérifiait son pistolet-mitrailleur, un Uzi qu'il avait soigneusement astiqué avant le départ. Il tapota doucement l'arme :

— J'espère que j'vais pouvoir utiliser bientôt cette belle petite chose.

— Est-ce que tu sauras t'en servir ? plaisanta Blancanales.

Le grand Noir rigola.

— Tu me regarderas au boulot, mon frère ! J'veux être assez près de ces sales cons pour leur voir le blanc des yeux avant de leur péter la figure.

— Ils changent de direction, indiqua Grimaldi assis à l'arrière.

Loin devant eux dans la nuit, le convoi ralentissait. Ils virent les quatre véhicules virer pour prendre une bretelle de raccordement menant à l'autoroute.

— Striker ! lança Jackson dans le transceiver. Les bandits viennent de coller au Freeway 170 en direction de l'ouest. Cette voie bifurque ensuite sur le sud.

Les inflexions calmes et froides de Bolan lui vinrent en retour :

— Roger ! Nous sommes également sur le 170 à hauteur de Maryville, dans votre direction. Comment est la circulation pour vous ?

— Tranquille, peu de monde. On se tient à distance.

— O.K. Donnez-moi le top quand vous passerez à l'intersection avec la 70.

— D'accord, termina Jackson.

Il posa le transceiver entre les deux sièges, sourit béatement et regarda Blancanales.

— Ça fait longtemps que je m'étais pas amusé comme ça. On fait une drôle d'équipe, hein ?

— Tu n'as encore rien vu, lui dit Grimaldi. Attends qu'il entre dans la danse, lui, et tu comprendras pourquoi les amici font des

cauchemars quand il est dans leurs parages.

— Comment l'as-tu connu ? Tu ne faisais pas partie de la première équipe...

— Jack était pilote pour la Mafia, gloussa Blancanales.

— Hé ! Tu pourrais au moins me laisser m'expliquer.

— Il s'est fait braquer par Bolan dans la cabine de l'avion d'un *capo* de Las Vegas. Dis-lui comment tu as eu la trouille, Jack.

Grimaldi fit une grimace.

— Mes cheveux sont devenus tout blancs en cinq secondes.

— Dis pas de conneries. Qu'est-ce que tu as ressenti quand il t'a mis son gros flingue sous le nez ?

— J'ai compris que c'était foutu. J'ai fait ma prière et j'ai serré les fesses.

— Et ensuite ?

— Merde, j'ai pas envie de raconter. C'est personnel.

— Mais t'es devenu pote avec lui...

— Ouais. Quand on connaît ce mec, ou il vous tue, ou c'est pour la vie, dit Grimaldi en riant.

Le Noir se retourna vers lui et montra toutes ses dents en singeant l'accent africain.

— Moi, j'aime déjà ce mec comme si on s'était connu dans une vie antérieure. Est-ce que tu crois à la réincarnation, toi ?

— Fermez-la ! fit Blancanales qui empoigna le transceiver sur les genoux de Jackson.

Il passa sur émission :

— Attention, Striker. Top pour l'intersection 70. Les quatre petits cochons viennent de s'y engager. Roulent maintenant à l'ouest. Vitesse moyenne.

— Compris. Vous avez entendu, Traqueur Deux ?

— Affirmatif ! répondit Cassiopéa. Nous allons nous aussi être obligés de monter sur le Freeway, notre route ne suit plus et on perd de la distance.

— D'accord, allez-y. Tout le monde sur le Freeway. Traqueur Un restera en arrière.

— Entendu.

La voix de Tiffany s'intercala :

— Je crois que le bandit en chef prend ses précautions, il se pourrait bien qu'il soit en train d'essayer de quitter cet État. D'après la carte, il y a de nombreux petits aéroports dans ce coin.

— C'est possible. Ouvrez l'œil.

Gadget reposa le transceiver. Après une trentaine de secondes, il annonça :

— Je vois des phares dans mon rétro, ça doit être Traqueur Deux. Quel est le prochain embranchement, Jack ?

— Crève Cœur Road, répliqua le pilote qui avait une carte routière étalée devant lui.

— Bon, derrière nous c'est bien la Transam. Je ralentis pour les laisser passer.

Il ne se trompait pas. Le rire de Cassiopée fit vibrer la radio :

— Planquez vos fesses, les gars, v'là la relève et on a envie de bouffer du lion !

Le Bronco venait de tourner sur l'Expressway 70 en direction de l'ouest. Bolan consultait une carte routière à la lumière d'une mini-lampe fixée au tableau de bord. Il releva la tête pour observer les panneaux au moment où Michatowicz lui fit observer :

— Regarde devant, cette guindé... J'ai pas l'impression que ce sont des touristes.

À moins de cinquante mètres, l'énorme coffre arrière d'une Lincoln Continental sombre se profilait dans le faisceau de leurs phares. Un véhicule qui pouvait facilement contenir une dizaine de passagers.

— Dépasse-les, on jette un coup d'œil.

Le moteur du 4 x 4 ronfla plus fort, le compteur de vitesse atteignit cent quarante km/h en quelques secondes et ils doublèrent la Lincoln.

— Bingo ! fit Blancanales. J'ai compté au moins huit types dans ce cercueil roulant. Et pas des plus belles gueules !

— Ton copain Augie s'est fait couvrir par une arrière-garde, commenta Michatowicz. Super prudent, le gus !

Bolan lui demanda :

— Te sens-tu d'attaque pour leur faire une dérivation ?

— Tu veux que je les mette sur la touche ? répliqua l'ex-GI sur un ton excité.

— On ne devrait pas tarder à trouver la bretelle conduisant à Bridgetown.

— Je vois ce que tu veux dire. C'est le genre de coup de vice que tous les taxis connaissent, rigola Michatowicz dans le bruit lancinant des essuie-glaces.

Il leva doucement le pied de l'accélérateur, laissa tomber un peu la vitesse tout en conduisant le Bronco sur la file de gauche. La Lincoln se rapprocha très vite, se stabilisa un moment à trente mètres d'eux.

L'Exécuteur avait baissé la vitre de son côté et faisait monter une cartouche dans la culasse de son gros AutoMag.

— La dérivation à deux cents mètres, signala Crazy Horse.

— Vu !

La limousine s'était rapprochée dans l'intention évidente de les dépasser par la droite. Le Bronco accéléra un peu pour garder la distance puis freina brutalement, serrant en diagonale. Derrière, le véhicule de la mafia fit une première embardée pour éviter la collision, et Michatowicz freina une seconde fois plus durement en

continuant de braquer son volant à droite. D'un coup, l'embarquée de la Lincoln se transforma en un dérapage brutal. Emporté dans son élan sur la chaussée humide, le mastodonte partit de travers dans une interminable glissade, monta sur l'accotement et percuta de plein fouet le rail de séparation avec la chaussée secondaire.

L'Exécuteur largua quatre grosses balles de .44 magnum sur la calandre rutilante. Quatre coups de tonnerre qui eurent pour effet de pulvériser les phares et le radiateur avant de s'enfoncer dans le moteur.

Crazy Horse poussa un cri d'enthousiasme tandis que le Bronco reprenait de la vitesse dans une accélération à couper le souffle.

Blancanales observait Eva Swanson, guettant ses réactions.

— Vous pouvez continuer, déclara-t-elle d'une voix calme. Je tiendrai facilement le coup.

— Alors, crampez-vous, ça va être pour bientôt, rétorqua Bolan. Commence à sortir le matériel, Politicien.

Tandis que ce dernier se penchait vers l'arrière de l'habitacle pour s'emparer de leur armement, la radio se manifesta une nouvelle fois :

— Striker, où êtes-vous ?

— Nous forçons l'allure dans votre direction. Donnez-moi un repère.

— Attends une seconde, fit la voix de Cassiopée. Voilà... Station-service fermée avec banderoles publicitaires. Attention... top !

Bolan se mit à compter les secondes sur son chrono. Lorsqu'il en fut à soixante-dix, il aperçut la station-service signalée et repassa sur émission :

— O.K., nous sommes tout près de vous à environ un kilomètre et demi. Grand virage devant... Nous dépassons. Bon, je vois vos feux. C'est Traqueur Un ?

— Affirmatif, confirma Ted Jackson. Deux est à six cents mètres devant nous.

— Ici Traqueur Deux, on a entendu. Bandits dans le collimateur à quinze secondes devant. Nous allons bientôt franchir la boucle ouest de la rivière.

— Roger ! Continuez comme ça, on va terminer l'opération avant First Capitol.

— C'est tout ce qu'on attend ! rugit Jackson.

— Donne-nous le signal, Striker !

— On va les opérer en deux temps avec un effet de feedback...

— Action et contre-réaction ? O.K. !

— Affirmatif. Je veux Traqueur Deux dans mon sillage à dix secondes après mon passage. Traqueur Un verrouillera les arrières et les laissera s'engager sur le front pour les récupérer ensuite avec le XM. O.K. ?

— Banco !

— Attention, on va vous dépasser. Préparez-vous et fourbissez le matériel.

À cent soixante-dix km/h, le Bronco rattrapa la Toyota et la remonta en flèche, doubla ensuite la Transam et continua sa course rapide. Les feux de position des quatre véhicules de la Mafia grossissaient très vite.

Michatowicz lança plusieurs petits coups de klaxon amicaux en les dépassant pied au plancher, s'enfonçant dans la grisaille de la pluie sur le Freeway à présent désert en amont.

Ils franchirent un pont au-dessus du Mississippi et laissèrent derrière eux une dérivation goudronnée.

Bientôt, la voix de Jackson se fit entendre :

— Gaffe ! Ils viennent de ralentir en paquet... Je crois qu'ils vont prendre la dérivation vers Saint Charles...

— Confirmez !

— Oui, ça y est !

— Bon ! On les récupère par la 94. Rien de changé.

CHAPITRE XX

Dans l'Oldsmobile quatre portes qui roulait en tête du convoi, un radio-téléphone se mit à tinter.

Le chef d'équipe assis à côté du conducteur décrocha le combiné.

— Ouais ?

— Le patron veut savoir dans combien de temps nous serons arrivés, fit une voix dans l'appareil.

— On tourne bientôt vers Saint Charles et il nous faudra moins d'un quart d'heure pour attraper le terrain d'aviation.

— Bon, magne-toi, Bud. J'aime pas cette balade en pleine nuit.

— On ne peut pas aller très vite avec cette merde de pluie.

— Magne-toi quand même et fais gaffe.

— Ouais, ouais.

Il remplaça le combiné sur son berceau et haussa les épaules.

— Il voudrait peut-être qu'on se foute en travers pour lui faire plaisir !

Le chauffeur plissa les yeux pour résister à l'éblouissement de phares puissants soudain réfléchis par son rétroviseur.

— Celui-là se fout de la pluie, grogna-t-il. Il doit avoir des pneus spéciaux.

Bud porta son regard vers la droite pour tenter de distinguer le véhicule qui avait entrepris une rapide manœuvre de dépassement en klaxonnant à plusieurs reprises.

— Et il nous en met plein la tronche, ce con !

— C'est dingue comme ces gros tout-terrain cavalent ! D'après toi, il roule à combien ?

— Au moins à cent cinquante.

— Mon cul ! J'te dis qu'il est pas loin du deux cents.

Il reprit le téléphone pour signaler l'approche de la bretelle de Saint Charles, entendit une voix nerveuse lui répliquer :

— La Lincoln ne répond pas. On vient d'essayer de les contacter.

— C'est peut-être un trou d'ondes, y en a plein dans le coin. Et avec cette pluie...

— J'espère qu'ils n'ont pas eu un problème. Dis au chauffeur de pas traîner, Bud.

— T'inquiète pas.

Ils prirent bientôt la route de Saint Chartes, roulant au maximum de la vitesse permise par la chaussée glissante, et le chef d'équipe s'étira.

— Putain ! J'ai envie d'un bon pieu avec une nana vachement chaude. Et dire qu'on s'emmerde sur une route de cambrousse dans un bled aussi con ! Est-ce que quelqu'un a réussi à trouver des pouffes en ville ?

Un jeune flingueur à l'arrière émit un hennissement.

— Y en a ! Moi j'en ai baisé quelques-unes. Des petites salopes bien roulées et super-vice-lardes.

— Faudra que tu me donnes l'adresse, Digger, j'ai les amygdales qui vont pas tarder à éclater.

Le jeunot se mit de nouveau à pousser son rire saccadé puis le silence retomba dans l'habitacle.

Cinq minutes plus tard, ils abordèrent une courbe prononcée et mal relevée.

— Ralentis, grogna Bud à l'intention du chauffeur. Va pas nous viander dans cette épingle de merde.

— Te casse pas, on va la prendre en souplesse. Tu devrais...

Ils ne surent jamais ce que Bud aurait dû faire. Brutalement, deux faisceaux lumineux vinrent frapper le pare-brise, aveuglant le chauffeur et ses passagers, en même temps qu'un horrible bruit de staccato retentissait dans la nuit poisseuse. Instinctivement, Digger broya la pédale de frein sous son pied tandis que des impacts venaient étoiler le pare-brise. La brusque décélération fit dérapager le véhicule et celui qui le suivait à quelques mètres seulement percuta son coffre arrière, accentuant le dérapage.

Un porte-flingue assis à l'arrière émit un cri rauque, la joue arrachée et projetant son sang sur son voisin qui se mit à beugler en brisant la vitre latérale avec son fusil à pompe pour faire feu à l'extérieur.

Presque imbriqués l'un dans l'autre, les deux véhicules se précipitaient dans un tourbillon vers l'accotement de là courbe. L'Oldsmobile fit quelques mètres dans l'herbe, en plein travers, piqua dans le fossé qui stoppa brutalement sa course insensée, et se releva à la verticale en éjectant un des passagers à plusieurs mètres.

Des cris, des hurlements et quelques coups de feu jaillirent des autres véhicules, mêlés à l'abominable staccato d'armes automatiques qui continuaient d'arroser les carrosseries.

Suivi de près par la Transam, le Bronco avait roulé à vive allure sur la 94 pour rattraper la route empruntée par le convoi. L'Exécuteur avait choisi un endroit idéal pour y tendre son embuscade. Un virage au revêtement bosselé, relevé dans le mauvais sens et enchâssé dans un sous-bois ténébreux.

Ils avaient eu tout au plus une vingtaine de secondes pour se

préparer, placer les deux véhicules à des points judicieux. Le gros tout-terrain était arrêté aux deux tiers de la courbe et la Transamerica à son début, capot pointé dans l'axe de la chaussée et pratiquement invisible.

Rosario Blancanales et la rousse Eva Swanson étaient chargés d'actionner les phares des deux véhicules dès que le signal en serait donné par radio.

Bolan avait ôté son imperméable, apparaissant dans sa combinaison de combat noire qui le moulait comme une seconde peau. Son immense AutoMag lui pendait sur la hanche droite, glissé dans une gaine militaire, et il tenait à la main un Colt Commando, version raccourcie du M-16. Sept chargeurs de .223 étaient glissés dans des étuis retenus par son ceinturon de combat.

Muni des deux LAWs anti-char, Robert Michatowicz se tenait à côté de lui, à plat ventre dans l'herbe mouillée derrière un petit monticule de terre. Un mini-transceiver radio était agrafé sur son épaule.

Cassiopée et Bumper Fratelli faisaient équipe pour couvrir de leur feu le milieu du virage à l'aide de pistolets-mitrailleurs tandis que Tiffany, Blancanales et Crazy Horse s'étaient dispersés en franc-tireurs à l'orée du bois.

Déjà, on apercevait les phares du cortège mafieux en approche rapide. Ils avançaient serrés les uns sur les autres comme s'ils avaient peur de se perdre.

Bolan commença mentalement le compte à rebours, accroupi près de Michatowicz. Alors que les véhicules n'étaient plus qu'à cent cinquante mètres, il brancha son talkie-walkie :

— Attention pour allumage et dispersion. Trois, deux, un... Go !

Les six phares du Bronco et ceux de la voiture de sport s'étaient allumés en même temps, inondant la chaussée d'une lueur infernale, découpant durement les ombres des véhicules lancés dans le méandre de la route. Et l'orage éclata dans un crépitement ininterrompu. La Chevrolet qui suivait l'Oldsmobile réussit à s'immobiliser juste avant l'accotement et des coups de feu claquèrent depuis les portières, se perdant dans l'obscurité des sous-bois.

Tandis que le chauffeur de la Rolls blanche effectuait une marche arrière précipitée, klaxonnant pour faire reculer le véhicule de queue, trois mafiosi réussirent à quitter la Chevrolet, fonçant pour se mettre à couvert. Bolan les prit dans sa ligne de mire, leur expédiant une giclée interrompue de frelons en furie qui stoppa leur course et les fit danser sur place. Puis il s'élança le long de la courbe, lâchant de brèves rafales pour couvrir sa progression, parvint à une cinquantaine de mètres de la Rolls qui poursuivait sa marche arrière.

S'accroupissant un instant dans l'ombre, il fit tomber son chargeur vide pour le remplacer par un neuf, cracha dans son transceiver :

— Traqueur Deux !

— À deux cents mètres en amont du feu d'artifice, Striker ! crépita la voix de Jackson. Phares éteints.

— Foncez et allumez. Go !

Il se redressa tout de suite après pour expédier une longue rafale sur la Rolls, arrosa également la voiture de queue pour dissuader les occupants d'en sortir. Cette dernière s'était placée dans un renfoncement de la chaussée, à la limite de la zone mondée de lumière. Plusieurs soldats de la mafia avaient déjà réussi à s'en extraire et tentaient de se déployer vers les sous-bois dans l'intention de tenir la position et de couvrir la retraite de la Rolls.

Un coup de frein strident se fit entendre puis la voix de Schwarz retentit dans tous les talkies-walkies de l'Équipe de la Mort :

— Grenades !

Bolan plongeait à terre et il y eut deux secondes d'accalmie avant que se fasse entendre la première déflagration d'une charge de 40 mm. D'autres explosèrent en chapelet suivant un arc de cercle rapide. Schwarz était entré en action avec le XM-174, arrosant l'arrière-garde de la mafia dans un tir de barrage tonitruant.

Dans l'éclairage des phares de la Toyota arrêtée en plein milieu de la route, Bolan aperçut un tueur accroupi et occupé à décharger sa mitraillette dans cette direction. Il l'ajusta avec le Colt Commando, commença à tirer au moment exact où une grenade explosa près du mafioso et le souleva à plusieurs mètres du sol. Un autre soldat fit les frais d'une rafale venue de la courbe alors qu'il se dressait sur le bord de la route en lâchant une succession de balles à chevrotines avec un fusil à pompe.

Couché dans la boue, l'Exécuteur se redressa à demi et tira l'AutoMag de sa gaine. Désormais immobilisée de travers contre le bas-côté de la chaussée, la Rolls se défendait avec hargne. De courtes flammes crépitantes jaillissaient de deux portes latérales, matérialisant un tir effectué depuis des meurtrières qu'on avait démasquées. Bolan envoya dans cette direction cinq énormes balles de .44 magnum qui n'eurent pourtant d'autre effet que d'opacifier les vitres à leur impact. Toute la carrosserie était renforcée et blindée.

— Attention ! hurla-t-il dans sa radio. La caisse blanche est un tank !

Il vida le reste de son chargeur sur le pare-brise qui devint laiteux, reprit le Colt Commando pour continuer de mitrailler la Rolls à l'instant où le véhicule d'arrière-garde explosa dans un bruyant flamboiement.

Dans le flash de la déflagration, il aperçut la silhouette de Gadgets debout à côté d'un arbre, à plus de cent mètres, le gros XM-174 tenu à la hanche comme un pistolet-mitrailleur et crachant toujours ses projectiles meurtriers. L'un d'eux percuta le bas de la luxueuse

carrosserie blanche, la souleva de côté dans une lueur fracassante, mais la Rolls retomba sur ses quatre roues. Les pneus aussi étaient manifestement à l'épreuve des balles et des grenades, comme le plancher qui devait être entièrement blindé.

— Gadgets ! Stop !

Les explosions cessèrent soudain. Il n'y eut plus que les rafales tirées par l'Exécuteur sur la caisse blanche, mais elle tenait encore le coup, émettant comme de petits hurlements frénétiques sous les multiples impacts des ogives de .223.

À travers le staccato rageur du Colt Commando, Bolan percevait le ronflement puissant du gros moteur de la Rolls qui se mit subitement à rugir comme un monstrueux animal. Puis elle fit un bond en avant, vibrant de toutes ses structures, et accéléra en amorce du virage.

— Attention ! avertit Bolan dans le micro de son transceiver. Bandit Un tente une sortie en force. Mickey, go !

Déjà, la Rolls blanche s'était engagée dans le premier tiers de la courbe où la Chevrolet stoppée en biais commençait à flamber. Durant deux secondes, il parut qu'elle allait réussir à franchir le barrage de feu que l'équipe en aval avait de nouveau déclenché. Mais un trait de feu rapide s'allongea dans un hurlement rauque, vomi par un LAW-80, se mua en une hallucinante boule de feu à l'avant du véhicule en fuite. La caisse criblée de balles se souleva de l'avant et parut rester en l'air durant un interminable moment.

Le monstre métallique émit un étrange soupir en retombant, hoqueta, grinça, calandre éventrée et capot-moteur tordu, déchiqueté et rabattu sur le pare-brise. Une portière avait également été arrachée à la carrosserie.

L'animal maléfique avait enfin rendu l'âme.

Un silence douloureux s'installa sur le champ de bataille improvisé. Les oreilles bourdonnantes, Bolan attendit quelques secondes avant de se redresser et lança sur les ondes :

— Appel général ! Situation ?

Blancanales répondit le premier :

— O.K. Plus rien né bouge par ici. Cass et Scraper sont devant moi et intacts.

— Ça colle, fit Michatowicz. Juste une petite chevrotine dans le bras, pas grave. La fille est à côté de moi, trempée mais ça a l'air d'aller.

— Gadgets ?

— Pas de bobo, sauf que la Toy a le pare-brise éclaté.

Il les appela tous, grogna un acquiescement et s'approcha de la Rolls éventrée tandis que Sniper Jackson et Blancanales se démasquaient pour le rejoindre, les autres restant en surveillance. Se penchant à l'intérieur du véhicule, il commença à examiner les deux corps

emmêlés qui gisaient sur la banquette arrière. Il en repoussa un pour tirer à l'extérieur le cadavre d'un homme de taille moyenne aux cheveux bruns.

Il l'allongea sur la chaussée dans la lumière des phares du Bronco, observa un long moment le visage aux traits fins et se redressa.

— C'est bien lui ?

L'Exécuteur regarda Blancanales comme s'il ne le voyait pas. Ses yeux parurent fixer un point invisible dans la nuit, au-delà de la zone éclairée. Puis il eut un petit hochement de tête navré.

— Ce n'est pas Augie, lâcha-t-il d'une voix à peine perceptible.

— Quoi ?

— Ce type lui ressemble, il en a même à peu près toutes les caractéristiques physiques, mais ce n'est pas lui.

— Bon Dieu ! Alors c'est qui, ce type ? Un sosie ?

— Comme celui qui a pris sa place dans le Learjet.

Eva Swanson s'était également approchée. Sa chevelure rousse était plaquée sur sa tête, elle dégoulinait d'eau et son visage était maculé de boue. Elle paraissait être en état de choc, mais elle se pencha sur le cadavre.

— Rien à voir, conclut-elle au bout d'un moment. Je suis certaine de ne pas me tromper. Et pourtant, c'était bien Marinello que j'ai vu dans cette villa de Manchester Road.

Sniper Jackson poussa plusieurs jurons en s'essuyant la figure.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Cassiopée qui s'était approché à son tour.

Depuis le début de l'attaque jusqu'à l'instant où la Rolls avait été définitivement stoppée, il ne s'était pas écoulé plus d'une minute et demie. Mais le vacarme de la fusillade et des explosions avait dû s'entendre jusqu'à la petite localité de Saint Charles.

— On décroche ! dit l'Exécuteur d'une voix glacée.

Dix secondes supplémentaires furent nécessaires à la mise en branle des trois véhicules qui prirent la direction du Freeway, laissant sur place dix-sept cadavres truffés de balles et d'éclats de grenades.

La pluie continuait à tomber, lancinante et froide, formant sur la chaussée des ruissellements dont l'eau mêlée de boue rougissait lentement du sang de la Mafia.

Épilogue

Il était huit heures du matin quand Mack Bolan s'introduisit dans l'hôtel Ritz Carlton de Saint Louis, profitant de l'arrivée du personnel de service. Il était vêtu d'un imperméable bleu sombre et portait sur la tête un Borsalino noir.

Dédaignant l'ascenseur, il gravit à pied l'escalier recouvert d'une moquette rouge et or qui l'amena sur le palier du second étage. Il croisa une femme de ménage occupée à déposer des draps sur un chariot, monta au troisième où il longea un couloir jusqu'à la chambre 317. Là, il frappa trois petits coups contre le battant qui ne tarda pas à s'entrebâiller sur un visage brutal et méfiant.

— Il faut que je voie tout de suite le boss, déclara-t-il.

— Personne peut le déranger maintenant, grogna le gorille de garde.

Bolan lui logea une balle silencieuse dans le crâne, repoussa sèchement le battant et accompagna l'écroulement du corps pour éviter le bruit de sa chute.

La pièce qu'il découvrit était l'entrée d'une suite luxueuse et richement meublée, avec des tentures murales et des tableaux de maîtres. À part le cadavre encore agité de légers spasmes, elle était vide. Il alla ouvrir une porte au fond, entra dans un salon également désert et entendit un bruit de voix à travers le battant d'une porte menant à une troisième pièce. Deux hommes au moins discutaient là et la conversation semblait âpre.

Bolan alla visiter la chambre contiguë. N'y trouvant personne il revint se placer contre la porte, se tenant un moment immobile. La discussion était violente mais pas au point qu'on puisse savoir ce qui se disait. Son Beretta tenu à bout de bras, il repoussa sèchement le battant qui claqua contre le mur.

Deux hommes se tenaient dans le bureau meublé d'acajou où planait une odeur d'encens. L'un était grand et costaud, avec de gros sourcils touffus qui se rejoignaient au-dessus du nez. L'autre, un homme d'une cinquantaine d'années, était assis derrière une table de travail supportant plusieurs téléphones. Il avait un visage en lame de couteau, une bouche aux lèvres minces, des yeux gris-bleu au regard glacé, et portait des lunettes à fine monture en or.

Il y eut un instant d'intense stupéfaction lorsque Bolan se découpa sur le seuil. Une stupéfaction mitigée d'effroi de la part de Mike Donato qui commit l'erreur de plonger la main dans l'échancrure de sa veste. Il l'avait à peine affermie sur la crosse de son automatique que le Beretta vomit une pastille brûlante dans une sorte de soupir rauque. L'ogive Parabellum de 9 mm perfora le front du mafioso à la racine du nez, lui séparant les sourcils en deux, se vrilla un chemin à travers sa cervelle et lui fit éclater l'arrière du crâne dans un éclaboussement ignoble.

L'Exécuteur était resté immobile, observant du coin de l'œil le corps de Donato qui s'écroulait sur un fauteuil.

Mordécaï Aaron Young n'avait pas eu de réaction apparente et Bolan se demanda s'il était capable d'en avoir. Les yeux de couleur acier de l'homme d'affaires restaient fixés sur lui sans sourciller, sans que le plus petit muscle de son visage témoigne d'une quelconque émotion.

L'Exécuteur l'avait compris d'instinct, il venait de débusquer un serpent particulièrement venimeux. Young n'était pas un être humain. C'était une bête immonde, encore pire que les mobsters de la Cosa Nostra qui pourtant étaient réputés pour leur ignominie. Lui escroquait, volait, tuait et torturait par truands interposés, sans prendre de risques, en continuant de se faire passer pour un des plus brillants chevaliers du monde des affaires.

— Que voulez-vous ? s'enquit-il d'une voix sans intonation.

— Je suis venu voir si Augie était avec vous.

— Pourquoi le cherchez-vous ? Marinello n'est qu'un pion sans grande importance.

Le regard toujours aussi figé, Mordécaï Young annonça :

— Mon pied est placé exactement au-des-sus d'un bouton qui déclenchera l'alarme si j'appuie dessus. Vous n'avez aucune chance, Bolan. Sortez plutôt sans faire l'imbécile, la situation vous dépasse.

— Où est Augie ? répéta Bolan.

— Aux dernières nouvelles, il prenait l'avion. Je ne crois pas que vous le trouviez dans le Missouri. C'est vous qui avez provoqué tout ce remue-ménage, dans l'Utah et maintenant à Saint Louis ?

— Oui. Vous ne pensiez pas que j'arriverais jusqu'à vous ?

— À dire vrai, non. Pourquoi l'aurais-je dû ? Mais cela n'a pas d'importance, je ne me cache pas.

Il désigna avec dédain le corps de Donato :

— Je ne fais pas partie de ces gens-là, Bolan.

— Vous êtes mille fois pire. Vous êtes encore plus hideux que sur les photos pornos.

— Des photos ?

Cette fois, un petit nerf avait tressailli sur la joue de Young.

— Les clichés pornos que Tony Schiaparelli a faits en douce de vous

avec une putain de Salt Lake City.

— Vous me surprenez...

Bolan sortit les photos de la poche de son imperméable et les jeta sur le bureau où elles s'étalèrent comme un jeu de cartes.

Young les considéra un instant sans y toucher, releva ensuite un sourcil. Un seul. Puis il eut un rire de hyène.

— Vous avez peut-être l'intention de me faire chanter avec ça ? Personne n'y croira.

— Non, vous faites fausse route. Je vais vous supprimer.

L'homme d'affaires observa quelques secondes de silence, puis soupira :

— Vous vous trompez complètement. Je ne suis pas un criminel, bien que les apparences puissent être contre moi. Vous m'associez à Marinello alors que je n'ai fait que l'aider dans ses affaires. Je lui ai simplement indiqué la marche à suivre pour qu'il grandisse dans un monde où seule la loi du plus fort et du plus intelligent permet de survivre. Ce n'est sûrement pas vous qui allez me contredire sur ce sujet ?

— Peut-être avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

— Posez-moi des questions.

— C'est vous qui avez eu l'idée des sosies ?

Une nouvelle fois, les lèvres minces du Mormon se tordirent dans un rictus, laissant échapper un ricanement, et son regard se fit encore plus froid.

— Bien sûr. Pourquoi l'aurais-je laissé dans les difficultés ? Mais je n'ai fait que le conseiller.

Bolan le fixait tout aussi froidement.

— Vous vous servez de lui depuis des années, Young. Vous menez toutes vos affaires criminelles à travers la mafia, depuis les faillites bidon que vous provoquez jusqu'aux magouilles politiques à grande échelle. Et vous l'avez choisi parce qu'il est le fils du vieux Marinello qui a régné interminablement sur le Milieu, parce qu'il lui était possible de récupérer toutes les troupes dissidentes de la mafia. Votre dernière trouvaille était la mise en place d'un Président que vous auriez contrôlé en sous main...

— Et alors ? Rien n'est jamais blanc-bleu dans les affaires et la politique. Je ne connais aucun politicien qui ne rêve de puissance et de grandeur. C'est la vie qui le veut ainsi, et il faut bien des chefs, des meneurs intelligents pour gouverner l'immense troupeau de moutons bêlants qu'est le peuple. N'ayons pas peur des mots, seul un loup a le pouvoir de dominer réellement les masses. Il faut considérer le problème sous l'angle de la hiérarchie pyramidale avec à son sommet un être d'exception, fort, intelligent et habile, qui ne craint pas de mettre en pratique la théorie de la sélection naturelle. Que serait la

société si cela n'était pas possible, si les faibles, les improductifs, n'étaient pas éliminés pour que les autres puissent gravir les échelons du pouvoir ? Les animaux eux-mêmes nous donnent l'exemple. Voyez comme les loups se chargent d'éliminer leurs semblables blessés ou malades...

La face blanche de l'homme d'affaires s'animait. Un tic lui secouait la joue et ses paupières battaient de plus en plus vite tandis qu'il paraissait s'exciter dans un exposé interminable.

Bolan le laissa continuer un moment, écoutant avec attention les paroles qui s'échappaient avec volubilité de la bouche immonde. Puis il fit cesser la litanie sordide d'une balle chuintante qui délimita un troisième œil dans le front de Mordécaï Young.

Sortant de son imperméable quatre paquets plats contenant l'héroïne prise à Schiaparelli, L'Exécuteur les déposa sur le bureau, à côté des photos obscènes, et il quitta la suite.

Il avait trouvé le dément qui faussait la donne en coulisse depuis plus de quatre ans. Et il l'avait liquidé. Mais ça ne résolvait pas le problème de Marinello Jr qui allait tranquillement laisser passer quelques mois avant de réapparaître sur le théâtre de la criminalité.

Du moins, le Syndicat allait devoir desserrer ses griffes sur Salt Lake City et lâcher un moment le Missouri. Ce n'était pas une compensation négligeable.

Dehors, il pleuvait toujours. D'un pas rapide, l'Exécuteur traversa le parking de l'hôtel en direction du Bronco dont le moteur tournait au ralenti.

Il ne se posait pas la question du futur. Il savait bien que demain ne pouvait ressembler qu'à aujourd'hui. Il avait fait un choix, il y avait maintenant bien longtemps, et ce choix l'entraînait irrésistiblement à distribuer la mort. Combat sans fin contre l'hydre aux mille têtes, combat dont il n'espérait même pas sortir vainqueur, mais qu'il mènerait inlassablement. Jusqu'au jour où...